



CARNET DE ROUTE

1914 - 1918

DE

Marcel DOYEN (✎ 23/10/1883 - † 15/11/1970)

Chevalier de la légion d'honneur

Un lyonnais dans la Grande Guerre



Les convois montant vers le front.

L'offensive du Chemin des Dames nécessita d'énormes préparatifs qui ne passèrent pas inaperçus des Allemands. Engageant quatre armées sur le théâtre d'opérations principal — du Chemin des Dames au monts de Champagne —, Nivelle disposait de 1 706 canons de campagne, 1 758 canons lourds, 1 650 obusiers de tranchée et de près de 200 pièces à longue portée.

Phot. Larousse-Moreau.



Quand je parle avec mes petits-fils, surtout avec les plus jeunes, c'est-à-dire avec les enfants de **Louis** je suis frappé de voir que, pour eux, la première guerre mondiale de 1914-18 se perd déjà dans la nuit de l'Histoire, alors qu'elle est encore si vivante dans ma mémoire.

Mais n'était-il pas de même quand mes grands-parents parlaient de la guerre de 1870-1871 qui nous avait valu la perte de l'**Alsace-Lorraine** ?

Et je me dis que si un de mes lointains aïeux avait été grognard dans les armées de **Napoléon 1^{er}** cela m'intéresserait bigrement de consulter son carnet de route en supposant qu'il ait eu l'idée d'en tenir un.

Or justement j'ai eu l'idée d'en tenir un pendant la guerre de 1914-18 et c'est pourquoi un demi-siècle après (c'est quasi temps) je me décide à en relever les passages que je suppose être les plus intéressants.

Sans doute est-ce une gageure que d'avoir attendu si longtemps pour relever ces notes qui n'enrichiront pas l'Histoire, mais qui permettront de dire à mes descendants

"Un de nos aïeux a été un poilu de la grande Guerre"

Commencé le 1^{er} août 1914 et terminé par l'armistice du 11 novembre 1918.

Pour ma part j'ai été mobilisé le premier jour mais n'ai été démobilisé qu'en mars 1919.

De même qu'on a baptisé "**grognard**" les soldats de **Napoléon**, on a baptisé "**poilu**" ceux de la Grande Guerre, même s'ils n'avaient ni barbe ni moustache.

Rares étaient ceux qui portaient la barbe, mais tous étaient moustachus.

Donc mobilisé le 1^{er} août 1914, je me présente à l'endroit indiqué sur mon fascicule de mobilisation encarté dans mon livret militaire, c'est-à-dire au rond-point des Enfants du Rhône, devant les grilles du Parc de la Tête d'Or, où sont rassemblés quelques uns des véhicules que nous aurons à conduire.

A l'époque les camions étaient plutôt rares et sachant combien ils seraient utiles en temps de guerre le gouvernement avait imaginé d'organiser chaque année un concours entre les différents constructeurs et d'accorder des primes aux constructeurs des camions répondant aux exigences de l'Armée.

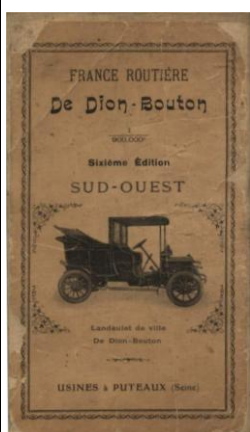
J'avais fait mon service militaire à **Romans** (entre 1904/05) au 75^{ème} Régiment d'Infanterie et comme tout réserviste de l'armée active j'avais fait par la suite mes 28 jours toujours dans l'Infanterie à **Vienne**. Sur les conseils d'un ami, le lieutenant **Debombourg**, j'avais fait une demande pour passer dans le service automobile, du fait que j'avais mon permis de conduire, et c'est ainsi qu'au lieu de faire mes 17 jours encore dans l'infanterie je les avais fait en auto, avec ma de **Dion Bouton** car je conduisais l'officier chargé du concours des poids lourds, concours qui consistait à leur faire faire un tour de **France** ce qui permettait d'éliminer ceux qui ne tenaient pas le coup !

Cet officier, un alsacien, le capitaine **Borschneck** devait devenir, durant la guerre, un des grands patrons du service automobile.

Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire à la mobilisation, nous nous trouvons une petite équipe de lyonnais qui nous embarquons dans un superbe car découvert d'une marque lyonnaise depuis longtemps disparue (**Barron-Vialle**) en direction des cours du midi qui s'appelle maintenant cours de **Verdun**, où se constituaient les unités automobiles proprement dites, c'est-à-dire outre les véhicules, l'officier commandant l'unité, les sous-officiers, caporaux et soldats, appelés "**conducteurs**" même quand ils ne conduisaient pas (ils devenaient alors aide-conducteurs)

Notre équipe devait être commandée par un officier lyonnais, soyeux de son métier, dont le nom ne me revient pas¹ (rien d'étonnant 54 ans après) dont la femme attendait un enfant incessamment et comme le moutard n'arrivait pas nous étions comme dans la pièce de **Pirandello** (6 comédiens en quête d'auteurs) 6 mobilisés en quête d'officier.

¹ Finalement Marcel retrouvera son nom qu'il inscrira en marge : "Lieutenant **Baboin**"



Et c'est ainsi que nous vîmes partir la plupart des autres sections composées exclusivement de lyonnais, notamment celle commandée par l'adjudant **Callet** (ou **Calbet** ?) mon ancien pion à la Martinière qui après la guerre devait devenir directeur de l'Enseignement professionnel du Rhône, fondé par **Arlès-Dufour**² un Saint-Simonien, mais ça c'est une autre histoire, comme disait **Kipling**.

Donc les lyonnais étant presque tous partis nous avons été cueillis, c'est le mot, par une formation venant du midi, commandés par un phénomène du nom de **Hostins**, agent des automobiles **Peugeot** à **Béziers** qui avait trouvé le moyen d'embarquer dans sa formation, non seulement ses deux mécaniciens, mais aussi la plupart de ses clients mobilisables. Si bien que notre petit clan de lyonnais s'est trouvé noyé dans une formation farouchement méridionale.

J'ouvre une parenthèse, ce ne sera pas la seule, pour expliquer que nous lyonnais, avons été mobilisés au service automobile du **14^{ème} Train des Équipages**³ (Lyon étant le siège du **14^{ème} Corps d'Armée**) et que de ce fait certains grades n'étaient plus ceux de l'Infanterie mais de la cavalerie : sergent devenait maréchal des logis (margis en langage courant) et caporal devenait brigadier.

Ceci explique que le clan lyonnais se trouvait ainsi composé :

- Maréchal des logis **Mallardier**, un garagiste de la rue **Vauban**, angle rue **Pierre Corneille**, qui avait amené avec lui son mécanicien **Broc**, dit **cadet**, dont le slogan invariable était "le patriotisme c'est le porte-monnaie" et un de ses clients **Boudot**. **Mallardier** était l'agent à **Lyon** des automobiles **Mors** et il ne tarissait pas d'éloges sur l'ingénieur de cette maison un nommé **Citroën** qui allait singulièrement faire parler de lui par la suite.
- Puis le brigadier **Guy** qui avait amené avec lui ses camarades du motorcycle club de **Lyon**, un horloger **Hermet** dit **Ziquet**, un pharmacien de la **Croix Rousse** nommé **Chotard** venu avec sa moto.

Autre parenthèse : nous habitions alors 47 rue Cuvier où est née ma fille⁴, mais l'été nous nous installions au rez-de-chaussée d'une maison de **Collonges-au-Mont-d'or** et c'est là qu'impatiemment ma femme attendait mon départ pour le front.

Le service militaire
cimente la
population
française pour
forger l'instrument
de la victoire. Un
levain commun
assure le brassage
des hommes : la
ferveur patriotique.

Pierre Miquel

Il faut dire que la mobilisation s'était faite dans l'enthousiasme avec l'idée d'une revanche à prendre sur la défaite de 1871, à tel point que lorsque **Poincaré** avait été élu Président de la République, tout le monde pensait "*enfin c'est la guerre, on va pouvoir reprendre l'Alsace-Lorraine*" c'était d'ailleurs un lieu commun que de dire "*y penser toujours, n'en parler jamais*".

Donc j'allais partir en laissant à **Collonges**, ma femme, mon fils **Léon** âgé de 7 ans et ma fille **Henriette** un gentil poupon de 2 ans.

Enfin la section est formée, elle se compose d'un car et de 20 camions disparates, sur bandes pleines, sauf un sur roues fer ! Ce qui le dispense d'avertisseur quand il roule sur des pavés.

20 aout 1914 :

Nous quittons enfin le cours du Midi à 10 heures. Je suis installé dans le car décoré de drapeaux et fleuri ; c'est toujours l'euphorie dans l'espoir de la victoire prochaine et cependant, malgré la censure, il semble que tout ne va pas pour le mieux sur le front.

Premier arrêt à la sortie **d'(?)**, nous cassons la croute dans la cour d'une ferme, le fermier nous offre le café et un marc de derrière les fagots, au dire de ceux qui en ont bu.

Nous repartons à 2heures, mais de nombreuses pannes arrêtent le convoi, d'abord à la sortie **Villefranche** où l'on nous donne à gogo, oui, limonade et pêches, finalement nous arrivons à **Crèches-sur-Saône (Saône et Loire)** où nous décidons de passer la nuit, l'autre partie du convoi se trouvait déjà à **Tournus**.

² Autodidacte français, **François Barthélemy Arlès-Dufour** (né à Sète en 1797 et décédé à Vallauris en 1872) est un humaniste, homme d'affaires lyonnais pro-européen, commissionnaire soyeux et l'un des principaux saint-simoniens.

³ Le capitaine **Tournassoud**, issu de ce régiment, sera chargé en 1915 du service photographique et cinématographique de la guerre.

⁴ **Henriette**

Le maire de **Crèches** est un homme charmant qui se décarcasse pour que notre petite caravane (15) ait des lits, les soldats dinent à l'hôtel tandis qu'**Allais**, le brigadier fourrier, et moi sommes invités à coucher et à souper chez un Mr **Loron**, notable propriétaire de **Crèches**; diner familial et succulent, on débouche à notre intention une bouteille de Fleurie et bien entendu le marc traditionnel. On bavarde jusqu'à 10 heures et on se met au lit.

21 août 1914 :

Réveil à 3heures et demi, le départ étant fixé à 4 heures. Toute la maison s'est levée pour nous dire au revoir. Café au lait, tartines beurrées, nous sommes comblés.

Nous arrivons à **Tournus** vers 7 heures où nous retrouvons le gros du convoi.

Frison Roche a intitulé un de ses livres "Premier de cordée" de même je pourrais intituler cette partie de mes souvenirs "Premier de convoi" car je pars sur le camion de tête comme guide et je constate que j'étais rudement mieux dans le car, mais sans fausse modestie on verra par la suite que l'officier a été bien inspiré de me désigner comme premier de convoi, en effet j'étais le seul à posséder les cartes Michelin de la région où nous allions.

Arrêt à 13 h. à **Dermigny, Chotard** le "**potard**" (?) qui cumule d'être motard et infirmier photographie les mécanos auxquels nous devons une fière chandelle, car c'est grâce à eux que tous les camions ont réussi à rejoindre.

Départ à 14h pour **Dijon**. En passant à **Nuits** (St Georges, certainement) le lieutenant, un peu cabotin, dépose des fleurs au monument aux morts de 1871. C'est tout de même assez impressionnant de penser que nous sommes en route pour les venger.

Du 22 au 28 août 1914

Le **22 août 1914**, l'offensive à outrance en Lorraine, dans les Vosges et dans les Ardennes, entraîne la mort de 27.000 Français. La bataille des frontières est perdue.

Pierre Miquel

Nous allons rester en réserve au Parc de **Dijon**. Je suis désigné comme vaguemestre. Si nous ne recevons pas encore de courrier, par contre, je suis chargé d'expédier de nombreux télégrammes après visa.

Nous déjeunons à l'hôtel de la tête noire et dînons avec le lieutenant à l'hôtel près de la gare et je couche à l'hôtel des Voyageurs dans un cabinet attenant à la chambre du maréchal des logis **Serez** (épicier en gros de **Chambéry**) cela me coûte 15 sous !

Samedi 29 août 1914

Départ de **Dijon** en direction de **Chatillon s/Seine** nous couchons, **Allais** et moi, chez le beau-père du notaire, car nous n'avons pas encore réalisé que les camions quand ils étaient vides, ce qui est notre cas, constituent de spacieuses chambres à coucher et nous nous inquiétons, quand nous arrivons dans un patelin de "dégotter une piaule".

Dimanche 30 août 1914

Départ de **Chatillon s/Seine** à 7h1/2 en direction de **Troyes** où nous arrivons à 7h du soir (actuellement on dirait 19 heures) mais ce n'est que longtemps après (**Augagneur** étant ministre des transports) qu'il a été décidé de désigner les heures de 0 à 24.

Nous cantonnons dans la cour de l'usine de **Schappe**, mais je trouve une chambre à l'œil chez une brave vieille madame **Guyot**, **Serez** lui couche en-dessous chez un Mr **Carre**, nous restons à **Troyes** jusqu'au lundi 31 août.

Mardi 1^{er} septembre 1914

A minuit j'entends **Serez** qui appelle le lieutenant. Nous partons à 3heures pour **Épernay**, j'ai repris place dans le car où je voudrais bien continuer à dormir mais tout le monde chante au son d'un accordéon trouvé je ne sais où. Pourquoi cette gaîté ? Tout simplement parce que tout le monde est las de cette inaction prolongée, car la guerre est commencée depuis déjà un mois et nous n'avons servi absolument à rien, heureusement ça va changer.

Nous traversons **Chalons s/Marne** (aujourd'hui **Châlons-en-Champagne**) où l'on nous distribue le "**Bulletin des Armées**" qui va être le Journal du front pendant toute la guerre.

Nous arrivons à **Épernay** à 2 heures, nous mangeons dans la cour du château de **Mercier** le fabricant de Champagne qui nous offre quelques bouteilles, nos méridionaux entonnent **La Marseillaise** pour le remercier. Diner dans un infect bistrot de la place où sont cantonnés nos camions. Couché chez un Mr **Benoit** dans une chambre que m'a trouvé **Allais**, suis assommé et dors comme une souche.

mercredi 2 septembre 1914

Départ en vitesse pour **Reims** pour évacuer des munitions et de l'avoine, nous rencontrons des centaines de voitures civiles d'émigrés et aussi de voitures militaires qui évacuent le camp d'aviation de Reims.

Déjeuner sur place, on nous fait payer le vin ordinaire 80 centimes le litre ce que nos poilus n'oublieront jamais, tellement ils ont l'impression d'avoir été estompés.

Nous apprenons que les allemands sont à **Fismes** c'est-à-dire tout au plus à 10kilomètres.

Les 4 premiers camions conduits par **Serez** chargent les munitions et les autres, sous ma direction, chargent de l'avoine.

Les allemands ne sont pas loin, à en croire l'Intendant qui manifeste la plus grande inquiétude. Retour à **Épernay**, souper sur la place et coucher dans la même chambre.

jeudi 3 septembre 1914

A minuit il me semble entendre des coups de feu dans la rue c'est une galopade continuelle si bien que je me lève croyant à l'alerte. Mais non les camions sont à leur place et je m'allonge dans le car pour essayer d'y passer le reste de la nuit.

Réveil à 3 heures. Départ pour **Troyes** via **Chalons**.

Je suis sur la première voiture avec **Serez**, nous voyons un lever de soleil et un océan de nuages splendides. Beaucoup de troupes sont massées le long de la **Marne**, indice peu rassurant du recul de nos Armées.

Nous arrivons à **Troyes**, la chambre que j'avais chez Madame **Guyot** n'est plus disponible, elle a été réquisitionnée par un billet de logement, mais la brave dame me donne l'adresse de **M^{me} Jeanne** 13 rue du Cirque où je trouve une bonne chambre.

Vendredi 4 septembre 1914

Les gens de la maison ayant fui, j'ai 7 lits à ma disposition.

Rappel historique⁵ : ...l'infléchissement de la I^e armée de **Von Kluck** est bien vu par les aviateurs, qui en avertissent **Gallieni**, commandant du camp retranché de **Paris**. Le général supplie **Joffre** d'attaquer, mais celui-ci doit être sûr des Britanniques, il obtient avec peine l'accord de **French**. Il prévoit une attaque générale pour le 6 septembre. Dès le **5**, l'armée **Maunoury** (VI^e), au contact immédiat de l'ennemi, charge en direction de l'**Ourcq**. Les pantalons rouges s'élancent, sans être soutenus par le canon. **Charles Péguy** se fait tuer à la tête des siens pendant que **Juin** est blessé dans les rangs des chasseurs marocains. Couteux échec, qui n'entame pas le moral des soldats. Ayant reculé des jours et des nuits, ils trouvent le courage surprenant de repartir à l'assaut, le **6 septembre** à l'aube, parce que le sort du pays est en jeu. (De furieux combats s'en suivront sur tout le front de la **Marne** où chaque colline, chaque talus est l'objet d'un combat meurtrier). Au matin du 10 septembre 1914, les sentinelles des tranchées françaises annoncent que l'Allemand n'est plus là. Il a décampé dans la nuit, non sans laisser à l'arrière des batteries de retardement. La poursuite est lente, lourde, faute de cavaliers et de chevaux. Il pleut sans discontinuer. On repousse l'ennemi derrière la ligne de l'**Aisne**, mais il s'y cramponne aussitôt. Anglais et Français cherchent en vain à s'emparer du **Chemin des Dames**. Succès stratégique, mais surtout victoire morale : c'est le miracle de la **Marne**⁶.

Samedi 5 septembre 1914

D'après **Pierre Miquel**⁵

⁶ En fait le miracle s'appelle GALLIENI qui est le seul à s'être aperçu de l'erreur stratégique de Von Kluck qui le reconnaîtra dans ses mémoires (note de Michel Brocheriou d'après la biographie de GALLIENI par Jacques Bernhard)

La section s'embarque pour je ne sais où, j'ai su plus tard que c'était pour transporter le 114^e d'Infanterie à **Angluzelles** (aujourd'hui **Angluzelles-et-Courcelles, Marne**, sud-est de **Sézanne**) car on m'a laissé pour trier, à la poste, en qualité de vaguemestre, le courrier en pagaille des différentes sections.

Dimanche 6 septembre 1914

Ordre du jour du général Joffre : " *Au moment où s'engage une bataille dont dépend le sort du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière. Tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles aucune défaillance ne peut être tolérée*".

Réveil à 1 heure par **Jacquemet** (un lyonnais) nous devons partir immédiatement, ordre du lieutenant **Pascal**, puis contre-ordre on ne partira qu'à 6 heures, je me recouche, mais sur le devant dans la chambre d'**Allais**. Il n'y a pas une heure que je suis recouché que **Serez** me rappelle pour m'emmener à **St-Oulph (Aube)** nous arrivons à 3 heures.

Départ pour **Allibaudières (Aube)** où nous chargeons des munitions d'artillerie qu'on débarque d'un train de munitions pour les (trans)porter à **Gourgançon (Marne)**.

Puis avec 2 camions seulement départ pour **Mailly-le-camp (Aube)** ravitailler les caissons d'artillerie, des chasseurs blessés nous disent que les allemands sont à 10 ou 15 kilomètres tout au plus.

Nous soupçons à **La-Folie-Godot (Aube)** au milieu de moutons qui semblent abandonnés et qui bêlent à fendre l'âme.

Nous ramenons 2 blessés dans le car et nous couchons à **St-Oulph**

Lundi 7 septembre 1914

Départ de **St-Oulph** chargement d'abord à **Allibaudières (Aube)** pour ravitailler des caissons d'artillerie à **Gourgançon (Marne)**. Nous voyons passer des prisonniers, la canonnade est ininterrompue, fumée noire au nord-est direction de **Chalons**, on nous réquisitionne pour transporter des blessés et Dieu sait si nos camions sont inconfortables au point de vue suspension, nous filons sur **La Fère-Champenoise (Marne)** où nous sommes obligés de faire demi-tour après avoir acheté 20 litres de bière à la brasserie. Nous mourons de soif car il fait une chaleur torride et une poussière épouvantable (le goudronnage des routes n'a pas encore été inventé).

Je ne sais plus quel jour se situe l'incident héroï-comique suivant :

- Nous avons effectué un transport sur la ligne de feu et nous quittons une route parallèle au feu où se trouvait en position une batterie de 75 afin de servir à l'arrière. J'étais guidé, heureusement pour la section, car grâce à mes cartes Michelin j'avais pu diriger le convoi à destination et le ramener en direction de l'arrière sans risquer de l'exposer au feu de l'ennemi tout proche, j'ai déjà dit quelle belle cible pour des artilleurs constituent un convoi. Nous roulions donc tranquillement sur une route normale c'est-à-dire bordée d'un fossé de chaque côté, comme nos camions avaient la conduite à droite, je me trouvais donc sur le siège gauche lorsque tout à coup je vois surgir du fossé de mon côté un adjudant revolver au poing me visant. Mon conducteur surpris

freine inconsciemment et j'entends l'adjudant me dire, presque avec regret :

"- Ah! Vous êtes français, mais alors où sont les allemands ?"

Je lui réponds :

"- Continuez, vous les trouverez après la batterie de 75"

Ce qui a eu pour effet de le rassurer, du moment qu'il y avait des artilleurs en ligne il pouvait continuer.

Alors il donne un coup de sifflet et Ô miracle ! Cette route déserte se transforme en une fourmilière car ce que je n'avais pas deviné, c'est qu'en entendant venir nos guimbardes, tout un

★★★★★★★★★★

Un canon sans égal : le 75 français

La France aligne une artillerie de campagne redoutable. Son canon de 75, merveille de précision et de rapidité, surclasse largement le 77 allemand

Pierre Miquel

★★★★★★★★★★

régiment d'Infanterie s'était porté de part et d'autre dans les fossés. C'est un spectacle que je n'oublierai jamais.

Nous arrivons à **Connantray (Marne)**, bon Dieu que ça pète près. La nuit tombe, on voit une lueur rouge à l'est, c'est le village et la forêt voisine qui flambent et servent de repère à l'artillerie.

Les pauvres fantassins exténués commencent à allumer les feux pour faire la soupe, ordre est donné de les éteindre, car nous serions immédiatement mitraillés. Et la preuve, **Hostins** réquisitionné par le général pour aller sur la ligne de feu nous raconte que deux officiers ayant eu l'imprudence de faire des feux dans un château ont été bombardés de même que la compagnie dont le capitaine s'était servi d'une lampe électrique.

Nous chargeons de pauvres blessés et les emmenons en pleine nuit à la gare de **Herbisse (Aube)**, avec moi comme guide sur la première voiture conduite par **Sonnet** (celui qui a fait peindre sur son camion "vaincre ou mourir") on les débarque donc à **Herbisse (Aube)**, d'où nous repartons le,

mardi 8 septembre 1914

A 3 heures du matin pour arriver vannés à **St Oulph** où je dors environ une heure sur la paille en plein air. Départ à 5 heures pour la gare de **St-Just-Sauvage (Marne)** pour charger des obus, nous déjeunons dans la cour d'un jardin. Nous arrivons à Sézanne.

Nous dinons avec un sous-lieutenant d'artillerie qui s'amuse des saillies de l'équipe, à l'allure martiale de nos méridionaux;

Déchargement des obus de 10 heures à minuit et retour en pleine nuit; (*illisible*).

mercredi 9 septembre 1914

Retour à St Just, je fais ma lessive dans la cour du jardin où l'on a mangé hier. On déjeune dans la salle d'attente de la gare. Chargement d'obus pour aller à **Plancy-l'Abbaye (Aube)**; au moment de partir contre-ordre nous n'irons qu'à **Marsangis (Marne)** c'est-à-dire à 10 ou 15 km en arrière ! Qu'est-ce que ça peut bien dire ? Diner à **Marsingy (?)** dans une ferme à l'intersection de 2 routes en attendant les caissons d'artillerie à qui nous devons remettre les obus. Je prends la garde un moment mais c'est **Allais** qui est de garde.

Il y a un abruti qui allume et éteint constamment les phares électriques de la voiture.

jeudi 10 septembre 1914

À 1 heure on déjeune dans un café près de la gare. Le lieutenant nous fait part des félicitations du général pour la promptitude des services automobiles et nous apprenons que l'ennemi est en déroute.

De ce fait au lieu de s'arrêter à **St Just (Marne)**, les de munitions filent jusqu'à **Sézanne**.

Donc départ pour Sézanne où nous arrivons à 6 heures. Dans un café un tirailleur nous raconte comment il a réussi à sauver son capitaine (**Clot de Lyon**) blessé dans les lignes prussiennes.

Diner à l'hôtel de la Boule d'Or. **Guy** est écoeuré de ce qu'il vient de voir sur les champs de bataille à environ 10 km au nord de **Sézanne**.

vendredi 11 septembre 1914

En fait, sans le savoir, nous avons apporté notre modeste contribution à ce que l'Histoire appellera "le miracle de la Marne" (voir le rappel historique ³ page 6) due incontestablement à l'héroïsme des combattants, mais aussi, dans une certaine mesure, à l'organisation de l'arrière, car qu'auraient-ils fait ces braves soldats si l'État-major n'avait pas prévu tous ces trains de munitions qui nous ont permis d'approvisionner les 75 de nos artilleurs.

Donc nous déjeunons dans le pavillon d'un jardin (*Marcel voulait certainement dire : dans le jardin d'un pavillon*) appartenant à une brave dame qui nous gâte et nous donne du vin vieux, des framboises et de la confiture de fraise. Départ vers 4 heures pour **La Fère-Champenoise**, où nous voyons les premiers cadavres allemands, l'un d'eux c'est horrible, n'a plus de tête, cuir chevelu et cervelle tout à 10 mètres, on devine qu'il y a eu une bataille terrible, partout des tranchées.

L'image que j'ai gardée de ce champ de bataille couvert de cadavres allemands c'est la quantité d' (?) et de demi-bouteilles de champagne.

Je ne dois pas me tromper en pensant que ces bouteilles dérobées dans les caves champenoises, contenaient du champagne non décanté de ce qu'on appelle la "pourriture noble" et qu'en le buvant tel quel ils ont dû attraper une "chiasse" terrible qui leur enlevait toute valeur combative.

Quant à **La Fère**, où ils ne sont cependant restés que 4 heures, les magasins ont été pillés.

Nous ≈conduisons≈ nos camions à l'usine électrique et ce sont des prisonniers allemands qui chargent les caisses d'obus dans nos camions !

L'un d'eux qui parle français nous dit qu'il est content de faire connaissance de **Lapize** le fameux coureur cycliste, mobilisé comme chasseur qui se trouve de passage.

Contre-ordre survient de surseoir au chargement d'obus et nous filons à vide à **Chalons** où nous couchons. Entretemps **Hostins** est parti avec le car et 6 camions pour transporter des prisonniers à **Jalons (Marne)**.

samedi & dimanche 12-13 septembre 1914

J'ai dû sauter un jour sur mon carnet, cela n'a rien d'étonnant avec les événements que nous venons de vivre. Nous couchons dans les camions; il a plu toute la nuit. **Serez** momentanément chef de section se débrouille pour acheter du vin à **Chalons**.

Nous repartons pour **La Fère** à vide pour retrouver l'autre tronçon de la section; nous dinons sur la terrasse d'un café pillé par les allemands, nous couchons à **La Fère** dans les camions, un camion brûle sur la route de **Sézanne**.

lundi 14 septembre 1914

Nous retournons à **Chalons** toujours à vide; nous traversons un petit bois où un spectacle affreux nous attend. Une centaine de cadavres français et allemands; les français dans une petite tranchée creusée à la pelle et séparés de quelques mètres, ils ont la figure noire, les corps gonflés, il y a aussi des chevaux crevés qui puent atrocement. C'est l'indice de la forte bataille qui a eu lieu entre Villeneuve et La Fère. **Mallardier** nous remet du courrier. Chouette, et y en a pour moi. Grosse commande du côté de Reims, départ à 11^{1/2} du soir pour **Chalons**.

mardi 15 septembre 1914

Chargement d'avoine et de (?) en gare de **Chalons**. Départ pour **Suippes (Marne)**, nous traversons **St-Étienne-au-Temple** entièrement brûlé, nous aurons d'ailleurs ≈à le≈ traverser souvent quand nous serons au "Camp des autos".

Déjà nous avons transporté de l'avoine, il faut en effet se rendre compte que toute l'artillerie était hippomobile et que le ravitaillement en avoine était aussi important que le ravitaillement en vivres.

jeudi 17 septembre 1914

Départ à 5 h pour transporter des obus à la ferme de **Piémont** sur la route de **Suippes**, une boue épouvantable que nos poilus appelleront désormais de la "mouscaille". **Guy** trouve le moyen de faire une soupe que nous partageons avec un sergent d'Infanterie coloniale qui crève de faim et ne cesse de répéter en mangeant

- " *C'est le Paradis dans la bouche* "

Retour à **Chalons** à 7h. Redépart à 8h pour **Mourmelon-le-Petit (Marne)** en pleine nuit. Je suis guide.

Si j'ai mentionné sur mon carnet de route "en pleine nuit" c'est que naturellement nous roulions sans lanternes ni feux d'aucune sorte et que si le guide avait la tâche difficile de trouver la bonne route les conducteurs du convoi avaient la tâche non moins difficile de ne pas perdre de vue les uns des autres.

On passe à **Livry-Louvercy (Marne)**, le capitaine **Dufour** (un méridional) et le capitaine **Hostins** se trompent d'itinéraire. Ce n'est pas une petite affaire que de faire tourner un camion sur une petite route en pleine nuit, mais j'y arrive et nous filons sur **Mourmelon-le-Petit** où nous débarquons des caisses vides de munitions et nous chargeons ensuite le 93^e d'infanterie à **Mourmelon-le-Grand** pour les déposer à **Cormontreuil** via **Aubonnay, Bouzy, Louvois**.

Très distinctement on voit les obus éclater sur les bois à la droite de Reims, les soldats sont dans les tranchées; la situation est critique et nous revenons en hâte car nos camions constituent des

cibles de premier ordre pour les artilleurs allemands.

Nous revenons à **Bouzy**. Je suis tellement vanné que je m'endors à 5 h pour me réveiller le lendemain à 7^{1/2} soit 14 h et $\frac{1}{2}$ de sommeil !

dimanche 20 septembre 1914

Départ de la section pour **Cuperly (Marne)** pour transporter le 247^e Régiment d'Infanterie. Moi je reste pour essayer de récupérer du courrier en ma qualité de vaguemestre. Nous fêtons le 39^e anniversaire du Lieutenant **Hostins**.

mercredi 23 septembre 1914

Chargé le 35^e et le 58^e Régiment d'artillerie.

Je ne sais plus quelle nuit, nous arrivons vers une ferme, il fait un froid de canard et avec **Serez** nous avisons une étable pleine de vaches couchées; qu'il fait bon dans cette étable $\approx$ bien⁷ $\approx$ que ça pique aux yeux et nous décidons de, **Serez** et moi, de nous installer dans cette étable, au milieu des vaches. Mais j'ai la frousse de recevoir un coup de pied et **Serez** plus courageux que moi, accepte de coucher du côté des pieds de la vache et moi de l'autre côté.

Il fait bon dans cette étable, il fait si froid dehors, que nous dormons comme des bienheureux. Mais ce sera la première et dernière fois que je passerai la nuit côte à côte avec une vache.

jeudi 24 septembre 1914

Transport à **Vierzy (Aisne)**, nous cantonnons à **Chalons s/Marne** (aujourd'hui **Châlons-en-Champagne**).

samedi 26 septembre 1914

La gare de **Chalons** est bombardée par des avions. 2 wagons criblés, les avions ne vont pas vite, aussi peuvent-ils viser leurs cibles.

dimanche 27 septembre 1914

Accompagné **Serez** au grand Etat-major pour qu'il y touche un mandat. Le Trésorier payeur général est **Joseph Caillaux**, l'ancien ministre des Finances dont la femme a tué **Gaston Calmette** le directeur du Figaro, frère du savant qui a donné son nom à un sérum⁸.

lundi 28 septembre 1914 :

Nous reprenons notre métier de T.M. (Transport de Matériel) 4150 kg de tabac à transporter de **Mourmelon** (5 camions) et 3 autres camions pour transporter des tricots et des objets de campement, nous couchons tout habillé sur les ballots de tricot dans les camions.

mercredi 30 septembre 1914 :

Rencontré au Parc automobile 2 lyonnais : **Coquet**, mon confrère de la Française (vélos) à **Lyon** et **Rasurel** de chez **Zénith** (un copain de **Berthilhis** (orthographe incertaine)) et le capitaine **Génillon**.

J'essaie de coucher dans le camion, mais l'équipe **Pipon** (de chez **Boyrinen**) **Germain** (carrossier à **Lyon**) **Delorme** (chauffeur chez le citron (?) **Crozet** de **Thézy**) sont tellement excités que j'ai de la peine à m'endormir; **Pipon** dans un discours vaseux s'obstinant à démontrer au maréchal des logis **Mallardier**, la main sur la conscience qu'il pourrait out aussi bien qu'un autre "fusiller un camion".

jeudi 1^{er} octobre 1914 :

Transport d'objet de campement aux **Petites-loges**. Les bobards commencent à courir (ils ne sont pas prêt de s'arrêter) 200.000 allemands seraient cernés près de **Verdun**, on bombarderait un fort de **Metz** occupé par les allemands, et notre 75 serait impuissant pour déloger les allemands devant **Suippes** et on les remplacerait par du gros calibre.

Si les deux premiers bobards sont faux, le troisième est par contre exact, notre merveilleux 75 qui a fait merveille dans la guerre de mouvement va se révéler insuffisant dans la guerre de tranchées qui va durer combien d'années.

Enfin les journaux de **Paris** n'étant pas arrivés à **Chalons**, on en déduit que la ligne de chemin de fer **Paris Chalons** est coupé, ce qui est faux.

⁷ "Malgré" dans le texte original

⁸ B.CG. : Bacille **Calmette** et **Guérin**, en fait un vaccin

vendredi 2 octobre 1914 :

Départ de **Chalons** à 1 heure pour **Montmirail (Marne)** en longeant l'extrémité nord du champ de bataille de la Marne. Nous couchons à **Viels-Maisons (Aisne)** dans une chambre de la boulangerie Allais, Guy et moi. Pauvre Allais s'il n'y avait pas eu la guerre, cette nuit là aurait été sa nuit de noces.

samedi 3 octobre 1914 :

Départ de **Viels-Maisons** à 5 heures pour **La-Ferté-sous-Jouarre (Seine-et-Marne)**, on traverse la rivière sur un pont de bateaux, les anglais ayant fait sauter le pont. Il paraît que le contre-ordre (de ne pas faire sauter le pont) est arrivé un quart d'heure après la destruction du pont.

Déjeuner à **Chelles** où le monde se presse pour voir un casque allemand, déniché par Guy qui l'a installé sur le capot de son camion.

Nous repartons pour **Pontoise** via **Gonesse, St Denis**; pavé épouvantable surtout pour notre camion à roues de fer, et nous nous arrêtons à **St-Ouen-l'Aumône**.

dimanche 4 octobre 1914 :

Nous déjeunons chez le directeur de l'école qui nous offre vin vieux et cigares. Nous partons pour **Beauvais**. Nous cantonnons sur la place. Je trouve une chambre avec **Allais** chez une marchande de poissons.

lundi 5 octobre 1914 :

Départ de **Beauvais** pour **Amiens**, ou plus exactement pour **Saleux (Somme)**. Chasse au lapin en cours de route. Nous arrivons à **Breteuil (Somme)** où est installé l'État-major du général **Currières de Castelnaud**.

Nous embarquons le 69^e d'infanterie à **Merlancourt (?)** à minuit, je conduis le camion de Carle (de Cassis qui va devenir notre cuisinier plus tard).

mardi 6 octobre 1914 :

Nous arrivons à **Salouël**, je couche chez de braves ouvriers qui me font lever à

mercredi 7 octobre 1914 :

6 h. je la trouve mauvaise, car je n'ai rien à faire. Nous en profitons pour aller visiter Amiens avec le lieutenant. Je couche avec le M.D.L. **Chapart** chez un entrepreneur M. **Delhomel**. Nous avons visité la cathédrale d'**Amiens** qui est splendide.

vendredi 9 octobre 1914 :

alerté à 2 h par le motocycliste, tout le groupe doit partir immédiatement transporter des troupes du côté de **Béthune**. Je reste parce que je suis "de garde". Le lieutenant de retour à 5 h donne l'ordre de partir pour **Bernaville (Somme)**. J'apprends qu'il s'agit de transporter le 144^e d'infanterie de **Poulain ville (Somme)** à **Haillicourt (Pas-de-Calais)**.

samedi 10 octobre 1914 :

Transport de la garde écossaise de **Marconne (Pas-de-Calais)** à **Pernes**. Nous arrivons à **Bernaville** à 1 heure du matin, je me couche à environ 2 heures chez un Mr **Renaud de St Riquier** avec le cycliste de la section Rattery. Réveil à 6 $\frac{1}{2}$ de peur de manquer le départ.

Mallardier qui fait fonction de fourrier n'étant pas rentré le lieutenant m'embauche pour mettre la comptabilité de la section à jour. Coucher à 8 h. il a fallu se relever à 9 pour arriver le

dimanche 11 octobre 1914 :

lendemain matin à **Baulers s/Couche (?)**.

lundi 12 octobre 1914 :

Je suis tellement mal fichu que le lieutenant **Hostins**, qui part avec la section, me dit de rester au cantonnement et même me cède son lit.

mardi 13 octobre 1914 :

Je suis tellement enrhumé que n'ayant plus de mouchoirs je me décide à couper mes moustaches, dont je ne suis cependant pas peu fière, tous mes camarades se moquent de moi, car ça me change terriblement la physionomie.

Je me promène avec **Allais** dans le parc du château.

mercredi 14 octobre 1914 :

Départ à 4 h du matin, je m'installe avec Allais dans la voiture de personnel de la 301 TM qui nous conduit à **Fauquembergues (Pas-de-Calais)** où personne ne me reconnaît du fait de la disparition de mes moustaches.

Nous partons *vers* **Frévent (Pas-de-Calais)** par **Fruges** et **Hesdin**. Je couche à Frévent chez un brave ouvrier dans la même chambre que lui et sa femme.

jeudi 15 octobre 1914 :

Nous partons pour **Mondicourt (Pas-de-Calais)** par **Doullens (Somme)**, je couche tout le temps dans le camion de **Delorme** avec **Germain**, **Papon** et **Mallardier**, nous faisons popote chez le maréchal-ferrant, boulanger, rémouleur, barbier etc. nommé **Canivet**.

du 16 au 20 octobre 1914 :

Cantonnement à **Mondicourt**.

mercredi 21 octobre 1914 :

Reconnaissance à **Marveux(?)**, **Avesnes-le-Comte (Pas-de-Calais)**, **Aubigny-en-Artois (Pas-de-Calais)**, (d'où nous voyons parfaitement la lueur de l'incendie d'Arras), pour poser des flèches sur un parcours déterminé.

jeudi 22 octobre 1914 :

Départ de **Mondicourt (Pas-de-Calais)** à 1 h du matin pour **Bailleul (Nord)** via **Doullens (Somme)**, **St Pol**, **Béthune**, **Merville (Nord)**, je suis guide sur le premier convoi avec **Germain** comme conducteur.

Repartons *vers* **Merville** pour corvée de vivres. Un camion s'embourbe devant nous à **Vieux-Berquin** et nous contrainst à passer la nuit sur la route, nous couchons dans le camion et nous sommes littéralement gelés.

vendredi 23 octobre 1914 :

Nous repartons à 6 h du lieu de la panne, nous rencontrons des lanciers hindous et retrouvons la section à **Outterstens(?)**

samedi 24 octobre 1914 :

Réveil à 1 h par **Papon**. Nous chargeons le 77^e d'infanterie à la gare de **Bailleul** pour **Vormezele**(Belgique Flandre -occidentale) en-dessous d'**Ypres** via **Neuve-église**, **Kemmel**, nous sommes donc entrés en Belgique entre **Bailleul** et **Neuve-église**. Je suis guide sur le 1^{er} camion avec **Delorme**, mais la section a de la peine à suivre sur la route pavée.

dimanche 25 octobre 1914 :

Retour à **Mondicourt** où les gosses du maréchal-ferrant nous sautent au cou.

C'est l'anniversaire de mes 31 ans que j'aurais bien souhaité passer ailleurs. J'ai dû attraper froid, car j'ai une colique épouvantable. Il pleut à verse, ce qui n'empêche pas le ciel d'être zébré d'éclairs des coups de canons. Nous allons à **Outtersteel(?)**.

lundi 26 octobre 1914 :

Il a plu toute la nuit, mouscaille épouvantable. Départ de **Outtersteel(?)**, à 8 h, pour la gare de **Godeswaerlsvelde(Nord)** (quels noms à coucher dehors pour ces patelins du nord) où nous chargeons des vivres pour la 31^e Division.

Nous filons *vers* **Ypres** (où j'admire en passant les splendides Halles) via **Poperinge(Belgique)**, où nous arrivons à 6 heures environ. Nous recevons alors l'ordre de remplacer le train régimentaire et d'approvisionner directement le 97^e d'infanterie sur le front. Départ pour **St Jean(?)** et **Wietze(?)**. Je suis de nouveau guide, malheureusement la section ne suit pas, je reviens à bicyclette avec une grosse lanterne, comme (illisible), j'entends, pas loin, les coups de fusils et de mitrailleuses. Explication : le camion de **Bret** a versé avec **Yvernys** sur le siège et **Jacquennet** à l'intérieur, heureusement plus de peur que de mal.

La nuit se passe à distribuer des vivres. **Cécillon** et **Brunel** sont inimitables dans leur camion pour distribuer les petits vivres, des soldats mendient le pain. Les marmites éclatent tout autour. Heureusement que c'est la nuit, sinon quelles belles cibles que nos camions pour les gens d'en face. C'est en tout cas la nuit la plus tragique, d'autant plus que nos camions déchargés dérapent sur les routes pavées.

mardi 27 octobre 1914 :

Retour entre 3 ou 4 h du matin à **Ypres**, d'où nous repartons pour **Merville**.

Dans un bistrot belge j'étais entré pour boire un café et quand j'en ai demandé le prix, on m'a dit :

- "Ici on ne paie pas le café, mais seulement la bistouille" (c'est-à-dire la gnole)

mercredi 28 octobre 1914 :

Nous repartons de **Merville** pour **Mondicourt**.

29 & 30 octobre 1914 :

Stationnement à **Mondicourt (Pas-de-Calais)**.

samedi 31 octobre 1914 :

Départ à 7 h pour **Aubigny-en-Artois (Pas-de-Calais)** par **Frévent** et **St-Pol**.

dimanche 1^{er} novembre 1914 :

Nous chargeons à 1 h du matin le 1^{er} Bataillon de Chasseurs à pied que nous transportons à **Reminghest (Belgique)** par **Houdain**, **Bruay-la-Buissière**, **Béthune**, **Hazebrouck**, **Poperinge (Belgique)**. Ah ! Nous commençons à les connaître les routes «du» ch'nord ! à 1 h de l'après-midi nous recevons l'ordre de rejoindre **Aubigny-en-Artois**, sans arrêt, où nous arrivons le

lundi 2 novembre 1914 :

À 3 h du matin, mais nous cantonnons à **Champigneulles (Pas-de-Calais)** sur la route.

3 novembre 1914	Aubigny-en-Artois (Pas-de-Calais), St-Pol, Doullens (Somme), La Vicogne (Somme)
4 & 5 novembre 1914	La Vicogne
6 novembre 1914	La Vicogne, Doullens, St Pol, Merville (Nord)
7 novembre 1914	Merville, Pernes (Pas-de-Calais)
8 & 9 novembre 1914	Pernes
10 novembre 1914	Pernes, St Pol, Frévent, Doullens (Somme)
11 novembre 1914	Doullens, Amiens, St Fucien
12-29 novembre 1914	St Fucien
30 novembre 1914	Départ de St Fucien pour Boves
mardi 1 ^{er} novembre 1914	Départ de Boves pour Hébécourt, via Dury

du 2 au 31 décembre 1914 :

Cantonnement à **Hébécourt** où nous sommes tout à fait inactifs ce qui prouve qu'il y a momentanément trêve de combats dans notre secteur qui est celui de la 2^e Armée commandée par le général **Edouard de Currières de Castelnau** (1851-1944, il perdra ses 3 fils à la guerre⁹).

Pour la première fois depuis notre départ de Lyon c.-à-d. depuis 5 mois nous avons eu la visite d'un toubib militaire. Il en a profité pour nous faire 2 piqûres de vaccin contre la typhoïde. Qu'elle fièvre ça donne ! Il nous raconte qu'il y avait un gendarme dont la peau était tellement dure qu'il n'arrivait pas à y faire pénétrer l'aiguille de sa seringue.

1^{er} janvier 1915 :

Départ d'**Hébécourt (Somme)** pour nous installer à quelques kilomètres de là dans le grand bâtiment de ce qu'on appelle la colonie de **Dury (Somme)** où nous allons moisir jusqu'au mois de juillet.



⁹ Note du rédacteur

2/5/15.

La fameuse colonie scolaire que nous avons eue.

Le chemin que tu vois au premier plan n'existait pas. Il a fallu que nous le fassions avec du machefers.

Remarque le piquet qui supporte le fil du téléphone qui résonne jour et nuit de la présence d'un planton dans le bureau.

Le terrain devant la maison nous sert de cour de football.

La photo a été prise de la grande route de Paris à Amiens. dont la colonie est à 200 mètres environ (de la route).

la chambre du lieutenant
la chambre que j'ai partagée avec le grand m^e des logis
le bureau d'où je t'écris en ce moment.
la table à manger de lecture, fumoir etc.



Colonie scolaire de Dury, quartier g^l de la 162^e Section

Moisir au point que lorsqu'un transport nous est demandé, nos méridionaux entonnent La Marseillaise. La paresse est mauvaise conseillère, je devrais dire plutôt l'inaction et des heurts se produisent entre lyonnais et méridionaux, à tel point qu'un beau jour le lieutenant **Hostins** lève l'ancre avec tous ses méridionaux et nous laisse, nous les lyonnais, avec le TM 162 sur le dos. Nous touchons évidemment un autre officier le lieutenant **Russet** que nous baptisons "le liquidateur". Nous acheminons notre matériel à **Versailles** commandé par un officier dont le nom m'échappe¹⁰ qui s'est fait une telle réputation de sévérité que chacun cherche à s'échapper de cet enfer, aussi est-ce avec joie que le

samedi 31 juillet 1915 :

nous quittons **Versailles** pour **Claye-Souilly (Seine-et-Marne)**, après avoir passé au M.C.A. (Magasin Central Automobile) chargé de pourvoir toutes les unités automobiles de l'Armée. C'était dans ce M.C.A. qu'était mobilisé **Edmond Gentil** qui était l'adjoint de **Paul Surleau** quand ce dernier était directeur des **Cycles Griffon**, mais qui avait quitté ces derniers pour monter les **Cycles Alcyon** qui devaient connaître une brillante carrière.

Mais revenons à nos moutons, c.à.d. à la TM 162 qui telle le Phénix renaît de ses cendres en troquant son



matériel disparate contre des camions **Renault** flambant neuf dont les cardans font un ronronnement caractéristique tel qu'on le reconnaît à un kilomètre de distance. Il n'y a pas que le matériel qui est nouveau le personnel aussi pour remplacer nos exubérants méridionaux. Nous cantonnons à **Claye-Souilly**. Je couche avec **Guindal** (transports lyonnais) chez un Mr **Pourcelet** rue de Voisins 2.

1^{er} août 1915 :

Je vois passer en voiture venant de **Paris**, notre compatriote lyonnais **Justin Godart**, j'apprendrais beaucoup plus tard que c'est grâce à lui qu'il y aura un Service de Santé autonome qui

le 21 avril 1915

1. machambre
2. mon bureau

Mon cher Florentin

Papiers Photographiques — R. DUVAD. — Colombes

Je reçois ta lettre du 12. et suis heureux d'apprendre que tu continues à tuer ton jungle du jeu. Pauvre petit sos. c'est tout de même malheureux et est malade qui on ne le récompense pas. Sais-tu où il est exactement. je connais intimement un major qui est à **Buttang** dans les Vosges. il en était prêt. je lui faisais lui recommander.

ça ne fait rien. mon vieux quand tout sera renté dans l'ordre normal. on aura de quoi en raconter des histoires. Les vieux grognards de **Napoli** ne sont plus à côté des portiers de la République.

Ci contre la photo de notre habitation. crois-tu qu'elle est chic! et que pour ma part j'ai une piaule à la hauteur. Vraiment je te le répète je suis un favori. Bon bedu qui t'embrasse

Marcel

¹⁰ Noté en marge : Cap. Helbé (orthographe incertaine)

aura la haute main sur tout le personnel médical, alors que jusque là il était soumis à la tutelle du commandement. Pour plus de détails se reporter au livre du baron **Dominique Jean Larrey** chirurgien de l'Empereur auquel j'ai emprunté cette diversion.

Nous déjeunons à **Viels-Maisons (Aisne)** et je suis invité avec **Guy** à boire du marc chez la femme qui nous a logés au mois d'octobre. Nous cantonnons à **Bergères-les-Vertus (Marne)**.

2 août 1915 :

Départ à 6 heures, arrivée à **Châlons-en-Champagne** à 8 heures, déchargé le matériel du MCA au Parc automobile. Inscription des camions au dit Parc. Que le monde est petit, c'est justement mon ami **Ribereau** qui en est chargé. Nous repartons à 10 heures pour **Ecury-sur-Coole**¹¹.

du 11 au 18 août 1915 :

je suis en permission, cela fait un an que je suis parti ! pour ma fille qui a maintenant 3 ans je suis un monsieur quelconque, car son papa c'est une photo d'un monsieur moustachu.

18 août 1915 :

Tout a une fin, surtout les permissions, je rejoins la section à **St-Memmie**, une heure avant le départ pour la ferme de **Bouy**, j'ai de la chance car je me demande comment je l'aurais retrouvé si j'étais arrivé plus tard.

J'ouvre une parenthèse pour parler des permissions auxquelles le commandement français ne semblait pas avoir pensé mais qu'il s'est hâté d'instaurer quand il a su que les allemands l'avait fait, motif non avoué, mais réel : empêcher la dénatalité !

20 août 1915 :

Cantonnement à la ferme de **Bouy**.

¹²Bombardement superbe sur la route de **Mourmelon-le-Grand** à **Bouy**, nos poilus vont en ramasser les éclats, ce sont des 130. La distance à vol d'oiseau n'est guère plus d'1 kilomètre à 1 km1/2, nous aurons de la chance si la saucisse(?) ne repère pas nos camions sur la lisière du bois.

En effet le front s'est stabilisé et les allemands ont installé des ballons captifs de forme allongée que nos poilus ont baptisés "saucisses" et qui sont des postes d'observation avec lesquels il va falloir compter.

Il est vrai que nous en aurons aussi mais plus tard et un de mes camarades **Forest** en sera un des as, car in sera descendu trois fois, non seulement ce camarade ainsi que son frère chimiste directeur de Rhône Poulenc au **Péage-du-Roussillon**, étaient des camarades de **La Martinière**, mais leur père était un ami de mon père.

Le Forest chimiste a dû s'enfuir de chez lui à la libération, car les communistes lui auraient fait la peau comme ils l'ont fait d'ailleurs à notre camarade commun **Roche** (orthographe incertaine) devenu ingénieur en chef des Usines **Rhône à Saint Fons**.

Et je me rappelle toujours que Roche sorti comme moi major de La Martinière, me disant :

- "Tu sais j'ai des polytechniciens sous mes ordres".

¹³Mais revenons à Bouy, nous logeons dans des locaux habités par des rats énormes. Il n'y a pas d'eau mais comme le sol de la Champagne pouilleuse où nous sommes est crayeux, nous pouvons nous laver dans les flaques d'eau.

2 septembre 1915 :

Le 8^e Tirailleurs passe devant notre bivouac venant de **Mourmelon**, allant du côté de **Vadenay**.

3 septembre 1915 :

Nous allons Lenglard (arrivé de Béthune) et Langlais, notre nouveau margis, déjeuner à Châlons au restaurant du "Pot d'étain", quand on peut, faut le faire, comme dit l'autre.

4 septembre 1915 :

¹¹ Noté en marge par Marcel Doyen : *photos 53.54.55.56.65*

¹² Noté en marge par Marcel Doyen : *photos 68.71.72.69.70.73.74.75.78.76.77.79.80*

¹³ Noté en marge par Marcel Doyen : *photos 83.84.85.86.87.88.89.90*

Toujours à la ferme de Bouy, visite du juteux (l'adjudant). Déplacement d'air terrible et boum ! "marmites" au nord, probablement sur la voie romaine, peut être nous sont elles destinées ? Pendant tout le souper ça n'arrête pas. Intrigué je me hisse sur un camion resté au bivouac, je chronomètre, jumelles en mains, le temps qui s'écoule entre l'éclatement de l'obus et l'arrivée du son : 9 secondes, c.à.d. 3 kilomètres, y a du bon et nous finissons de souper tranquillement tandis que tout autour on entend le canon.

Des batteries de 75 traversent le camp au galop, bref ça bouge. Est-ce que c'est parce que c'est l'anniversaire de la bataille de la Marne ?

J'ai su plusieurs après qu'il s'agissait d'expériences françaises !

Rappel historique :

... l'état-major croit toujours à la possibilité d'obtenir la rupture sur un point précis du front. Dans ce but, Joffre ordonne deux offensives d'envergure. La première commence le 9 mai 1915 en Artois, sans aboutir au résultat espéré. Beaucoup plus importante encore l'offensive de Champagne du 25 septembre, tout aussi infructueuse, est d'un coût humain épouvantable...

Il y a eu aujourd'hui 2 saucisses d'observation dans notre secteur, on dit que **Joffre** est à **Chalons** et que le Président **Poincaré** va venir. La canonnade est intense, ça pète de tous les côtés.

De gros transports sont prévus jusqu'au 9, nous transportons des rondins et des traverses pour l'aménagement des nouvelles batteries lourdes. Le front sur notre secteur est une véritable forteresse, sûrement il va y avoir du nouveau, sinon à quoi serviraient ces routes nouvellement tracées et ces chemin de fer Decauville en voie d'achèvement.

5/6/7 septembre 1915 :

Canonnade furieuse toutes les nuits.

8 septembre 1915 :

Le sous-lieutenant **Reyssies** rentre de permission. Les rats nous embêtent toutes les nuits, dit mon carnet, comme s'il y avait un rapport !

13 septembre 1915 :

15 camions partent en mission tandis que le reste de la section part pour **St-Memmie** où nous couchons dans la grange du garde : courants d'air, rats, je regrette la ferme.

14 au 20 septembre 1915 :

St Memmie, le 20 j'avais convenu de souper avec **Riboreau** mais j'ai eu la flemme de me mettre en tenue et je suis resté.

21 septembre 1915, mardi :

Je déménage de la grange au père **Thiéblot**, pour m'installer dans une chambre chez Simon où j'installe le bureau de la Section, car, j'ai dû oublier de le dire, depuis **Hébécourt (Somme)** je remplis les fonctions de fourrier.¹⁴

23 septembre 1915 :

Pendant le souper **Pouquet** (agent de change à **Toulouse** et apparenté aux **Caillavet**) vient nous dire, de la part de l'adjudant, que nous sommes en cantonnement d'alerte et qu'il est formellement défendu de s'en écarter.

25 septembre 1915 :

St Memmie¹⁵. Au rapport j'entends le lieutenant **Petit** dire à l'adjudant :

- *"Le capitaine sait sûrement quelque chose d'épatant, mais ne veut pas le dire, avant d'avoir confirmation de la D.E.S."*

Des rumeurs circulent que nous aurions réussi à percer les lignes allemandes, mais rien d'officiel.

Pendant que j'étais en train de faire du courrier pour 2 employés de la maison **Thimonnier (Dumont et Varache)** l'Oranais **Galifas** entre et me dit :

- *"Mais tu ne sais donc rien, je reviens de **Suippes** et tout le long de la route, ce n'est que blessés et prisonniers, nous sommes à **Sommepy-Tahure (Marne)** et la cavalerie va donner"*

¹⁴ Noté en marge par Marcel Doyen : photos 91.92

¹⁵ Noté en marge par Marcel Doyen : photos 93.94.95.96.97.98.100.9.10

D'après lui l'attaque a eu lieu le matin à 9h15 et malgré les gaz asphyxiants les tranchées ont été prises d'assaut.

Le matin j'avais eu le pressentiment de ce qui allait arriver, car étant allé en gare de **Chalons** évacuer le soldat **Beauvais**, j'ai vu arriver une douzaine de soldats blessés en moins de 5 minutes, en voiture d'ambulance automobile notamment un soldat du 44^e d'infanterie où est mon beau-frère **Florentin Bertrand**.

A 10 heures le lieutenant nous confirme l'heureuse nouvelle, prise de mitrailleuses et de 77 autrichiens, mais mort du **général Marchand** (est-ce celui de **Fachoda** ?)¹⁶



26 septembre 1915 :

Entre 15 et 16 h je vois passer à **Chalons**, rue de la Marne devant l'Hôtel-Dieu 1000 à 2000 prisonniers, la plupart du 103. Il en est passé, paraît-il autant le matin. Pour ma part je n'en avais jamais vu autant, il n'y a là que des prisonniers valides ou très légèrement blessé. Que doit-il y avoir sur le champ de bataille, les ambulanciers cantonnés à **St Memmie** partent pour **Suippes**.

14 camions de chez nous étaient partis à 10 h pour transporter des obus de 270 de la ferme Piémont à ... mais ils n'ont rien fait.

Quelqu'un (impossible de me rappeler qui) me donne une explication de la splendide réussite de n/attaque : le jour avant l'attaque c.à.d. le vendredi 24, notre artillerie a fait une préparation d'attaque : arrosage intensif et allongement de tir, comme si l'infanterie allait sortir des tranchées pour attaquer : ce qui fait que les boches rentrés dans leurs chambres de sûreté sortirent pour résister aux assauts des fantassins, mais ce fut uniquement les obus de 75 qui arrivèrent et cela par trois fois. (Citation latine ? p.32).

De toute façon la préparation de cette offensive fut colossale, on prétend que les troupes d'attaque avaient un dossard bleu, afin que nos artilleurs puissent facilement les repérer, pour ne pas leur tirer dessus, dossards invisibles par les boches évidemment.

27 septembre 1915, lundi :

Formidables incendies au quartier **Forgeot** à **Chalons**. A 18h 14 camions partent pour transporter poudres et grenades au-delà de **St Hilaire-le-Grand**. Canonnade ininterrompue. En l'absence de l'officier je vais au rapport du Capitaine à 22h qui nous dit qu'une batterie ennemie qui n'avait pas été repérée à **Sommepy-Tahure** nous empêche d'aller plus loin, mais que depuis 17h on s'emploie à la réduire avec du gros calibre (270).

Du 29 sept. Au 1 oct. 1915 :

Passage d'escadrille de 20 à 25 avions.

2 octobre 1915, samedi :

3 détonations formidables espacées ébranlent la maison où est le bureau. Les bruits les plus fantaisistes commencent à courir. Mais renseignement pris il s'agit d'obus de 380 venus des boches, aussi invraisemblable que cela paraisse en raison de la distance (environ 80 km) mais *≈ ils ≈* n'ont pas occasionné de dégâts.

3 octobre 1915, dimanche :

Cantonnement à **St Memmie**. Transport de troupes à Epernay. Mais la Section fait demi-tour à **Bussy-le-Château**. Je suis resté au cantonnement et suis en train de bricoler avant de me coucher quand quelques minutes avant 10 heures, ma fenêtre se met à bouger, comme si l'on frappait au dehors, je l'ouvre, personne, mais je vois le ciel du côté sud illuminé d'éclairs tandis que pan, pan, pan parviennent des bruits d'explosions. Je regarde avec mes jumelles, mais impossible de découvrir le Zeppelin semeur de bombes. Nous éteignons les becs de gaz et rassurons les civils qui croient déjà leur dernier jour venu.

¹⁶ Il s'agit bien de lui, mais le général n'est pas mort, mais sérieusement blessé au ventre devant **Tahure**. Il survivra à sa blessure et finira la guerre jusqu'en 1918.

Je me couche tranquillement, tandis que des quantités de camions défilent sur la route de **Ste-Menehould** (que les gens du pays prononcent Ste Menou).

4 octobre 1915, lundi :

St Memmie. Evidemment l'attraction c'est d'aller voir les dégâts faits par le Zeppelin, ils ne sont pas terribles, la bombe tombée à l'intérieur d'une maison en a soufflé le mur latéral; les murs de côté restant debout, on peut voir ainsi la pendule, un tablier, des petits paniers d'enfants. Sur les ruines, un chien qui a l'air de se demander pourquoi tout ce chamboulement. On est stupéfait d'apprendre en voyant l'amas de décombres qu'il n'y a eu qu'un seul blessé léger les habitants (au nombre de 5) étant précipitamment descendus à la cave.

J'ouvre une nouvelle parenthèse pour dire 53 ans après que cela me paraît insignifiant, mais il ne faut pas oublier qu'il n'y avait jamais eu de bombardement aérien auparavant, je dois avoir une photo de cette maison bombardée.

5 octobre 1915, mardi :

St Memmie. Dans la nuit un obus est tombé à environ 1 kilomètre dans **Chalons**; cela m'a bien réveillé, mais tout compte fait je me suis retourné sur l'oreiller et me suis rendormi. On devient fataliste.

6 octobre 1915, mercredi :

St Memmie. Ce n'est pas le cas des Chalonnais qui ont eu vraiment la frousse. Il en part des quantités à l'arrière, la municipalité fait poser des petites affiches

"Cave en cas de bombardement"

Notre capitaine, prévoyant, exige que, tous les soirs, soit désigné une équipe de 5 poilus et d'un sous-officier pour la manœuvre des pompes en cas de réception d'obus incendiaires.

7 octobre 1915, jeudi :

Le bobard qui court : on aurait empêché 3 Zeppelins de venir bombarder **Chalons** pendant la nuit. Comme si les Zeppelins évoluaient en formation serrée et comme si **Chalons** constituait un objectif de premier ordre !

La section effectue des transports de planches, quant à moi je me débène avec l'appareil de Guy pour photographier la maison bombardée.

8 octobre 1915, vendredi :

Nous allons avec le lieutenant à **Vitry-le-François** faire signer le cahier d'ordinaire au L^t **Hostins** (je me demande bien pourquoi maintenant) que je trouve amaigri. Rencontré par la même occasion de vieilles connaissances de la TM162 (**Lévy, Plagniol, Maurin et Gély**). **Maurin** ce phénomène qui ayant décidé un jour d'inscrire ses dépenses, m'avait montré son carnet sur lequel j'ai lu "*achat de ce carnet : 0,15. Divers : je ne sais combien centaines de francs !*"

9 octobre 1915, samedi :

Vu le lieutenant **Russet** à la DSA (Direction du Service Automobile) de la 2^e Armée qui me dit avoir vu descendre une de nos saucisses du côté de **Sommepy, Suippes**.

10 octobre 1915, dimanche :

Passage d'une escadrille de 20 avions qui vont sans doute faire des bombardements.

13 octobre 1915, mercredi :

Souper avec **Riboreau** et un commandant du Génie à l'hôtel du Cheval Blanc.

16 octobre 1915, samedi :

Passage d'une escadrille de 20 avions.

17 octobre 1915, dimanche :

J'apprends par le M.d.L. **Garnier** la mort de **Balester**, un camarade tué dans son sommeil par une bombe de Zeppelin. C'est le premier type ayant appartenu à la section dont j'apprends la mort tragique. Ça me fait une pénible impression.

19 octobre 1915, mardi :

Le sous-lieutenant établit une proposition pour que je sois nommé maréchal-des-logis-fourrier, mais pour la 5^e fois le commandement à d'autres chiens à fouetter pour s'occuper de telles nominations.

J'ai oublié de noter quand j'ai été nommé brigadier-fourrier ce qui a l'avantage de m'assimiler aux sous-officiers et d'avoir des galons sur l'avant-bras (les baguettes de fourrier).

Je vais au quai d'embarquement dans l'espoir de rencontrer notre agréé(?), le lieutenant **Lamarche**. Mais le 22^e d'infanterie est déjà parti.

25 octobre 1915, lundi :

Anniversaire de mes 32 ans. C'est le deuxième au front (et dire qu'il y en aura encore 3 !)

30 octobre 1915, samedi :

Canonnade ininterrompue, véritable roulement du côté de **Tahure**.

Pour différencier et reconnaître les camions de la TM162 on peint le lion de la cité des gones sur nos camions.

31 octobre 1915, dimanche :

Je vais à l'intendance chercher des instructions pour l'augmentation de la solde de la troupe.

Les simples poilus touchent 5 centimes (1 sou par jour) et les brigadiers comme moi 22 centimes.

Quand on pense aux soldes des soldats américains à l'heure actuelle, il y a de quoi rêver !

Arrivé à la section d'un lyonnais **Henri Besson**, crieur à la Halle des Cordeliers, bien content de se trouver dans un milieu de gones, il a d'ailleurs l'accent lyonnais cher à Gnafron.

2 novembre 1915, mardi :

Dépôt de couronnes au cimetière de **St-Memmie** sur les tombes des soldats morts au champ d'honneur.

6 novembre 1915, samedi :

St-Memmie. Le s/lieutenant **Reyssier** (un lyonnais qui est dans les chapeaux) que les poilus ont immédiatement baptisé 420 (du calibre de la plus grosse d'artillerie allemande) doit avoir des soucis avec la popote du capitaine qu'il a voulu chambarder pour y appliquer de judicieux principes d'économies domestiques.

Je surprends **Ducoux** (maître **Ducoux**, notaire à **Guéret** svp) qui remplace **Guinand** (maître **Guinand**, avocat à **Alger** svp) comme infirmier, en train de badigeonner de teinture d'iode un de nos conducteurs le petit Nicoletta qui n'est vraiment pas costaud.

20 novembre 1915, samedi :

Une histoire de chien, le croirait-on en pleine guerre ! le capitaine **Seurot** est venu à la section récupérer un chien que notre cuisinier **Guiral** a emmené avec lui alors que nous considérons que le chien (**Guindal**) appartient à la section, il faut ajouter que c'est moi qui discrètement l'ai appelé en passant devant son nouveau cantonnement et bien sûr il m'a suivi.

Quant au capitaine, il repart bredouille, le chien ayant mystérieusement (pas pour tout le monde) disparu

24 novembre 1915, mercredi :

J'ai vraiment quelque scrupule à écrire ce qui suit, mais nous en avons tous été scandalisés.

Le lieutenant adjoint au commandant **Denis**, Directeur du Service automobile de la 4^e Armée est venu à la section faire une enquête sur la disparition du chien de la popote du commandant **Ballut**, dont **Guiral** est le cuistot. Notre lieutenant ne peut s'empêcher de dire :

"Si ce n'est pas malheureux de voir des officiers s'occuper de bêtises pareilles quand à 30 kilomètres à peine des poilus se font tuer"

D'ailleurs j'apprends par **Roger**, le chef de la TM19 que l'observateur aérostier **Rose** a été tué en octobre, la saucisse où il était en observation ayant été descendu à coups de balles explosives par un avion allemand, en plein brouillard, alors que Bruy?? lui téléphonait.

Pauvre Rose, lui qui avait fêté dernièrement la naissance d'une petite fille qu'il n'a donc jamais connue. Ce charmant garçon que j'avais connu quand nous étions à la ferme de **Bouy** était emballé de son poste d'observateur et il m'avait vivement conseillé de faire une demande pour le devenir, mais cela n'aurait pas

abouti, car le Service Automobile ne lâchait jamais ses hommes, car rares étaient les possesseurs de permis de conduire ou plus exactement de Certificat de capacité valable pour la conduite de voiture à pétrole ce qui était mon cas, ledit Certificat m'ayant été délivré le 29 juillet 1910 par le Préfet du Rhône.

Si j'avais écouté ce brave garçon c'est peut être moi qui aurait été descendu à sa place.

Le bruit court que nous allons quitter **St Memmie**.

25 novembre 1915, jeudi :

C'est bien officiel, nous partons demain pour laisser la place à un corps d'Armée.

Guy rencontre **Hostins** à **Chalons**, et lui annonce attendre prochainement son 3^e galon, c'est-à-dire d'être nommé capitaine.

Il lui parle aussi de l'histoire du chien ! c'est à se demander si elle n'ira pas jusqu'au général Joffre !!

26 novembre 1915, vendredi :

Nous avons l'ordre de nous tenir prêts à partir après le déjeuner et c'est bien entendu seulement à la tombée de la nuit que nous recevons l'ordre de partir.

Nous arrivons à **Châlons-sur-Marne** (aujourd'hui **Châlons-en-Champagne**) Faubourg de Paris. Le camion-cuisine et le camion-atelier sont placés dans la cour de la fabrique de champagne (2^e zone) **Perrier-Jouet**. Le cantonnement est dans un grenier où nous installons nos lits pliants, comme il gèle depuis plusieurs jours, il y fait très froid. J'installe mon bureau dans la salle d'étiquetage de la fabrique et n'y serai pas trop mal, si on veut bien m'y laisser.

Nouvelle parenthèse sur cette fabrique constituée par une immense cave contenant des milliers et des milliers de bouteilles de champagne en train de se décanter, le travail des cavistes constitue essentiellement à tourner les bouteilles d'environ $\frac{1}{2}$ tour d'un petit coup sec pour décoller le dépôt qui se forme et qu'on appelle je crois la pourriture noble.

Lorsque le temps est venu de commercialiser le vin, ce sont ces mêmes cavistes qui décantent cette lie en tenant la bouteille à plat, elles sont d'ailleurs stockées à plat, avec un tour de main qu'ils m'ont d'ailleurs appris.

Une fois ce dépôt enlevé on ajoute soit un mélange sucré si l'on veut un champagne doux soit un peu de cognac ce qui donne le gout américain soit rien pour le champagne brut; mais attention j'indique ce qui se faisait en 1915, ça a pu changer depuis.

Quoi qu'il en soit j'ai pu profiter de la situation et j'ai appris comment on pouvait absorber beaucoup de vin de champagne sans être incommodé, il suffit de savoir roter, ce qui n'est pas bien vu chez nous, mais qui l'est, paraît-il, dans certains pays.

C'est toujours dans cette maison que le Directeur me dit un jour :

- "Quand je veux boire du bon champagne je prends de la **Veuve Cliquot**".

Mais revenons, non pas à nos moutons, mais à Guindal le fameux chien kidnappé. En effet on m'a fait lever de bonne heure, car c'était urgent, pour faire un rapport officiel sur l'affaire du chien qui commence à faire la risée de tout le Service automobile.

Qu'est-ce que le commandant **Ballut** va être furieux ! Pour bien lui faire sentir tout le ridicule de cette affaire le commandant **Denis**, Chef du Service automobile de la IV^e Armée a donné ordre au sous lieutenant commandant la TM 162 d'établir un rapport qui sera transmis par la voie hiérarchique au commandant **Ballut**, c'est-à-dire par le capitaine **Périssé** commandant le groupe P au chef d'escadron (ou commandant) **Denis**,

Chef du Service automobile de la IV^e Armée qui l'enverra à son homologue **Ballut** chef d'escadron commandant le Service automobile de la II^e Armée.

Entre chef d'escadron, on n'est pas à une vacherie près, en ce cas c'est plutôt une chinoiserie.

Tout cela ne serait qu'amusant si les boches n'étaient pas à 30 kilomètres.

En tout cas je conserve soigneusement la copie de toute la correspondance échangée¹⁷ le sous-lieutenant en fait de même pour montrer les frottements entre les grands patrons du Service automobile.

Un qui aurait ses choux gras de cette histoire ≈c'est≈ **Georges Clémenceau** qui, dans son journal "*L'Homme enchaîné*", fustigeait ceux qu'il appelait les embusqués du front. Le vrai titre de son journal était "*L'Homme Libre*" mais il avait eu de tels ennuis avec la censure qu'il l'avait troqué contre "*L'Homme enchaîné*" ! ce n'est que beaucoup plus tard qu'il devint chef du gouvernement et agit avec une telle fermeté qu'il devint la "*Père la Victoire*".

27 novembre 1915, samedi :

Il fait -14° nous n'y tenons plus et je loue une chambre avec **Garnier** et **Coudray** dans un bureau de tabac qui nous paraît bien bizarre, mais avec cette température on n'a pas le droit de se montrer difficile

29 novembre 1915, lundi :

Je suis de plus en plus enrôlé et je demande au major ce que j'ai, car j'ai vu au rapport qu'il y avait une épidémie de diphtérie à **Chalons**. Il me rassure, ce n'est que de la pharyngite qui passera toute seule.

2 décembre 1915, jeudi :

Une corvée de 20 hommes est commandée pour construire la route d'accès à ce qui va devenir le Camp des Autos.

8 décembre 1915, mercredi :

Garnier et **Coudray** partant en permission j'emménage dans une autre chambre, propre celle-là, chez des gens aimables. Un monsieur Laplanche, fondeur, avenue de Paris, et laisse la chambre ignoble et les catins(?) du bureau de tabac, où nous sommes remplacés par des gens moins difficiles **Ziquet** et compagnie.

Je vois défiler le 6^e Hussard allant à **Courtisols (Marne)** c'est-à-dire se rapprocher du front, est-ce l'indice d'une prochaine attaque dans notre secteur ou s'agit-il, pour eux, de reprendre place dans les tranchées comme l'hiver précédent. En tout cas la plupart sont des jeunets, ils ont bonne mine et leurs jolis petits chevaux sont bien soignés.

9 décembre 1915, jeudi :

La pluie, toujours la pluie, ça doit faire plus de dix jours qu'il pleut, pauvres poilus dans les tranchées.

Evacuation de **Fournier**, cycliste de l'Etat-major du groupe, pour typhoïde présumé et **Barbet J.** pour syphilis. Charmant voisinage. Heureusement je suis vacciné contre la typhoïde, quant à **Barbet** je ne le fréquentais pas. Il n'en est pas de même pour l'infirmier **Ducoux** (le notaire **Guéret**) qui n'est pas rassuré, car comme ils étaient dans le même camion, ils se servaient indifféremment de leurs quarts et de leurs gamelles, et il a frousse intense d'être contaminé.

10 décembre 1915, vendredi :

Chalons, toujours la pluie. **Besson** ayant rencontré **Fayette**, un autre lyonnais, l'a amené manger à la popote.

11 décembre 1915, samedi :

Je vais avec l'officier à la sous Intendance(?) porter les feuilles de soldes. En revenant je vais au Trésor et Postes du Secteur, 5 rue d'Orfeuill, pour souscrire à 5 francs de "rente" de l'Emprunt de la Défense Nationale qui doit être clos le 15 décembre. Confiant dans l'intense publicité qui a été faite pour cet emprunt, je suis persuadé qu'on va accueillir avec empressement ma souscription, mais le scribe à 1 galon, lorsque je lui expose que je veux, comme prévu, bénéficier du paiement en 3 échéances me regarde de travers et me demande si je suis sous-officier. Comme j'ai mon imperméable, il ne peut donc pas voir mes galons, je lui réponds donc :

¹⁷ Marcel a noté en aparté : "où est-elle maintenant ?"

- " Je ne suis que brigadier"

Il me dit alors :

- " Il faut que vous alliez à la Trésorerie Générale car nous n'avons pas encore d'instructions au sujet des souscriptions avec échéances."

Cet "encore" me rend rêveur car l'emprunt est ouvert depuis le 25 novembre et il doit être clos dans 4 jours.

Et dire qu'il a été dépensé des millions pour la publicité de cet emprunt ! mais je me suis mis dans la tête de souscrire coûte que coûte à cet emprunt, je me rends donc à la Trésorerie générale où j'arrive sur le coup de 15H30. Confiant, comme toute bonne poire qui se respecte, dans les écriteaux qui indiquent que les souscriptions sont reçues de 9H00 à 4H00, je m'amène au premier guichet où un scribe me demande poliment ce que je désire. Comme je lui exprime mon désir de souscrire il lève les yeux d'un air désespéré vers la pendule en ayant l'air de me dire :

- "non mais pour un samedi, vous n'y pensez pas de servir une demi-heure avant la fermeture"

Mais comme j'avais l'air d'un type décidé, il en réfère à un monsieur vénérable qui est dans le même bureau et qui a l'air de lui répondre à peu près :

- "faites le tout de même"

Alors à un autre guichet où je poirote à peine un quart d'heure, on me remet un beau diplôme qui me fait penser aux accessits de l'école communale, et un reçu.

Je sors, fier comme Artaban, d'avoir fait mon devoir de bon français, comme dit le papa **Ribot**, actuel Président du Conseil.

Et avec ça je vais pouvoir épater les copains et faire de la publicité pour l'emprunt. Je pense que ceux qui le peuvent voudront avoir, comme moi, un diplôme portant le cachet de la Marne, le département désormais célèbre. (Je ne suis pas tellement sûr que ma propagande ait portée)

12 décembre 1915, dimanche :

Pluie et neige vite fondue, le temps est très doux. Le mot du 12 au 13 : "Khartoum". C'est le mot de passe qui change chaque jour. Il est indispensable pour pénétrer dans certains endroits et comme notre cantonnement n'a rien de secret, je n'aurais pas dû le connaître.

Fayette nous offre les huitres et le vin blanc pour nous remercier de l'avoir accueilli à notre popote, après souper je le fais monter à l'observatoire pour voir la lueur des coups de canons.

18 décembre 1915, samedi :

Départ en permission pour la 2^e fois.

30 décembre 1915, jeudi :

Visite d'**Hostins**, notre ancien officier, qui me demande de lui faire de bons prix pour les machines à coudre destinées à son magasin de Béziers.

Il m'annonce que la DES de la 2^e Armée est dissoute ce qui fait qu'il ne sait pas où il est affecté.

31 décembre 1915, vendredi :

La femme du M^l des logis **Gérard** rapplique à 9H00 du soir alors qu'il ne l'attendait plus. On termine l'année par un couvert.

1^{er} janvier 1916, samedi :

Tirs d'artillerie tellement rapprochés que c'est comme un roulement. Est-ce pour enrayer une attaque ? je ne cherche pas à comprendre et vais me coucher tandis que dans la pièce à côté ronflent **Gérard** et son épouse.

3 janvier 1916, lundi :

n/officier, le sous-lieutenant **Reyssier** (420 pour les poilus) part en permission. Le brigadier **Guy** rentre de permission en rapportant des cadeaux du maire de **Lyon**.

Gérard est persuadé que sa femme a été filée par un agent. C'est d'ailleurs possible, une femme au front c'est toujours suspect, mais comme c'est rigoureusement défendu de faire venir sa femme le pauvre

Gérard se voit déjà poursuivi et envoyé dans les tranchées, ce qui la fout mal pour un ancien sous-officier des célèbres batteries volantes (de 75).

9 janvier 1916, dimanche :

Canonnade ininterrompue. Le bobard qui court, rapporté par **Ziquet** (de son vrai nom : **Hermet** l'horloger de chez **Drevou** (orthographe incertaine) dont le travail principal était d'aller remonter les pendules chez les abonnés, pendules non électriques bien entendu), est qu'on va faire des attaques en masse pour empêcher les Boches de prélever des effectifs sur notre front pour les envoyer sur le front russe qui aurait l'air de bouger.

10 janvier 1916, lundi :

Renseignements pris, d'après le communiqué officiel, c'est tout simplement une canonnade qui a suivi l'explosion d'une mine aux environs de la **Butte du Mesnil**. Notre capitaine fait la chasse aux embusqués pour terminer au plus vite les fameuses cagnas du non moins fameux camp des autos auquel on travaille sans interruption depuis le commencement décembre en souhaitant, contre toute attente, de ne jamais avoir à les occuper.

13 janvier 1916, jeudi :

La Section (TM162) est partie à 5 $\frac{1}{2}$ pour **Villers-en-Argonne**. (Marne) Le temps est superbe, mais à 5h du soir s'élève un véritable cyclone qui déplace les camions et enlève la cheminée de la maison de madame **Chartier** (du diable si je me rappelle qui était cette dame)

14 janvier 1916, vendredi :

La Section n'est rentré hier soir qu'à 10 heures de la forêt d'Argonne et le capitaine voulait quand même les envoyer travailler aux cagnas, heureusement que le père **Reyssier** a rouspété. Aussi repos pour toute la journée

15 janvier 1916, samedi :

Guy me remet un bouquet de violettes pour ma fête, bigre ça va me coûter cher ! huitres, poulet gâteaux, vin vieux. Je vois **Riboreau** au Parc automobile.

17 janvier 1916, lundi :

Un avion boche vient se promener au-dessus de **Chalons** (aujourd'hui **Chalons en Champagne**) vers les 10^h du matin, ce qui déclenche des tirs d'artillerie. Les shrapnells retombent sur l'avenue de Paris. **Guy** de son côté en a ramassé à **Sarry** (Marne). **Riboreau** vient souper à la popote où je lui donne la primeur *Tototo*, parodie de *Schujotto* (impossible de me rappeler ce que ça veut dire).

18 janvier 1916, mardi :

Rendu visite à Mme **Vallet** 35 rue Carnot à **Chalons s/Marne** (aujourd'hui **Chalons en Champagne**) qui vend "et répare" les machines à coudre Pfaff, Primvera, Murdlos (orthographe incertaine), Gritzner, Fortuna et Cosmos qui doit être sa marque à elle. S'approvisionne aussi chez **Petit** (prédécess" de Hachée) qui lui a expédié contre son gré une machine à navette droite de fabrication boche, sans doute un rossignol, et une petite rotative avec coffret à 1 tiroir à 143 francs, ce qu'elle trouve excessif. Me voila replongé dans mon métier, ce qui me rappelle que je suis un civil mobilisé et un militaire d'occasion.

22 janvier 1916, samedi :

Visite des caves de champagne de la maison **Perrier** avec le capitaine **Périssé**, le sous-lieutenant **Reyssier** et **Mouchotte**, sans doute ami du capitaine, sous la direction du chef de cave Mr Gardr??.

23 janvier 1916, dimanche :

Le fondeur Mr Laplanche où je loge depuis le 8 décembre me donne l'adresse d'un confrère susceptible de couler nos bâtis de machines à coudre. Il s'agit de **Bonvillain** et **Roncerais** 9 rue des Envierges à Paris (20^e arrondissement, elle donne sur la rue des Pyrénées).

Notre représentant auprès des négociants-voyageurs qui est venu installer un dépôt à **Bourg-la-Reine**, ? pale???? Pour alimenter **Dufayel**, le plus grand magasin de machines à coudre de Paris, qui désire être servi immédiatement, je veux dire Mr **Faliès** qui habitait avant 27 rue Blastin à **Clermont Ferrand** s'occupe de son côté de nous trouver des bâtis à **Sabadell** près de **Barcelone** en Espagne.

Nous avons eu la visite de 2 "Taube" dans la matinée (Taube - Pigeon en allemand, est le nom que les Boches ont donné à leurs avions).

25 janvier 1916, mardi :

Calme plat sur le front. Les journaux prétendent que notre base de Salonique est forte de 500.000 hommes. La TM 174 doit partir samedi s'installer au Camp des autos. Après ce sera le tour de la TM 162 ce qui ne m'enchant guère, je ne pourrais pas me soigner les yeux aussi facilement, je souffre d'une légère conjonctivite.

27 janvier 1916, jeudi :

Le bruit court qu'on pose des barbelés sur la route de **Chalons** à **La Veuve** (N44), craindrait-on une avance des Boches. **Barbet** Jean qui revient de l'hôpital de **St Hilaire-au-Temple**, nous dit que les hôpitaux du front sont évacués, on prévoit donc une attaque. Les poilus de la Section grognent de plus en plus contre la parcimonie exagérée avec laquelle le s/L⁺ **Reyssier** donne suite aux demande d'effets.

Denis a un pantalon qui raccommode déjà 2 fois a éclaté sur presque toute la longueur ce qui lui rafraîchit singulièrement... les idées.

Blachère qui est parti ce matin en permission a du, de ses deniers, s'acheter des molletières. Un mot sur ce **Blachère** ardéchois marchand de cochons... et licencié, avec qui c'est un plaisir de discuter et dont l'argument liminaires est "*entendons-nous d'abord sur les définitions*".

A l'en croire, il lui fallait au moins une semaine pour arriver chez lui, et autant pour repartir de chez lui, et rejoindre son unité, ce qui arrivait à tripler ses jours de permissions.

La ladrerie de **Reyssier** était telle que lors du départ de Pé?? Hoo il aurait voulu qu'il achète des lacets pour les mettre aux souliers usagés rendus. Aussi c'est bien simple, las des demandes sans recevoir satisfaction nos poilus sont couverts de guenilles...et l'on dit que les entrepôts d'effets sont plein.

28 janvier 1916, vendredi :

Je profite de ce qu'un détachement de 6 camions est parti à **Suippes(Marne)**, en subsistance à la TM 17 pour y aller avec l'officier; route connue : **St Étienne au Temple** démoli en septembre 1914, **Suippes** pas mal amoché avec son église défoncée, nous filons à la cote 204 mais nous rencontrons les camarades en route, nous revenons donc à **Suippes** où je paie le fret à nos poilus. Je reviens seul avec **Ziquet** de **Suippes** à **Jonchery** et nous constatons combien tout est admirablement organisé comme cagnas et point d'eau. A **Jonchery** chaque ruine cache à l'ennemi la vue de l'entrée d'un abri souterrain. A **St Hilaire le Grand** ça marmite tous les jours. De **St Hilaire** à **La Fourche(?)**, la route est masquée par un rideau de feuillages, quel travail ! Mais aussi on peut circuler tant et plus sans que l'ennemi s'en aperçoive et cependant il n'est pas très loin, puisqu'il occupe encore **Auberive(Marne)** qui surplombe.

Arrivé à La Fourche, **Sozeau**, ravitaillé en colis par sa femme à **Toulouse**, nous offre foie gras et vin vieux. Quel charmant homme qui la guerre finie ne connaîtra pas le bonheur sa femme ayant fait la connaissance d'un embusqué.

Un juteux nous fait tordre en tapant sur son lieutenant il nous dit :

- "*Ce n'est pas à un vieux con comme moi, abruti par 18 ans de services, que ce blanc bec veut apprendre mon métier!*"

Et il ajoute philosophiquement :

- "*Je me croyais bien con avant d'être soldat, mais je le suis bien davantage maintenant!*"

Ça ne vaut pas évidemment les discours inventés du docteur **O'Grady** d'**André Maurois**, mais celui-ci a le mérite de ne pas être inventé.

Je rencontre **Viel**, un ancien de la TM 162 quand elle avait des **Berliet**, il conduit maintenant une citerne et nous fait l'honneur de son logement, Mazette ! des lits en cuivre, des chaises en cuir qui voisinent avec des bancs. Y a pas d'erreur, c'est bien l'utilisation des ressources locale des pays évacués, autrement dit le pillage organisé. On me bourre le crane, car je refuse à croire ce que l'on me raconte : que les meubles inutiles ou trop encombrants, comme les pianos, ont été passés au feu.

Nous rentrons en compagnie d'un capitaine du 106^e d'infanterie qui me dit être l'un des deux survivants des officiers d'active de son régiment.

29 janvier 1916, samedi :

Un taube essaie de revenir se balader sur Chalons, mais il rebrousse chemin.

30 janvier 1916, dimanche :

Je fais connaissance d'un commandant Ramollot (le com^t Ramollot et le colonel Ronchonot étaient les héros d'une feuille satirique à qui l'on prêtait les aventures les plus grotesques) donc je passais dans une rue de Chalons quand le commandant en question m'arrête et prend mon nom, motif : avoir les mains dans les poches ! dans les poches de ma capote bien entendu. Je suis dégouté de penser que ce pauvre type touche 600 frs par mois pour s'occuper de ces foutaises.

5 février 1916, samedi :

Superbe tir d'artillerie contre un avion boche qui est venu se balader au-dessus de Chalons, le premier coup très loin, mais les autres se rapprochent petit à petit, un obus éclate à une longueur de l'avion qui ne demande pas son reste et se débîne. Comme il en est déjà venu un ce matin et qu'il en revient en core un après, les Boches seront donc bien renseignés.

Distribution d'effets ce qui provoque de nouvelles récriminations contre la ladrerie du s/ L^t **Reyssier**. Un exemple : bien que les magasins de l'intendance regorgent de tricots, il en refuse a ceux qui en ont déjà touché un, d'où impossibilité de laver celui qu'il porte.

6 février 1916, dimanche :

A 20 heures arrive l'ordre de nous tenir prêts pour le changement de cantonnement, toute la journée on a entendu la grosse artillerie.

9 février 1916, mercredi :

Départ pour le camp des autos à 9 heures, tempête de neige à 12 H. on s'installe tant bien que mal dans une des baraques en planche du Génie et on mange au froid sous la tente de l'atelier.

11 février 1916, vendredi :

Pour la 5^e fois au moins, une proposition d'avancement au grade de maréchal des logis est renouvelée.

13 février 1916, dimanche :

¹⁸Dans les baraques à 8⁴⁵ du soir, une formidable explosion souffle ma lampe à acétylène. Nous apprendrons le lendemain que c'est un wagon de grenades qui a sauté en gare de Chalons, c'est à dire à environ 7 kilomètres.

15 février 1916, mardi :

Je descends à **Chalons** pour évacuer **Barbet J.** qui a les oreillons. Nous soupçons avec **Pérard** à la popote de **Riboreau**. Nous réintégrons le Camp dans une voiture sanitaire dont un pneu éclate 1 kilomètre avant d'arriver au camp.

20 février 1916, dimanche :

Temps superbe, j'en profite pour faire quelques photos. Promenade à travers bois avec le maréchal des logis **Doumerc de Villefranche-de-Lauragais**, un garçon extrêmement sympathique qui a de nous tous, le permis de conduire le plus ancien et qui a été chauffeur du général **Gallieni** quand celui-ci était Gouverneur Général de **Madagascar** à **Tananarive**.

Dans notre promenade nous avons vu au moins une cinquantaine de lapins, car par endroits ça pullule. Un aviat??? Passe au-dessus de nous, salué par la DCA mais non poursuivi par nos avions.

21 février 1916, lundi :

Nous sommes, dans l'A.M., mis en état d'alerte. Sur le coup de 17 heures arrive l'ordre :



- "Éteignez les lumières, un **ZEPPELIN** est signalé."

¹⁸ Noté en marge du carnet de notes : photos 72.73.18.28

Effectivement une demi-douzaine de projecteurs fouillent le ciel au-dessus de **Chalons** (le temps est très clair) on voit distinctement des fusées et des éclatements d'obus (c'est triste à dire, mais c'est un joli spectacle qui fait penser aux feux d'artifice du temps de paix) mais le **Zeppelin** doit être loin.

Reçu le matin une lettre de **Lyon** où l'on craint des bombardements à l'occasion de la Foire, pourvu que le **Zeppelin** n'y aille pas.

On entend la canonnade assez bien, l'officier me dit qu'il pourrait y avoir de gros transports de troupe du côté de **Verdun**, mais à 22 heures aucun ordre n'est venu et je vais me coucher tranquillement, tandis qu'à côté le puisatier en écrase...bruyamment. En effet sur ce terrain calcaire il a fallu creuser un puits pour avoir l'eau nécessaire à la vie du camp.

A peine avais-je écrit ces lignes que le s/lieutenant **Depambour** entre dans la cagna pour m'annoncer que tout le Groupe marche demain pour transporter des troupes. Départ à 4³⁰. Je pars pour prévenir l'homme de garde et rencontre **Caillard**, autrement dit Morue (je me demande pourquoi ce surnom), qui me dit que le bruit court que le **Zeppelin** aurait été descendu à **Givry-en-Argonne**, nous saurons demain quelle créance il faut accorder à ce bruit.

22 février 1916, mardi :

Effectivement nous apprenons par les journaux qu'un des deux **Zeppelin** signalés a été descendu à **Revigny**, mais ça ne doit pas être celui qui est venu nous survoler.

J'ouvre une parenthèse pour dire ce que je pense des **Zeppelin**. J'en ai vu d'assez près après la guerre, un dimanche où nous roulions sur la route de **Lyon** à **Montluel(Ain)**. C'était quelque chose d'extraordinaire vraiment, de "kolossal" si l'on veut, de voir cet énorme chose se propulser dans les airs, vraiment le Comte **Zeppelin** avait réalisé quelque chose de merveilleux, mais comme tous les plus légers que l'air il était vulnérable aux tempêtes et surtout aux risques d'explosions du fait de l'énorme quantité de gaz qui était nécessaire pour le maintenir en l'air. Et ce comte (Graf en allemand) **Zeppelin** avait eu bien du mérite pour mener à bien son entreprise, car je me rappelle que monsieur **Rommel**, directeur de l'usine Gritzner à **Durlach** me disait que le comte faisait la tournée des industriels pour mendier, le mot n'est pas trop fort, des subsides pour continuer la construction de ces monstres à **Friedrichshafen**.

Cela me rappelle également que le commandant **Borschneek**, dont j'ai déjà parlé, m'avait dit qu'il avait travaillé dans l'usine des **Zeppelin**, comme espion bien entendu.

Pour en revenir au **Zeppelin** descendu, tout le monde est d'avis que c'est par un coup de chance extraordinaire que l'artilleur français a réussi à le toucher; en tout cas celui là n'ira pas bombarder Lyon comme les lyonnais l'ont craint.

23 février 1916, mercredi :

Retour de la Section après 28 heures de voyage (*nous ferons mieux en 1918 avec quelque 72 heures !*)

24 février 1916, jeudi :

Corvée d'eau à **St Étienne-au-Temple** avec **Braud** (le boucher) **Lenglart** (l'avoué de **Béthune**) et **Béthoux**, mon scribouillard qui est l'huissier du maire de **Lyon**, **Édouard Henriot**.

Passe un avion boche.

25 février 1916, vendredi :

Pour son départ le puisatier et **Baron** nous donne un concert, plutôt un charivari. **Baron** est un garçon épicier qui était dans une épicerie au bas de la rue Terme et dont le violon d'Ingres était la chansonnette.

26 février 1916, samedi :

A 9 heures passent sur la route de **Suippes** à **Chalons** les 300 prisonniers mentionnés par le communiqué.

Quelques-uns sont blessés, la plupart sont minables parce que sales. Broc dit cadet, notre éternel pessimiste, dit qu'ils ont meilleure mine que nos fantassins quand ils sortent des tranchées, mais ce qui le frappe ce sont leurs bottes et il résume à peu près ainsi :

❑ "Qu'est-ce qu'on nous bourre le crâne qu'ils manquent de tout, il n'y a qu'à voir leurs bottes, on voit bien qu'ils sont plus à la hauteur que nous !"

Je descends à **Chalons** les situations administratives à l'Intendance. Cet organisme qui est le cauchemar des officiers avec troupes (car il y a beaucoup d'officiers sans troupes) car c'est l'intendance qui vérifie leurs comptes et en particulier elle exige que l'officier ait sur lui deux portefeuilles distincts, l'un pour son argent personnel, l'autre pour celui de la troupe dont il est en somme le gestionnaire, sage mesure, tant est grande la tentation d'utiliser à ses fins personnelles une partie de l'argent de la troupe.

Je marchande une machine de tailleur dans le magasin de la C^{ie} **Singer** (?) 185 frs au comptant, une grosse centrale sans coffret avec rallonge, soit donc 30% de remise spéciale à l'armée.

Je rends visite à Mme **Vallet** qui me communique un numéro de 1884 du Journal de la machine à coudre ainsi que les prix de nos confrères Hachee et André. Quel dommage que nous manquions de bâtis, elle a une commande ferme de 16 machines pour la fameuse Intendance, qui est en somme le fournisseur exclusif de l'Armée.

Je rentre au camp dans un camion de Chalons, à 10 heures du soir arrivent les ordres, tout le groupe marche demain, départ à 2h $\frac{1}{2}$ du matin, aussitôt grand branle-bas pour que tout le monde soit près.

27 février 1916, dimanche :

Il ne reste au Camp que 7 poilus de la Section. Un mécano Buiron, un cuisinier Carle (de Cassis), un ordonnance Mermet, un malade Duval, un planton Béthoux (l'huissier de Henriot) le maréchal des logis Garnier et moi.

Passe le matin sur la route de Suippes à Chalons, le 118^e d'infanterie venant de Massiges (Marne) me dit un poilu.

28 février 1916, lundi :

La Section rentre à 2h $\frac{1}{2}$ venant de Verdun.

J'entends parler de 2500 camions qui ont fait des transports de troupes venant de toutes les directions même des Vosges.

L'offensive boche serait enrayée, mais qu'est-ce que Verdun prend ! Les journaux n'arrivent plus qu'avec un jour de retard, les gares de messageries sont fermées. Les trains de voyageurs sont suspendus et les permissions sont suspendues.

Quel veinard que ce Denis à qui j'ai remis sa permission samedi soir, alors qu'il s'apprêtait à partir en convoi.

Visite presque quotidienne d'avions boches.

10 mars 1916, vendredi :

¹⁹Nous abandonnons la baraque en planche et nous nous installons dans la cagna creusée dans la terre et dont les murs sont en mottes de terre. L'humidité y sera telle que quand on lit un journal, il se plie sous l'effet de l'humidité.

11 mars 1916, samedi :

Je descends à **chalons** non à pied, mais en autobus pour payer le prêt aux cuistots de l'État-major du groupe.

¹⁹ Marcel a noté en marge : "photos 44.45.46.47.68.69"

En effet de nombreux autobus avaient été réquisitionnés et il suffisait de faire signe au conducteur pour qu'il s'arrête et vous laisse monter, mais à dire vrai il y avait peu de marcheurs isolés sur les routes.

12 mars 1916, dimanche :

Nous allons sur la route de **Suippes** voir passer un convoi de prisonniers (900 dit-on) qui travaillaient dans les chantiers du front et qu'on expédie paraît-il au Maroc.

Sur leur manteau est cousu la lettre P. Ils font halte à **St Étienne du Temple** et j'essaie de prendre quelques photos *bien* que le soleil se soit caché.

On voit bien que ce sont des prisonniers déjà anciens car ils se sont déjà organisés. Ils ont presque tous une petite caisse dans *laquelle* tient leur barda. Et je pense avec tristesse au sort des prisonniers français en Allemagne, c'est en somme un retour à l'esclavage.

Nous faisons une battue au lapin qui pullule en Champagne. Nous observons les saucisses et les avions.

Le soir première répétition de l'Harmonie du Groupe. On amène une vieille Dion à notre sous-lieutenant et on annonce que le capitaine **Beautoux** va prendre provisoirement le commandement du Groupe ; de l'avis général, ça va barder.

13 mars 1916, lundi :

Ça barde en effet, mais surtout pour les officiers qui doivent renoncer à Chalons et ses charmes ou plus exactement son confort, pour venir partager notre vie champêtre.

L'après-midi, nettoyage du cantonnement pour la visite du commandant **Denis**, chef du Service automobile de la IV^e Armée, que je trouve étonnamment jeune à côté de mon sous-lieutenant et de notre capitaine ; tous deux à la barbe grise ou poivre *et* sel, la raison en est que ces derniers sont comme moi des civils mobilisés tandis que le commandant est un officier d'active.

14 mars 1916, mardi :

Réveil en fanfare par un avion boche que nos "artiflotts" n'arrivent pas à descendre.

19 mars 1916, dimanche :

Nous assistons à la jumelle à de nombreux tirs contre avions et surtout à un duel dont je me souviendrai longtemps. En effet pour la première fois je vois un monoplane français tomber en feuille morte d'au moins 900 mètres et se redresser à la dernière seconde. Si c'est une feinte pour échapper à un adversaire, quelle maestria ! Cela se passait dans la direction de **Mourmelon**.

21 mars 1916, mardi :

Je descends le matin à **Chalons** pour voir Crémieux à l'hôpital Fénier (?)

Survol de Ta ? ? be, des éclats d'obus retombent sur le camp, ce qui fait que nous courrons plus de risques d'être blessés par les obus français que par les bombes boches.

23 mars 1916, jeudi :

Le piston (?) a reçu son ordre de départ. Il semble difficile que son successeur soit plus ? ? ? ? !

26 mars 1916, dimanche :

Joffre JOSEPH (Rivesaltes 1852 Paris 1931). Sorti de Polytech



nique, il servit dans le génie, prit part à la défense de Paris en 1870 et effectua divers séjours coloniaux (Tonkin, Madagascar). Chef d'état-major général en 1911, il fut le principal responsable du plan XVII. Assurant les fonctions de commandant des armées du Nord-Est en 1914, il remporta la victoire de la Marne. Il conduisit, pendant toute l'année 1915, une guerre d'usure qui coûta de lourdes pertes à l'armée française et imposa ses vues aux alliés de la France lors de la conférence de Chantilly, en décembre 1915. Véritable moteur de la coalition, il ne put, en raison de la bataille engagée à Verdun en février 1916, mener avec tous les moyens nécessaires l'offensive qu'il avait imaginée sur la Somme. Contesté



Gouraud HENRI EUGÈNE (Paris 1867 - id. 1946). Sorti de Saint-Cyr en 1888, il s'orienta vers une carrière coloniale et servit au Soudan et au Maroc. Chef d'une division puis d'un corps d'armée, il prit la tête du corps expéditionnaire des Dardanelles en 1915. Grièvement blessé et amputé d'un bras, il commanda la IV^e armée, remplaça quelque temps Lyautey au Maroc en 1917, puis revint sur le front français, où, en juillet 1918, il brisa l'ultime offensive allemande en Champagne. Haut-commissaire en Syrie de 1919 à 1923, il devint ensuite gouverneur militaire de Paris et membre du Conseil supérieur de la guerre, poste qu'il occupa jusqu'en 1937.

par une partie de la classe politique française, il dut se démettre de son commandement à la fin de 1916 et fut remplacé par Nivelle. Maréchal de France, il fut chargé d'une mission aux États-Unis en 1917, puis effectua un séjour au Japon après la guerre.

Revue du nouveau capitaine **Prudent** (déménageur à **Nancy** si j'ai bonne mémoire).

29 mars 1916, mercredi :

Alerte au camp pour transporter des troupes, renseignement pris, il s'agit d'une revue... et quelle revue ! elle se passe à **St Memmie** et nous apprenons que c'est le général **de Langle de Cary**²⁰ qui va recevoir la médaille militaire, c'est-à-dire la plus haute distinction pour un officier général.

Effectivement passent devant les troupes grand-père **Joffre** le généralissime (qui ne deviendra maréchal que plus tard), le général **de Langle de Cary**, commandant le groupe d'Armée du Centre, le général **Gouraud** commandant la IV^e Armée (la nôtre) qui avait perdu un bras aux Dardanelles²¹, le général **Cadorna** (le **Joffre** italien) des officiers italiens, des officiers serbes et une cohorte d'officiers d'État-major (au moins 200).

Sur le coup de 6 heures précises, **Joffre** d'une voix forte décore **de Langle de Cary**, lui épingle la médaille militaire et lui donne par deux fois l'accolade tandis que la clique sonne aux champs et que la musique joue sans discontinuer d'abord La Marseillaise, puis l'hymne italien et enfin l'hymne serbe.

Puis le défilé des troupes que nos camions sont allés chercher : infanterie d'abord, chasseurs ensuite.

Je suis enchanté de ma journée que je ne donnerai pas pour cher, puisque j'ai eu la chance de voir deux généralissimes (**Joffre** et **Cadorna**) un général commandant un groupe²² d'Armée (**de Langle de Cary**) et surtout **Gouraud** le commandant de notre Armée à qui manque le bras droit et qui marche à l'aide d'une canne en traînant une jambe, lui seul est en kaki.

Joffre (que les poilus appellent affectueusement grand père) est avec une tenue classique : Képi rouge et manteau. **de Langle de Cary** tout étriqué, on dirait un sous-lieutenant sortant de Saumur²³.

30 mars 1916, jeudi :

Et jours suivants, bombes d'avions presque tous les jours sur Chalons.

4 avril 1916, mardi :

je descends à Chalons pour conduire **Gomelet** dirigé sur Versailles, une bombe est encore tombée cette nuit sur Chalons. Rencontré **Riboreau** à l'entrée du Parc qui vient justement voir nos cagnas. Le capitaine **Prudent** a chargé un type du Groupe, comédien de son métier, de monter une troupe pour distraire les poilus et il vient me demander si je veux en faire partie, j'accepte sans trop savoir à quoi je m'engage.

Les "perms" sont toujours suspendues.

10 avril 1916, lundi :

Grand branle bas au camp nos officiers attendent des invités de marque à déjeuner (capitaine **Mignot-Mahon** commandant le Parc) et veulent leur faire les honneurs du Camp.

Boitel, leur cuistot, leur a composé un menu épatant mais au moment d'attaquer les hors d'œuvre, pas de pain. Le camion d'ordinaire n'est pas encore arrivé. Ils sont donc obligés de nous en emprunter (on a souvent besoin d'un moins gradé que soi !)

Après déjeuner, l'orchestre leur joue quelques morceaux tandis qu'ils dégustent leur café dans le bois près de leurs cagnas.

Est-ce bien l'idée que je m'étais faite de la guerre !

11 avril 1916, mardi :

²⁰ Commandant de la IV^e Armée française dans le secteur de **Bar-le-Duc** en 1914

²¹ Il avait la tête du corps expéditionnaire en 1915

²² En fait **de Langle de Cary** a commandé non pas un groupe d'Armée mais la IV^e Armée française avant **Gouraud**

²³ Je dirai plutôt de **St Cyr** puisqu'il est sorti de cette école militaire

aussi les hommes sont-ils vannés.

On entend le bruit de grosses pièces (départs ou arrivées) plus sûrement arrivées, car les copains me disent que les boches rebombardent entre **Suippes** et **Piémont** (? ce village n'existe plus sur les cartes actuelles, réf. : *Atlas routier de Sélection du Reader's Digest* septembre 1997).

Depuis plusieurs jours, nous sommes sur le qui vive pour évacuer le Camp, tout le monde rouspète et ça se comprend : avoir construit le camp pendant la mauvaise saison, l'avoir habité de même et s'en aller maintenant que les cagnas sont habitables et qu'il fait beau.

11 juin 1916, dimanche (Pentecôte):

Grand branle bas au Camp pour la remise de croix de guerre, l'une à la TM165 depuis quelques jours au Camp, l'autre pour une Section venue de **Lépine** (Pas-de-Calais ?). a l'arrivée du commandant Denis, Marseillaise par la musique du Groupe. Ebahissement et satisfaction du commandant qui n'a jamais eu pareille réception. Remise des croix avec le cérémonial habituel, puis défilé toujours au son de la musique.

12 juin 1916, lundi (Pentecôte):

Descendu à **Chalons** avec l'officier et son chauffeur **Coudray** (armateur à **Alger**, spécialisé dans le transport des moutons) allé à l'Intendance et évacué Blachère (le licencié marchand de cochons ardéchois).

19 juin 1916, lundi :

Pour la nième fois, on me demande si je veux être présenté au concours d'admission à **Beauvais** pour devenir officier, on demande principalement des industriels et des commerçants habitués à manier des hommes, d'accord avec le maréchal des logis **Garnier** (marchand de grains au **Mans**) nous décidons de nous présenter seulement au commencement de la mauvaise guerre ne doit pas encore finir

14 juillet 1916, vendredi :

Toutes les réjouissances et Matinée) le groupe étant des troupes de **Bergères-lès-** pour être passées en revue.

Resté au Camp j'assiste biplans : loopings, glissades impressionnant.

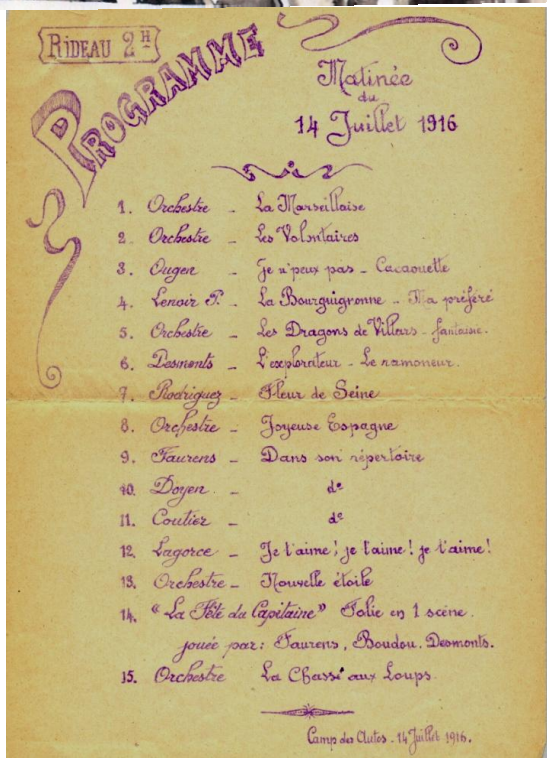
Le soir, retraite aux concert impromptu.

Michaud (le fourrier de la Petit Musc à **Paris** (dans le 4^{ème} le prolongement du pont Sully), absolument à monologuer.

La fête finit assez tard que le bruit dérange. Et juillet et les hommes ont marché ont renversé la Bastille pur

15 juillet 1916, samedi :

Repos pour fêter le 14 au théâtre du Camp. A 5 h le interdisant toute réjouissance du souper nous dire qu'il n'est bruit (dommage que les soient pas sous sa coupe) la silence et une atmosphère de



sont décommandées (Banquet commandé pour transporter **Vertus** (**Marne**) à **Chalons**

de loin aux évolutions de 2 sur l'aile, c'est vraiment

flambeaux dans le camp et

TM 174) quincaillier rue du arrondissement, presque dans saoul comme un cochon tient

(11h) sur l'ordre du capitaine cependant nous sommes le 14 toute la journée et nos aïeux supprimer la tyrannie.

juillet raté. Après-midi couvert capitaine fait passer une note pour le soir et il vient au milieu pas d'humeur à supporter du bombardiers allemands ne journée se termine dans le malaise compréhensible, tout le

monde est à cran, les officiers de section compris, contre l'homme malade.

16 juillet 1916, dimanche :

Duval un de nos conducteurs s'aperçoit qu'il a perdu, ou qu'on lui a pris, son porte monnaie contenant 70 francs ; une petite fortune. Le patron, c.-à-d. l'officier, me fait descendre avec lui pour prendre en filature un nouvel arrivé, **Grotto** (orthographe incertaine) d'origine italienne, dont le passé est suspect.

Naturellement je ne remarque rien, le poilu étant tranquille comme Baptiste. Le soir le lieut⁺ fait lui-même une enquête sans résultat.

17 juillet 1916, lundi :

Le Groupe est parti pour un transport de troupe ; je rappelle que je suis fourrier par conséquent dispensé de rouler, j'en profite pour aller jusqu'à **L'Épine (Marne)**, voir une église fameuse.

18 juillet 1916, mardi :

Lenglart (l'avoué de Béthune) fait une quête pour indemniser **Duval** de la perte ou du vol de son porte-monnaie, ce qui me fait dire qu'il ne faudrait pas qu'un autre se fasse dévaliser.

21 juillet 1916, vendredi :

Visite d'avions boches, un shrapnell de 75 blesse un conducteur de la 114 à l'épaule.

23 juillet 1916, dimanche :

De nouveau avion boche.

24 juillet 1916, lundi :

Réveil en sursaut par le tir contre avion boche.

Le 4^e tour de permission recommence. Depuis quelques jours nous avons un nouveau capitaine : **Monnet** en remplacement de **Prudent** malade qui nous a empoisonné pour la fête nationale. Notre officier, le sous-lieutenant **Reyssier** (un Lyonnais, 420 pour les poilus à cause de son tour de taille) nous apprend qu'il quitte la section TM 162 pour aller à **L'Épine** au Groupe Perret, sous le fallacieux prétexte que le séjour dans les cagnas du camp est préjudiciable à sa santé, mais nous sommes persuadés que ce déplacement est la conséquence de ses nombreuses prises de bec avec le capitaine **Prudent**.

25 juillet 1916, mardi :

Le changement d'officier nécessite pas mal d'écritures. L'après midi **Reyssier** m'emmène à **Chalons** et à **L'Épine** à sa nouvelle section. A 18³⁰ la TM 162 se réunit devant ses cagnas où le s/lr **Reyssier** nous fait ses adieux émus, et c'est assez émouvant de voir ce bourru, les larmes aux yeux. Nous lui remettons une pendulette de voyage, très jolie ma foi qui a coûté 65frs fruit d'une collecte.

C'est le lieutenant **Depambour** (un marchand de charbon de Sedan) qui le remplace et c'est tant mieux, car nous le connaissons depuis longtemps comme un chic type.

28 juillet 1916, vendredi :

Le s/lr **Reyssier**, m'emmène avec lui jusqu'à **Meletto** (?) pour discuter les conditions du concours de tir organisé pour attribuer les jeux qu'il va acheter pour notre section en remerciement de la pendulette. Je reviens à pied à travers champs, dévoré par les moustiques.

Puisque je n'aurai plus à reparler de lui, je dois dire qu'il aimait tellement les pommes de terre frites qu'il y en avait tous les jours au menu de la section, et je dois dire que les hommes ne s'en plaignaient pas

1 août 1916, mardi :

Notre conducteur Gauthier va être affecté au Parc de Dijon comme spécialiste en cycles. Je l'embarque au train de 10⁵⁷.

2 août 1916, mercredi :

Chaleur torride depuis quelques jours, le brigadier **Yvernès** (un méridional possesseur de vignobles près de Béziers) devient de plus en plus piqué, car il attend sa permission depuis 8 jours, mais (?) à faire tant que les 3 mois de suspension ne seront pas révolus.

Depuis une quinzaine je bûche l'anglais avec Coutier un artiste qui fait partie de la troupe de Sarah Bernhardt et qui de ce fait a pas mal bourlingué en Angleterre et en Amérique.

3 août 1916, jeudi :

Descendu à la sous-intendance à Chalons avec le sous-lieut^t **Roux** de la TM 174.

4 août 1916, vendredi :

Yvernès a enfin sa perme qu'il attendait depuis le 26 juillet (que de fois nous a-t-il rabâché son slogan « cette putain de guerre »)

J'ai délaissé la tenue de mon carnet par suite de ma 4^e permission.

20 août 1916, dimanche :

Nous avons rejoué la revue au théâtre du camp, pour la 2^e et dernière fois avec une scène nouvelle intitulée « Le Puisatier ».

23 août 1916, mercredi :

Réveil en fanfare par un tir contre avion. L'autocanon a dû se rapprocher du camp, car ça pète sec, moins cependant que le nouveau capitaine commandant le Groupe par intérim, un russe nommé **Stephan**, ivrogne avéré. L'adjudant (un brave type nommé **Avignon**, un parisien) en bave, car il est depuis 6 heures ce matin occupé à l'établissement d'un séchoir, ce qui me fait dire, chaque fois qu'on le demande « qu'il est sur le fil ! ».

Ont débarqué ce matin une douzaine d'élèves officiers venus pour se perfectionner... sans doute pour la construction des cagnas !

27 août 1916, dimanche :

Il semblerait d'après les journaux que nous sommes à la veille d'évènements importants. La **Roumanie** va-t-elle entrer dans la danse à nos côtés ? Et la **Grèce** ? L'avance bulgare semble réveiller l'âme des patriotes hellènes et le falot roi **Constantin** ne sera-t-il pas renversé ? On le souhaite sans trop y croire.

Et sur notre front, on parle de suspendre à nouveau les permissions, ce serait le signe de faits nouveaux.

Cela fait 25 mois de guerre. Qui l'aurait pensé en août 1914 ?

3 septembre 1916, dimanche :

Les sous-officiers de la TM 113 prennent la cuite pour fêter leurs soldes mensuelles.

4 septembre 1916, lundi :

La **Roumanie** s'est décidée à marcher avec nous, l'**Italie** a décidé la guerre avec l'**Allemagne**, confirmant ainsi un état des choses déjà existant, il n'y a que la **Grèce** qui rechigne. D'après les dernières dépêches, la guerre civile règne à **Salonique**, les escadrons franco-anglais ont fait une démonstration devant **Athènes**. **Constantin** écouterait-il les exhortations de son premier ministre **Venizélos** (Eleuthérios) ?

Le Groupe marche, depuis 8 jours, presque tous les jours avec départ entre 2 et 3 heures du matin et plus de 150 kilomètres par jour, aussi les hommes sont-ils vannés. Qu'il fait être fourrier et dispensé de rouler !

6 septembre 1916, mercredi :

Bons communiqués ces jours derniers dans la Somme. Le bruit court d'une prochaine offensive en Champagne. Depuis plusieurs jours, il y a évidemment de très nombreux transports de troupes, mais de l'avis général le secteur de Champagne est dégarni et des plus tranquille.

Peut-être est-ce la construction d'une voie ferrée entre **Coolus** (Marne) et **Saint-Hilaire-le-Grand** (Marne) qui a donné naissance à ce bruit.

8 septembre 1916, vendredi :

La troupe de Théâtre aux Armées vient tourner, au Camp des autos, des vues pour un film de **Richepin** qui s'appellera « *Cœur de française* » ou « *Mère de France* » et dont les principaux interprètes seront **Sarah Bernhardt** et **Signoret**. J'aide ce dernier à mettre son équipement de sergent d'Infanterie en le tutoyant gros comme le bras sans savoir alors qui c'était.

Le capitaine **Stephant** (ou **Stefant**) est saoul comme un polonais, quoique Russe, il vacille sur ses jambes, c'est honteux. Je prends différentes photos, juché sur un camion.

10 septembre 1916, dimanche :

On dit que le général **Gouraud** a refusé d'aller remplacer **Sarrail** à **Salonique** sous prétexte du retard que cela occasionnerait à l'offensive.

Le Journal de Genève reproduit une dépêche de Berlin mentionnant une défaite roumaine importante 20.000 officiers, 100 canons, etc. Mais il n'y a pas de confirmation officielle.

Je m'étonne qu'on ait laissé passer cela à la veille d'un nouvel emprunt baptisé par les journaux "emprunt de la confiance" le précédent s'appelait "emprunt de la victoire". Comment donc sera baptisé le suivant, s'il y en a un. **Yvernès** le pessimiste major désespère de voir finir la guerre, tout le monde le blague... mais pense comme lui.

Le soir concert à notre théâtre.

11 septembre 1916, lundi :

Je descends à **Chalons** pour me faire soigner les dents et je passe une partie de l'après midi à régler ma petite rotative ER (Eldredge Rotary) pour coudre des bourgerons imperméables en toile huilée.

12 septembre 1916, mardi :

Canonnade du côté de **Tahure (Marne)**. Je passe l'après midi à cause « droit » avec **Lenglart**, l'arrivée de **Béthune**, au sujet de notre responsabilité dans la caution donnée pour la location de notre client **Taurel** de **Grenoble** (qui nous laissera une sérieuse ardoise) et je découvre ainsi ma profonde ignorance en droit commercial.

17 septembre 1916, dimanche :

Matinée au théâtre du Camp avec **Boudou**, notre infirmier, en imitation de la Goulue et de Casque d'or, tandis que les avions ronflent et que le canon tonne.

18 septembre 1916, lundi :

La pluie ! Ça pisse de tous les côtés dans nos cagnas. Depuis quelques jours, j'avais l'impression que notre front sortait, petit à petit, de sa torpeur. Je ne me trompais pas car aujourd'hui, la canonnade est ininterrompue.

La présence dans notre secteur de troupes noires et de troupes coloniales laisse supposer que nous allons tenter quelque chose ; mais avec cette bougresse de pluie ça risque d'être le même pastis que l'année dernière.

Doumerc, le margis, est stupéfait, de lire dans les journaux que les Anglais font usage de forteresses automobiles, lui qui en avait l'idée depuis l'année dernière, m'en a-t-il assez parlé de sa "tortue" pendant l'hiver passé !

20 septembre 1916, mercredi :

Le Groupe parti à 6^h ne rentre qu'à 22^h passé après avoir fait 240 km.

25 septembre 1916, lundi :

Avion boche vers midi.

26 septembre 1916, mardi :

Avion boche vers 8 $\frac{1}{2}$. le L^t **Depambour** nous apprend qu'il quitte le commandement de la section TM 162.

27 septembre 1916, mercredi :

Effectivement le s/Lt **Bourgeois** en prend le commandement.

28 septembre 1916, jeudi :

Nouveau changement. **Depambour** reprend le commandement de la TM 162. **Bourgeois** filant comme adjoint au Groupe **Harbleche**. Quel chassé-croisé et que d'écritures pour le pauvre fourrier que je suis.

30 septembre 1916, samedi :

Levé de bonne heure, je réalise ce tour de force de faire signer toutes mes pièces comptable de fin de mois et de fin de trimestre le soir même.

Quantité de bruits circulent.

1. On enlèverait de nos Sections, toute la réserve pour la verser dans les tracteurs d'artillerie lourde.
2. On n'enlèverait que les simples conducteurs, mais pas les gradés.
3. On enlèverait également les gradés mais pas les fourriers.

4. La levée ne serait faite que jusqu'à la classe 1905 (comme je suis d'une classe plus ancienne - 1903- je ne serais donc pas visé) enfin

5. (bruit) Tout ceci serait fait avant le 15 octobre.

Yvernès, notre cafardeux méridional qu'on s'est empressé de mettre au courant de tous ces bobards, dit qu'il va s'empresser d'écrire au Maréchal des logis **Choppart** dans le cas où il serait dirigé vers **Vincennes**.

Le Maréchal des logis **Garnier** me demande, en ayant l'air de plaisanter, si je ne lui passerai pas mes baguettes (de fourrier, ce sont les galons qu'on porte sur le haut des manches).

Tous ces bruits font marcher les langues et j'entends à travers la cloison, les sous-officiers de la TM 174 qui ne voient qu'une chose, c'est de partir des cagnas, comme si nous étions malheureux ! mais alors que devraient dire les poilus des tranchées !

C'est cette nuit, qu'à lieu le retour à l'ancienne heure, c'est-à-dire l'heure d'hiver, puisque l'heure d'été est en avance d'une heure.

1 octobre 1916, dimanche :

La Section partie le matin à 5³⁰ ne rentre qu'après 9^h du soir, les hommes sont vannés et couverts de poussière. C'est miracle qu'il n'arrive rien avec des convois aussi longs et avec un seul homme par camion.

Venue au Groupe du Capitaine **Houlve** du 50^e Territorial d'Infanterie. On apprend que s/Lt **Roux** de la TM 174 part le lendemain pour Salonique.

Notre Maréchal des logis **Gérard** (m'envoie ?) pour composer la liste des partants du lendemain, car **Ducoux** (le notaire de Guéret) s'est fait porter malade. **Le Beuze** est saoul comme un cochon, ainsi que **Blachère**, le licencié marchand de cochons, heureusement que **Guy** s'offre de marcher, j'en ferais bien autant, mais j'appréhende à cause de la poussière, car j'ai un peu de conjonctivite. On ne parle déjà plus de l'envoi des jeunes classes dans l'artillerie lourde ; on n'en parle plus, mais tous les intéressés y pensent et l'on peut même dire qu'**Yvernès** ne pense qu'à ça.

5 octobre 1916, jeudi :

L'officier M. **Depambour** nous a annoncé que le départ du camp est fixé au 1^{er} novembre et que ce serait le Groupe **Fosse** (anciennement **Hémard**) qui prendrait notre place. Prendrons-nous la sienne qui est **Le Jars** à **Chalons**, si oui, ce serait la bonne affaire, car les hommes commencent à en avoir plein le dos du Camp, de leurs cagnas et surtout des corvées.

12 octobre 1916, jeudi :

Diner avec un aviateur de l'escadrille de **St Etienne au Temple** nommé **Decorne**. Il me promet de photographier le Camp du haut de son avion avec mon Kodak, mais autant en emporte le vent...

13 octobre 1916, vendredi :

Depuis deux jours on ne reçoit plus le Journal de Genève. Y aurait-il du pastis avec la Suisse ? Mermet prétend que oui et qu'incessamment elle aurait à se prononcer pour ou contre ! ce n'est qu'un bobard de plus !

18 octobre 1916, mercredi :

Barbet Jean est ramené au Camp entre deux gendarmes ; il est immédiatement redescendu à **Chalons** pour être emboîté à la caserne **Forgeot**.

Je descends l'Après midi à **Chalons** au Cercle du Soldat où pour 2 sous je déguste une tasse de chocolat en lisant les illustrés.

19 octobre 1916, jeudi :

D'après les Journaux, il semble que la **Roumanie** est en train de prendre une piquette peu banale, et d'une avance austro-boches sur Bucarest. Quant à la **Grèce**, toujours dans le pétrin, partagée entre **Venizélos** pour les alliés et le roi **Constantin** pour nos ennemis, on a démenti il y a quelques jours que la Russie avait accepté de faire une paix séparée.

20 octobre 1916, samedi :

1^{ère} gelée : 1^{ère} victime, un radiateur de la TM 113. Je me réveille avec un violent mal de gorge, vais à la visite : badigeon avec glycé ??? iodé, gargarisme. Vu le Sous-lieutenant **Gombault**, un de mes confrères de Grenoble qui commande la TM 132.

24 octobre 1916, mardi :

Les allemands annonceraient la chute de Constanza en Roumanie.

25 octobre 1916, mercredi :

Anniversaire de mes 33 ans, le troisième pendant cette putain de guerre, comme dit Yvernès.

26 octobre 1916, jeudi :

Réveil à 6^h par le clairon, une mission japonaise devant visiter le Camp. Visite effectivement de 3 officiers japonais accompagnés par le Capitaine Baron **Petiet** et le Commandant **Denis** ;

27 octobre 1916, vendredi :

Descendu à **Chalons** pour consulter un médecin-major à l'Hôtel **Dien** qui me rassure au sujet de ma grippe.

28 octobre 1916, samedi :

Je suis complètement remis. Je termine mon éducation d'ébéniste avec **Brumereau** qui a eu la gentillesse de me documenter sur son métier.

J'ai eu le matin une conversation très intéressante avec le Capitaine **Prudent**. J'étais dans la cagna de **Boué** le margis de la TM 174 quand passe le Capitaine qui m'apercevant me dit :

- "**Avignon** (l'Adjudant) m'a montré vos photos elles sont très très bien. "

Et sur ce il entre dans la cagna et voyant d'autres photos sur la table, il s'assoit les examine et met de côté celles qui lui plaisent et me dit le plus naturellement du monde :

- "*Vous permettez, c'est pour ma collection.*"

- "*Comment donc.*"

Que j'y dis ! ne pouvant faire autrement. Et voilà 10 à 20 photos de barbotées. Là-dessus, il se lance sur un grand discours "que c'est une honte de voir tant d'officiers d'active à l'arrière, tandis que lui officier de complément est à l'avant" - qu'il a eu, un moment, l'envie d'écrire à **Humbert** qu'il a droit à la Croix (de Chevalier de la Légion d'Honneur) mais qu'on l'ajourne sans cesse et il conclut

- "*C'est bien simple, il n'y en a que pour les officiers d'Infanterie !!!*"

Comme il a un fils devant **Verdun**, dont il est sans nouvelles depuis une quinzaine de jours, il nous dit :

- "*Si ce petit ne revient pas, je demande à aller dans l'Infanterie,*"

Et après une pause,

- "*ou dans l'Artillerie. Mais,*"

conclut-il,

- "*je ne veux pas revenir comme je suis parti à la mobilisation et si je n'avais pas l'espoir d'aller en **Allemagne** (en vainqueur évidemment) je démissionnerai.*"

- "*En outre,*"

ajoute-t-il,

- "*quand je suis revenu de convalescence*" (de mauvaises langues prétendent que cette convalo était en réalité de la tôle à **Limoges** pour une affaire de mœurs, mais j'ai peine à y croire) "*on m'a proposé des postes avantageux à l'arrière mais je les ai refusés*" (quel dommage pour nous) "*et j'ai écrit au Commandant **Girard** si je reçois la Croix, je veux que ce soit sur le front*"

En somme, on sent chez cet homme la hantise²⁴ d'avoir la Croix à défaut du 4^{ème} galon qui ne lui sera jamais accordé, tant que l'automobile restera un "Service" et non une "Arme".

1 novembre 1916, mercredi (Toussaint):

Départ du Camp des autos. À 2h le Groupe **Prudent** démarre pour aller à **Chalons** occuper l'emplacement du Groupe **Fosse** qui nous remplace au camp. Tout le monde est heureux. Je m'installe 18 avenue Vaubécour chez M. **Cesselin** et le soir nous apprenons que par suite du départ dans la Somme des Groupes **Perret** et **Dubois**, nous irons cantonner à la caserne Tislet. Quelle barbe s'il faut redéménager dans 2 jours.

2 novembre 1916, jeudi :

²⁴ Il me semble que le mot "**obsession**" serait plus approprié !

Nous sommes cantonnés aux allées de Forest. Il a fait cette nuit un orage de toute beauté. Nos remplaçants aux cagnas ont vu leurs lits transformés en baignoires ; cela ne nous en fait que davantage apprécier d'être en ville et de n'avoir plus à se préoccuper d'un véhicule pour remonter au camp.

Depuis hier le L⁺ **Depambour** fait popote avec nous, ainsi que l'adjudant Avignon.

3 novembre 1916, vendredi :

Temps superbe, c'est l'été de la St Martin.

Violentes canonnades l'après midi, le bruit court que le fort de Vaux aurait été repris.

Le L⁺ **Depambour** amène **Viltard** le fourrier de la 18 à déjeuner. Les journaux mentionnent la querelle d'allemand que l'Allemagne cherche à la Norvège. Qu'en résultera-t-il ?

5 novembre 1916, dimanche :

Nous quittons les allées de Forest pour nous installer à la caserne Tivlet. Dans l'après midi je déménage ma chambre en un quart d'heure, battant ainsi tous mes records précédents et je partage à la caserne une chambre avec une vue pas ordinaire sur un établissement que, suivant M. **Prud'homme**, la police tolère et la morale réproouve, aussi le maréchal des logis **Gérard** ne démarre pas de la fenêtre.

Le L⁺ nous offre l'apéritif, il est vraiment charmant avec nous.

Départ pour permission.

20 novembre 1916, lundi :

Passé l'après midi à bavarder avec le L⁺ **Vaillant** qui commande la section en l'absence du L⁺ **Depambour** en permission.

23 novembre 1916, jeudi :

Nous les aurons... avec le ceinturon ! quelle connerie mon dieu, après 28 mois de guerre, un ordre général vient de prescrire que les hommes doivent porter un ceinturon sur leurs vêtements au repos et dans les cantonnements. La note dit qu'on a constaté que dans les corps où cette mesure a été appliquée, la discipline s'en est immédiatement ressentie... par suite de quelles répercussions !

Quel beau sujet pour les humoristes "de l'influence du ceinturon sur la discipline des masses".

Le plus marrant, c'est qu'en ce moment où l'on nous prêche l'économie en tout et partout, les ceinturons que nous allons demander à l'Intendance, coûtent peut être 4 ou 5 francs pièces.

Depuis mon retour de perme, les lumières doivent être masquées à partir de 17 heures, peut être craint-on des bombardements nocturnes, ce qui fait que la ville a l'air d'être morte, les magasins quoiqu'ouverts ont leurs devantures closes.

24 novembre 1916, vendredi :

Temps superbe, clair et ensoleillé qui contraste avec me brouillard des jours précédents, aussi un boche en profite-t-il pour venir nous rendre visite, mais les batteries lui font faire demi-tour avant qu'il arrive à Chalons.

L'après midi je me fais faire une première injection de vaccin (*illisible*) TAB, seul parmi tous les gradés de la Section, car les autres ont la fouette.

De fait, ils n'ont pas tort, car dans la nuit je suis malade comme un chien, fièvre et surtout colique épouvantable. Je crois me trouver mal, en revenant en pleine nuit des latrines qui se trouvent à 420 mètres de ma piaule. Y a pas d'erreurs, c'est moderne ces casernes. Je regrette les feuillées champêtres du camp où suivant une expression chère à **Mallardier** la bite nous balance les couilles.

25 novembre 1916, samedi :

Aux allées St Jean à **Chalons**, un général serbe remet aux généraux **Gouraud** (voir 29 mars 1916), **Hirschauer** (il commanda la 2^{ème} Armée en 1918 lors de la deuxième bataille de la Marne et jusqu'au 11 nov. 1918) et **Malleterre**²⁵ je crois, ainsi qu'à d'autres officiers la navette d'un ordre royal serbe quelconque.

²⁵ Le 6 septembre 1914 il est promu général de brigade sur le front. Le 9 septembre, à **Vassincourt** en Argonne, un obus lui fracasse le bras et la jambe droite. Amputé de sa jambe, il pourra conserver son bras mutilé. C'est sur son lit d'hôpital que lui furent remises les étoiles de général et la croix d'Officier de la Légion d'Honneur

Les petits cadeaux entretiennent l'amitié et à voir la constellation de décorations des officiers de l'Etat major du général Gouraud, je me dis que toutes les décorations sont pour eux et que les officiers de troupe peuvent les attendre longtemps dans la boue des tranchées.

27 novembre 1916, lundi :

Le bruit court qu'un zeppelin aurait survolé Paris quartier de Montrouge et qu'il y aurait 30 victimes, mais c'est un bobard... un de plus.

10 décembre 1916, dimanche :

La Section part à l'improviste à 15 h pour **St Dizier** et ne rentrera que le

12 décembre 1916, mardi :

Après avoir transporté la division d'attaque **Mangin** à **Verdun**.

13 décembre 1916, mercredi :

Les journaux annoncent que les boches proposent la paix !

16 décembre 1916, samedi :

Nous apprenons que l'attaque a réussi. 7.500 prisonniers, 3 kilomètres de profondeur, tout le monde est heureux et pense « voilà une belle réponse aux propositions de paix des boches ».

24 décembre 1916, dimanche :

J'entre à l'hôpital (Férnier ?) de Chalons (bâtiment A salle 2) pour congestion pulmonaire

Le L^t **Depambour** a réquisitionné la voiture fermée du capitaine pour me faire conduire à l'hôpital, en disant : « *il faut bien qu'une fois elle serve à quelque chose d'utile* », on peut en déduire le peu d'estime qu'il a pour le capitaine.

5 ou 6 janvier 1917, vendredi ou samedi :

Je sors de l'hôpital pour partir en convalescence à Lyon.

22 janvier 1917, lundi :

Garnier m'apprend que nous quitterons **Chalons** sous peu.

24 janvier 1917, mercredi :

Le s/ L^t **Depambour** évacué pour bronchite est remplacé au pied levé par Poulain (un bordelais de l'usine **Rödel**, conserves de Bordeaux) venu comme adjoint. Nous déjeunons avec eux deux. **Depambour** en ????? pour passer à Poulain les consignes au Capitaine.

225 janvier 1917, jeudi :

Départ de la caserne Tirlet à 8h3/4. Arrivée à **Dizy** (Marne, sud de Reims) à 13h. je loge chez M. **Vautrain**, fabricant de Champagne. Bon Dieu qu'il fait froid !

26 janvier 1917, vendredi :

Il fait froid -5° au dehors, j'ai les doigts et les pieds sans connaissance. Qu'est-ce que ça doit être pour les poilus des tranchées.

30 janvier 1917, mardi :

Quel pastis, mes aïeux ! les ordres arrivent la nuit et c'est moi qui suis de veille. s/ L^t **Poulain** et le Capitaine sont malades. Je poirote dans la salle de la Mairie, qui sert de bureau au Groupe, jusqu'à plus de 2 heures. Dieu qu'il fait froid ! Le pauvre motard du Groupe revient de **Fismes** (Marne, ouest de Reims), absolument transi. Il fait un froid de loup plus de 10° en dessous (de zéro).

31 janvier 1917, mercredi :

Après m'être couché à 2^{1/2}, j'espérais pouvoir faire la grasse matinée, mais va te faire fiche, le secrétaire du Groupe vient me réveiller pour des états à fournir. Mon scribouillard **Béthoux** (l'huissier d'Henriot) est malade et il a fallu que je me fâche qu'il se soigne.

Rappel historique sur la fin de la bataille de Verdun :

*...Les exigences répétées (en matière d'artillerie notamment) du vainqueur de Verdun (**Pétain**) agacent cependant **Joffre**, polarisé par son projet d'offensive franco-anglaise sur la **Somme**. Le 1^{er} mai, le généralissime lui confie donc le commandement du groupe d'armée de Centre et le remplace à la tête de la II^e armée par **Nivelle**, secondé par **Mangin**.*

*Dès la mi-août, **Falkenhayn** a perdu son mortifère pari arithmétique. Les pertes sont équivalentes : 163 000 morts du côté français, 143 000 du côté allemand. Et autant de blessés. **Verdun**, dernière grande victoire française de l'Histoire, reste dans le souvenir français comme le **Stalingrad** de la Première guerre mondiale.*

Les camions partis à 5^{1/2} ne rentrent qu'à 21h les conducteurs doivent être crevés avec ce froid de loup. Je vais l'après midi à **Épernay** avec l'officier toucher la solde, quel mouvement dans cette ville, on voit bien à la quantité de femmes dans les rues qu cette ville n'est pas dans la zone des armées.

Le Groupement **Rigal** dont notre Groupe fait partie est enfin formé de 8 Groupes de 4 sections = 32 Sections à 17 camions, ça fait plus de 500 camions (544 exactement) pour peu qu'il y ait d'autres Groupements dans la région, ça laisse supposer qu'il va peut être s'y passer quelque chose.

1 février 1917, jeudi:

Il continue à faire un froid terrible, le thermomètre descend à -12°. Je lis sur le journal qu'à Lyon il est descendu à -15°, le bruit court qu'il y aurait eu des soldats mort de froid, je le crois sans peine.

Avec ça, difficulté d'avoir du charbon, pout ma part je me chauffe avec un réchaud à pétrole, mais à 0,60 le litre bien beau encore quand on peut en avoir. La carte de sucre commence à faire son apparition, ça commence à être aussi la guerre... à l'arrière.

4 février 1917, dimanche:

Promené l'après-midi avec M. **Vautrain**, chez lequel je loge. Nous allons sur la butte qui sépare le terroir de Dizy de celui d'Ay. J'en profite pour étrenner mon ghyphoscope (modèle bon marché du Vera scope pour faire mes stéoscopiques) en photographiant les vignes et les patineurs sur l'étang glacé qui sépare le Canal de la Marne.

20 février 1917, mardi:

Départ de **Dizy** à 16h. Arrivée à **Romigny** (Marne) à 21h. 5heures pour faire moins de 30 kilomètres. Nous sommes obligés de suivre le Groupe Joseph dont les camions sont en remorque. Notre camion n°1 conduit par Duval lance des jets de vapeur de 1 mètre couché dans un manège humide.

21 février 1917, mercredi:

Dans ce patelin de 233 habitants, **Romigny** nous sommes plusieurs milliers d'hommes de troupe. Beaucoup de Russes sont comme nous logés dans des baraquements, quelle boue ! et que la marche sur caillebotis, avec des sabots, est donc fatigante (c'est un privilège pour les conducteurs de pouvoir mettre des sabots ce qui permet d'avoir chaud l aux pieds, tandis qu'avec des souliers... Les officiers nous envient) Je suis vanné, vanné, vanné !

2 camions de la TM 646 prennent feu, je prends part au sauvetage et retire un camion que le feu aurait pu gagner.

22 février 1917, jeudi:

Les rats couinent toute la nuit, ils font un raffut de tous les diables, mon bureau est installé et je recommence à faire de la paperasserie.

23 février 1917, vendredi:

Nouvelle lutte homérique pendant la nuit de la gent rat, **Bordier** en a trouvé un occis gros comme un petit lapin.

Interdiction de rouler, les routes sont éreintées, on n'a pas observé les trois jours de barrière de dégel et des camions chargés s'embourbent en plein milieu. Un sergent téléphoniste du 66^e chasseurs, ami de **Garnier**, nous a montré hier une carte secrète du secteur de **Berry-au-Bac** (Aisne, est de Soissons) avec l'indication de tout le système défensif des boches. Ils ont répété l'attaque l'autre jour... à quand la représentation ?

24 février 1917, samedi:

Romigny (sud-ouest de Reims), j'assiste à la séance du Conseil de guerre de la 9^e division d'Infanterie. Ont comparu 11 poilus du 4^e Régiment d'Infanterie pour différents motifs : abandon de poste devant l'ennemi, refus d'obéissance, désertion à l'intérieur. Un seul a été acquitté, parce qu'il a pu faire valoir que le manque de lunettes le rendait incapable de se diriger ; un certain nombre ont été condamné ont été condamné à 3 ou 5 ans de prison et 3 enfin ont été condamné à mort, dont l'un n'a que 21 ans.

Toutes ces désertions se sont produites au moment du départ du régiment pour les tranchées devant Verdun, descendant des tranchées, ils pensaient être relevés et quitter la région, quand ils reçurent l'ordre de remonter en ligne, d'où désertion.

Le commissaire du gouvernement (correspondant au procureur de la République dans les juridictions civiles), un capitaine, prononce, malheureusement très bien, un réquisitoire contre les inculpés et obtient les 3 peines capitales qu'il a demandées au jury avec une sérénité et une désinvolture déconcertantes.

La séance se tenait dans une baraque Adrian, sans aucun décorum, les prévenus causent dans la rue avec les gendarmes et s'entretiennent librement avec les témoins, le dernier condamné n'est évidemment pas intéressant, ses 8 condamnations civiles l'ont évidemment condamné d'avance, mais le pauvre gosse de 21 ans !

Son sous-lieutenant, un séminariste également de 21 ans, fait une déposition accablante que le défenseur ne peut s'empêcher de traiter de réquisitoire. Se substituant au ministère public, il demande une punition impitoyable. Je ne voudrais pas être dans sa peau, quel remord pour la vie d'avoir envoyé un homme au poteau.

J'admets qu'il faut de l'énergie, mais je trouve qu'on va un peu fort (je m'en souviens maintenant, ce qui m'avait outré c'est la désinvolture du commissaire du gouvernement, un véritable cabotin et je me souviens également qu'un des juges lui avait demandé, pour un des inculpés qui n'avait pas rejoint (?) s'il connaissait le secteur qu'il aurait dû emprunter pour rejoindre son unité, ce à quoi le commissaire répondit que ça ne l'intéressait pas) et je repense au proverbe « *qui sème le vent récolte la tempête* »

25 février 1917, dimanche:

Bon Dieu ! Quel bombardement cette nuit. Ce devait être de très grosses pièces, car étant donné notre éloignement du front, environ 20 kilomètres, les coups nous réveillent et nous font sursauter, on dort d'ailleurs très mal dans notre baraquement, les rats y font un barouf de tous les diables, car ils se battent entre eux.

Le matin défile sur les routes de Ville-en-Tardenois une troupe de Russes en chantant des cantiques. Leur allure est lente, un pas cadencé très lent une véritable allure d'enterrement.

Très curieux et que contraste avec les chasseurs à pied qui font certainement le double de pas dans le même laps de temps (je suis en trains de penser que la Légion étrangère a également chez nous un pas très lent)²⁶

26 février 1917, lundi:

Encore le canon et encore les rats, cette nuit l'un est même venu se balader sur moi. Garnier parti ce matin en perm, a entendu dire que l'attaque aurait lieu le 15 mars (en fait elle aura lieu le 16 avril 1917, ce sera "Le chemin des dames"). Arrivée au Groupe du capitaine **Dervillé** (ingénieur d l'École Centrale de Paris) qui prend le commandement à la suite de l'intérim qui était assuré par le s/L⁺ **Robinot** depuis le départ du père **Prudent** le 12 février.

1 mars 1917, jeudi:

Romigny. La journée se passe à attendre la visite d'un des grands chefs du Service automobile, le commandant **Ballut**. Depuis 6 heures du matin les hommes sont debout, les camions astiqués, les (???) nettoyés, mais pas de commandant ! Un avion bimoteur fait des expériences de fusées et de lancement de messages.

Poulain notre s/L⁺, me dit qu'on lui écrit de Bordeaux qu'il y a eu 20 sous-marins détruits.

7 mars 1917, mercredi:

La section part à 4h du matin, dans la journée tempête de neige épouvantable, le vent est glacial. Je reste avec ma canadienne au bureau. Je suis glacé et cependant le poêle est à un mètre de moi. Je me

²⁶ Le pas Légion est cadencé à 88 pas/minute (120 pas/minute pour le régime général et 140 pas/minutes pour les [chasseurs alpins & chasseurs à pied](#)). Cette cadence est héritée du rythme de déplacement des armées de l'[Ancien Régime](#) et de l'[Empire](#), dont le [régiment Hohenlohe](#), duquel la [Légion étrangère](#) a conservé nombre de traditions.

demande comment les camions vont faire pour rentrer, la neige recouvre toutes les ornières, ils vont certainement s'embourber.

8 mars 1917, jeudi:

Nos pauvres copains sont rentrés cette nuit, d'autres dans la journée, même un à 9h du soir n'était pas encore de retour. Ils ont eu mille misères et ce voyage a été certainement le plus dur, jusqu'à présent, de la campagne.

Il fait un temps, aujourd'hui, d'une pureté extraordinaire, avec ce clair de lune se réfléchissant sur la neige, on peut lire distinctement les petits caractères du journal.

Du fait du gel, on entend le canon comme s'il était à côté et cependant nous en sommes à environ 20 kilomètres. Il fait un froid de loup dans les baraques, je ne quitte pas ma peau de bique ; c'est miracle qu'on ne tombe pas malade. Trouvé un chat que j'ai ramené au baraquement dans l'espoir qu'il fera fuir les rats.

9 mars 1917, vendredi:

L'adjudant, le brave **Avignon**, me réveille en sursaut pour m'annoncer que nous déménageons et que nous allons cantonner à **Ville-en-Tardenois** (Marne, sud-ouest de Reims), mais à 11heures on nous dit que nous ne partons pas... encore. Je descends à **Ville-en-Tardenois** avec **Doumerc** et le lieutenant. Comme je suis en sabots et que j'ai gardé ma peau de bique je rentre mouillé de sueur, c'est une chance que je ne retombe pas malade.

10 mars 1917, samedi:

Nous sommes toujours sur le qui-vive du départ. Je redescends à **Ville-en-Tardenois** avec **Poulain** pour trouver un cantonnement convenable, mais hélas nous sommes logés à l'extrémité du village et il n'y a que des maisons en ruines.

11 mars 1917, dimanche:

Nous partons enfin à midi de **Romigny** pour **Ville-en-Tardenois**, c'était bien la peine d'avoir été réveillé au petit matin vendredi pour ne partir qu'aujourd'hui dimanche midi. J'ai la chance de trouver un lit dans une chambre grande comme un mouchoir de poche. Auparavant je m'étais étendu par terre dans le bureau du Groupe jusqu'à minuit pour attendre le retour des camions en convoi ; mais ne les voyant pas arriver, je suis finalement allé me coucher.

12 mars 1917, lundi:

Échange de bons procédés, je passe ma chambre à **Sangés** de la TM113 et je prends celle du lieutenant Poulain qui lui prend celle du capitaine.

J'installe le bureau dans ma chambre, d'ailleurs je dois partir bientôt en perme. Le bruit court qu'elles seront suspendues à partir du 15. Il ne fait pas froid, mais quelle boue, notre camion 18 s'est enlisé et on n'a pas réussi à le débourber.

13 mars 1917, mardi:

La section partie hier à 13h30 n'est pas rentrée de la journée, elle ne rentre que le

14 mars 1917, mercredi:

À 8 heures du matin.

du 15 au 26 mars 1917 :

je suis en permission pour la Foire de Lyon.

27 mars 1917, mardi:

Coucher à **Dormans** (Marne) la veille où j'ai rencontré **Boudou** notre phénomène d'infirmier. Je prends e tacot (CBR) à 11H49 pour arriver à 13h à **Ville-en-Tardenois** où j'apprends que la section est partie dans la matinée pour **Sarcy** à 3 kilomètres. Heureusement qu'il y a une navette entre **Ville-en-Tardenois** et **Sarcy**. **Béthoux** me dégote un cellier pour coucher. Je trouve une lettre de mon ancien lieutenant **Hostins** qui m'offre une place de fonctionnaire(?) adjudant, mais comme elle date de 15 jours, j'ai bien peur que ce la n'ait aucune suite.

28 mars 1917, mercredi:

Trouvé une chambre, humide certes, mais une chambre tout de même, alors que les officiers n'en ont pas, aussi je me cache soigneusement pour ne pas me la faire choper.

1 avril 1917, dimanche (des Rameaux):

Nous avons réussi à persuader la jeune fille qui nous sert à la popote que **Boudoux** l'infirmier est un curé et elle veut absolument qu'il bénisse les rameaux. Mais ce que j'ai appris plus tard de **Boudoux** que notre plaisanterie avait pris un tour dramatique c'est lorsque notre jeune fille a absolument voulu se confesser pour raconter qu'elle avait été violée.

4 avril 1917, mercredi:

De la pluie pour ne pas changer. Le journal nous apprend que le président **Wilson** a demandé au Congrès de considérer les **États Unis** comme en guerre contre l'**Allemagne**. C'est, on l'imagine, l'évènement international de la journée, et l'envoi de 2.000 obus sur Reims passe inaperçu à côté.

5 avril 1917, jeudi:

Soupé avec Berthier un ancien de la TM 162 du début un type bien, secrétaire du Casino d'**Aix-les-Bains**. Neige le matin, soleil l'Après midi. Le bruit court que les boches vont se retirer, qu'ils brûlent déjà les patelins en arrière de notre front et que tout est prêt pour la poursuite - que pour le service automobile notamment, il y a des régulatrices de constituées pour les pays à reconquérir - que les milliers d'obus tombés sur **Reims** constituent, en somme, des ppc (pour prendre congé) et que nous avons-nous des 380 et une artillerie formidable, notre capitaine avait aujourd'hui l'air convaincu que nous allions avancer.

6 avril 1917, vendredi:

Enfin le beau temps est revenu et c'est la première journée de printemps. Nous assistons à un merveilleux spectacle : 11 avions qui évoluent au-dessus de nous et à l'horizon je compte 16 "saucisses", le bruit court qu'une de ces "saucisses" aurait été descendue en flammes à la tombée de la nuit. On a l'impression que tout le monde se prépare au bond en avant. Le fait sensationnel du jour est le vote du Congrès américain. L'Amérique est enfin en guerre contre l'Allemagne, les journaux nous douchent en disant que l'Amérique se prépare à une guerre de 3 ans, si c'est pour intimider les boches c'est bien trouvé. Pour ma part je compte surtout sur leurs dollars, leurs vivres et leurs munitions avec cette différence que leurs bateaux au lieu d'être coulés dans une certaine zone le seront maintenant partout. Que va-t-il sortir de tout cela ? Si vraiment les boches crèvent de faim, ils vont bien finir par rouspéter contre leur gouvernement et ce ne serait pas la moins mauvaise solution pour nous qu'une république allemande, car occupés à se chamailler entre eux, comme tout démocrate qui se respecte, ils penseraient moins à faire la guerre.

7 avril 1917, samedi:

Que tintamarre ! Dans l'après midi, le canon s'est mis à tonner et cela continue sans arrêt. Je suis monté à la tombée de la nuit sur une colline voisine et j'ai vu une immense lueur rouge dans la direction de **Reims**. J'en déduis que **Reims** est en feu, le bruit a d'ailleurs couru que la population féminine avait été évacuée. Je n'en doute pas car la canonnade revêt une telle violence que si **Reims** en est l'objectif, il ne doit rien en rester.

Reçu 3 tentes pour loger 40 personnes. C'est pour l'avance escomptée en pays ravagé.

8 avril 1917, dimanche de Pâques:

Sarcy. Temps superbe. Je ne me suis pas trompé hier le communiqué signale 7.500 obus sur **Reims** pour la journée d'hier et c'est bien la lueur de l'incendie que j'ai du voir.

Aujourd'hui pas de canonnade. La musique du 150^e Régiment d'infanterie donne un concert sur la place. Les avions ne font que passer et repasser ; le soir au coucher du soleil je compte 30 "saucisses". Le capitaine a reçu des cartes détaillées du front. Quel travail ont fait les boches, mais quel boulot pour les déloger. Quand on publiera après la guerre les photos de ces travaux, on comprendra alors comme il est difficile d'avancer. Des copains venant d'**Épernay** disent avoir vu des quantités de cavaliers.

9 avril 1917, lundi:

Sarcy. Pluie le matin, neige l'après midi, soleil sur le tard et nuit étoilée. Je monte sur la butte contempler le feu d'artifice, tout le front est embrasé par les éclairs des coups de canon que l'on entend peu

en raison du ciel serein, l'après midi j'étais allé à Épernay acheter des lunettes contre le soleil. Vu des gens qui émigraient de Reims comme en août 1914.

12 avril 1917, jeudi:

Montée à la tombée de nuit sur une colline avec l'adjudant Avignon, nous voyons :

1. Une ligne de lampes électriques au nord qui s'éteint subitement.
2. Des fusées rouges de demande d'artillerie qui donne le signal d'une canonnade qui n'est pas encore terminée le

13 avril 1917, vendredi:

À 2h1/2 du matin quand je me couche après avoir terminé mon courrier commercial.

Soleil et déjà poussière, depuis hier défilé de camions transportant des troupes, a passé aujourd'hui la réserve **Lambert** dont certaines sections ont des conducteurs **annamites**, autos canons, autos mitrailleuses, cavalerie, chasseurs cyclistes ; tout ça monte sur le front, ça sent l'attaque qui ne peut tarder. J'ai compté 32 "saucisses" dont 6 sur un secteur d'un kilomètre ou 2, les avions font une ronde infernale et on renonce à les compter. Un hangar d'aviation est détruit par un incendie. Le soir l'horizon est illuminé par les coups de canons. Nous avons dressé la tente dans un pré, ce sera épatant quand nous serons loin de toute habitation. En Russie ça n'a pas l'air d'aller tout seul et malgré tous les démentis, communiqués ou autres, je conclus qu'ils ont reçu une belle pile révolutionnaires l'emportent, entre l'Allemagne et la Russie, à slaves, ne débarquent Guillaume même avec la crise de (????) qui tout cas j'espère qu'il y aura du attaque réussira.

14 avril 1917, samedi:

Sarcy. Soleil, poussière, trentaine de "saucisses", pas de court que la gare de Germaine avion ce matin, puis par canon à

J'ai toujours la frousse que ne se laisse gagner par l'offre gouvernement provisoire (de conquête de Constantinople.

15 avril 1917, dimanche:

Passent des chasseurs J'éteins ma lampe à 23h et 1/2.

16 avril 1917, lundi:

Oh la la ! il y avait à peine je suis réveillé par un branle bas vibrer sous la canonnade qui est roulement le plus violent et de coupé par des éclats plus celui des pièces de marine à gros arrivées. Je remarque que ma sensibilité extraordinaire toute remarquable, ce ne sont pas les qui les font vibrer, peut être

Rappel historique « Le chemin des Dames »

La « tragédie du printemps 1917 » commence le 16 avril 1917. Les uns après les autres, les assauts de **Mangin**, célèbre pour ses victoires de **Douaumont** et de **Vaux**, se brisent sur la redoutable muraille de **Chemin des Dames**. **Nivelle** s'obstine. En vain. On se répète le mot de **Lanrezac** : « *Attaquons, attaquons...comme la lune !* » Le 30 avril le malaise est tel dans l'armée et dans le pays que le gouvernement s'oppose à l'action projetée sur **Brimont**. En quinze jours, le total des pertes s'élève à 135.000 hommes. **Pétain** remplace **Nivelle** et **Foch** est nommé chef d'état-major général de l'armée.

La tâche du nouveau généralissime est la plus redoutable qu'un chef puisse affronter car, un peu partout, des mutineries éclatent. « *Il n'y a que deux divisions entre Paris et Soissons sur lesquelles nous puissions vraiment compter* », s'alarme **Painlevé**. Face à cette situation qu'il juge plus grave encore qu'au pire moment de **Verdun**, **Pétain** réussit au-delà de toute espérance son rôle de « réparateur » de l'armée. En

dernièrement et que si les c'est la paix séparée à bref délai moins que les boches imitant les II ce qui paraît peu probable, doit augmenter sans cesse. En nouveau sous peu et que notre

avons en masse. Toujours la convoi sur les routes. Le bruit (?) aurait été bombardé par longue portée.

l'élément révolutionnaire russe d'une paix séparée, le Kerenski) a déjà du renoncer à la

cyclistes et des cavaliers.

une heure que j'étais couché que terrible. Ma fenêtre ne fait que ininterrompue. C'est un vrai beaucoup que j'ai jamais entendu sonores qui sont suivant les uns calibre, suivant les autres des fenêtre enregistre avec une la canonnade et fait coups les plus sensibles à l'oreille est-ce le sol lui-même qui vibre.

Le matin à 7h1/2 je monte mais on ne voit rien si ce n'est de terre dans la direction de canonnade semble plutôt **Reims** que de la région **Berry** - division **Mangin**.

Je note pour mémoire la me parlant d'espionnage me dit

- « on aurait beau je ne le ferai point ! »

En ajoutant :

- « on diront que les militaires en faisons

Tout ça parce que les espion habillé en officier.

J'en conclus, c'est peut être beaucoup d'espions parmi les (???). Ah ! **Zola** quelle peinture encore de ce monde. Après **Fourestier** à la chapelle de **Reims** et ses environs. C'est un

cathédrale enveloppée de fumée, un incendie monstre dans le quartier N.O. le bombardement le long de la ligne entre le fort de **Brimont** et **Watry**, le fort de **Brimont** sur lequel pleuvent les obus de pièces de marine, dans une vallée à gauche, qui envoient leurs cigares je ne sais où, nos "saucisses" et nos aviateurs en l'air, les "saucisses" boches jusqu'à ras de terre. Bien loin à l'est du côté de **Moronvilliers** (il s'agit du camp de **Moronvilliers**) un brouillard de fumée noire qui s'élève lentement, on resterait des heures à regarder le panorama grandiose de cette grande bataille. Les bruits les plus fantastiques courent. **Craonne** et son plateau pris, 7 kilomètres d'avance, **Brimont** (**Marne**, Nord de **Reims**) pris, 1.000 prisonniers faits par les Russes.

Mais d'après ce que je viens de voir, **Brimont** est encore aux mains des boches, sans quoi nos batteries ne tireraient pas dessus.

La canonnade qui avait cessé dans la matinée, du moins la canonnade ininterrompue de la nuit dernière, reprend dans la soirée, l'horizon est illuminé par les coups de canons.

Au rapport le capitaine nous dit que dans un jour, ou 2 ou 3 nous partirons pour cantonner à 30 km de là au N.O. et de prendre des précautions. Toutes les dispositions sont prises pour l'avance. Quelle déception s'il fallait encore remettre ça. **Robinot** le lieutenant de la TM 174 est désigné comme chef de gare au-delà de **Craonne** et n'attend pour exercer ses fonctions que nous ayons dépassé **Craonne**.

17 avril 1917, mardi :

moins de trois mois la crise est conjurée et l'armée, revitalisée par des soins plus attentifs et ré-instruite suivant des méthodes de combat nouvelles, est prête à repasser à l'offensive. Elle le fait, symboliquement à **Verdun**, le 25 août, en reprenant la cote 394, le **Morthomme**, les cotes de l'**Opie** et du **Talou**, et **Samogneux**, rétablissant ainsi le front du 21 février 1916. Et elle le fait, symboliquement encore, sur le **Chemin des Dames**, en remportant, le 23 octobre, la victoire de la **Malmaison** où s'illustre **Giraud** qui enlève sans coup férir le fort à la tête du 3^e bataillon du 4^e Zouave.

H-CG

Extrait du hors-série LE FIGARO
« 1918-2008 La Grande Guerre »

avec **Boudou** sur la crête voisine, des nuages qui semblent s'élever **Reims**, en tout as le bruit de la provenir de la région **Berry** à **Soissons** où doit se trouver la

réflexion d'une brave femme qui textuellement :

m'offrir tout ce qu'on voudrait,

civils faisons de l'espionnage, les bien aussi ! »

gendarmes recherchent un

téméraire, qu'il a du y avoir paysans et ce uniquement par tu pourrais faire si tu étais déjeuner je vais avec le Lt **Villedemange** d'où l'on domine spectacle extraordinaire, la

De la pluie, c'est dégoûtant, voilà qui va bien contrarier notre offensive. Spectacle déprimant : on voit des troupes revenir du front : chasseurs à pied, chasseurs cyclistes, automitrailleuses, cavaliers. Et cependant le journal annonce 10.000 prisonniers pour la journée d'hier et le bruit court qu'**Auberive (Marne, Est de Reims)** est pris et qu'on a fait 5.200 nouveaux prisonniers. Mais toutes ces troupes qui reviennent vous laissent perplexe.

La terre ou plutôt les routes sont complètement détrempées, c'est de la boue liquide, et j'ai l'impression que mieux vaudrait remettre la partie, plutôt que de s'engager dans d'aussi épouvantables conditions. En tout cas la canonnade continue de plus belle, espérons que d'ici quelques jours nous avancerons.

18 avril 1917, mercredi:

Sarcy. La route ressemble à lac de boue. On enfonce de 10 centimètres avant de trouver le sol ferme. La canonnade continue.

19 avril 1917, jeudi:

La canonnade redouble d'intensité. Fenêtres et portes ne font que vibrer, le roulement n'est pas aussi continu que lundi matin, mais les coups sont plus vibrants. Vers 10 heures passe un détachement d'une centaine d'officiers boches prisonniers qui s'arrêtent pour boire à une fontaine. Je les photographie et chose curieuse aucun ne semble détourner la tête. Serait-ce que leur morgue ficherait le camp ? Ils boivent dans les ustensiles les plus divers : vieilles boîtes de conserve, lanternes ! Certains ont le casque de tranchée, très curieux comme forme. Ils sont tous crottés, certains avec la barbe hirsute, d'autres tout jeune pas gras mais pas très maigres non plus, il est vrai que ce sont des officiers mieux nourris contrairement que la troupe. Les chasseurs à cheval qui les escortent, semblent plutôt en avoir pitié. À leur dire les simples soldats, eux, font vraiment pitié. La canonnade atteint son maximum d'intensité entre 11 et 15 heures. Le capitaine décide d'aller à la chapelle de **Ville-Dommange** et m'offre une place que je m'empresse d'accepter. Malheureusement on ne voit rien ou presque, à peine si la cathédrale se voit dans la brume. On voit des explosions tout autour, la canonnade est intense, mais on ne voit que la fin des pièces de marine du côté de **Gueux**.

Je note une réflexion d'un capitaine de l'État-major **Guignabaudet** venu au bureau du groupe pour téléphoner. Comme notre capitaine **Dervillé** lui disait que jamais la canonnade n'avait été aussi intense, il lui a répondu :

- « Vous avez du bien entendre la préparation »
- « Pas plus que ça »

lui a répondu notre capitaine

- « sauf dans la nuit de dimanche à lundi où ça a tapé fort, mais moins que maintenant. »



- « Hélas ! »

fut la seule réponse de ce capitaine.

Faut-il en déduire que malgré les prisonniers faits, le coup est manqué ? C'est l'opinion des simples soldats.

20 avril 1917, vendredi:

Sarcy. Oui le coup a manqué, puisque coup sur coup, nous apprenons que le lieutenant **Robinot** qui était désigné comme chef de centre pour le terrain à reconquérir revient au Groupe et que la tenue de campagne obligatoire pour les convois depuis quelques jours, ne l'est plus maintenant.

Après souper je vais faire un tour sur la petite colline qui sépare **Sarcy** de **Bouleuse**, la canonnade a repris dans la direction N.O. de **Vouilly**²⁷ à **Craonne** ce n'est plus un roulement, c'est un crépitement analogue à celui des étincelles d'une bobine électrique.

Au rapport du soir, le capitaine apprend par téléphone que nous devons quitter prochainement Sarcy.

22 avril 1917, dimanche:

On entend de moins en moins le canon. Au rapport le capitaine nous apprend que nous partons le lendemain « au repos ».

23 avril 1917, lundi:

Départ de **Sarcy** à 9h. Arrivée à **Épernay** à midi. Trouvé une chambre qui me rappelle celle de Collonges. Tout le Groupe **Rigal** est installé sur le (Jard ?). Rencontré le petit **Lévy** en sous-lieutenant.

25 avril 1917, mercredi:

On continue à démentir le bruit d'une paix séparée entre l'**Allemagne** et la **Russie**. Mauvais ! Mauvais ! Ces démentis, quelle catastrophe si c'était vrai. Qu'est-ce qui nous redescendrait sur le poil.

Lorsqu'à **Sarcy**, nous avons appris que nous allions au repos à **Épernay**, nous avons poussé des cris d'allégresse tellement ce retour dans un pays civilisé nous paraissait délicieux.

Il est de fait que ce cantonnement sur le (Jars ?) d'**Épernay**, la place **Bellecour** des **Sparnassiens**, est à première vue extrêmement séduisant. Et cependant voilà que nous en avons déjà plein le dos ; pourquoi ?

Est-ce l'appel matin et soir, la tenue pour sortir en ville, la garde, peut être, mais plus sûrement c'est d'être en (pitons ?) au milieu de tous ces habitants et surtout de toutes ces habitantes.

Que de femmes, que de femmes, il y en a qui ont le culot de sauter par-dessus les cordes qui forment le pourtour, pour traverser le jardin à travers nos camions. Inutile de dire ce qu'elles cherchent. Notre officier **M. Poulain** a eu le mot juste

- « *Nous n'avions pas grand mérite à être sérieux dans la cambrousse, mais maintenant oui* »

Et dire que ce n'est pas à **Épernay** que nous devrions être aujourd'hui, mais à **Sissonne** (Aisne), à **Laon** (Aisne) ou à **Vouziers** (Ardennes). Quel échec tout de même. À propos pourquoi le journal "l'Œuvre" d'hier à-t-il mis en manchette

- « *Aurons-nous bientôt un nouveau maréchal ?* »

Est-ce que **Nivelle** à son tour aurait l'oreille fendue ?

26 avril 1917, jeudi:

Vu un défilé de soldats russes. Quel contraste avec celui vu il y a 15 jours à Ville-en-Tardenois. J'ai la sensation que la discipline n'est plus la même, les hommes ne marchent pas au pas, quand les à-coups de la marche les font s'arrêter, ils laissent négligemment leur fusil. Les officiers font semblant de ne pas voir, quelqu'un à côté de moi me dit qu'ils ont l'air honteux. Quel dommage de ne pas savoir le russe pour les interviewer.

Un autre régiment russe défile musique en tête l'après midi, ce n'est plus la même chose, il y a de la discipline, me (????) donc pas des effets trop concluants du spectacle de ce matin.

²⁷ Il y a certainement une erreur de Marcel : il n'existe qu'un Vouilly qui se situe dans la Manche. Peut être voulait-il parler de Bouilly très proche de Sarcy ?

Le soir à 9 heures, retraite aux flambeaux par un régiment cantonné à **Magenta (Marne, nord d'Épernay)**, la clique et la musique viennent jusque sur la place de la République jouer et chanter 2 morceaux. C'est très peuplé comme foule, il y a beaucoup, beaucoup de monde, de femmes surtout, attirés là par des sentiments qui n'ont rien de très vertueux à en juger par leurs œillades provocantes.

Nous rentrons mélancoliquement avec l'adjudant **Avignon** perclus de douleurs et avant de nous séparer je lui exprime mes craintes d'incendie, car si jamais le feu prenait à un camion, je crois que tout le Groupe y passerait.

Patatras ! il n'y avait pas 1/4 d'heure que je venais d'exprimer mes craintes que j'entends un avion (c'est la première fois que j'entends un avion la nuit) je me lève et ne vois rien. Quelques minutes après bruit bien connu des bombes et l'on me dit que les bombes sont tombées à l'est d'**Épernay**. Comme en pareil cas il n'y a rien de mieux à faire que de se reculer, je le fais ; ça ne fait rien si c'était tombé une heure plus tôt sur la place de la République quelle catastrophe !

27 avril 1917, vendredi:

Rencontré l'ancien brigadier **Allais** en sous-lieutenant, son père fait partie du cadre noir de **Saumur**, lui est rédacteur dans un ministère. Il n'y a rien de tel que de revenir à l'arrière pour rencontrer des figures de connaissance.

30 avril 1917, lundi:

Je dormais bien tranquillement ce matin quand à 1 heure j'ai été réveillé par le bruit bien connu d'une bombe, puis 2, puis 3 tellement que j'ai renoncé à les compter, certaines me paraissaient tomber très près, mais à quoi bon me lever je ne verrai rien. Non content de jeter ses bombes le boche descend à une centaine de mètres (j'entends distinctement son moteur) et déroule une bande de mitrailleuse (quel culot il faut avoir en pleine nuit) j'entends des camions qui se mettent en marche. Le bombardement a duré de 1h à 1h et 1/2.

En me levant je commence à avoir des précisions : c'est la gare d'embarquement qui était visée ; on parle de 4 morts et 30 (ou 80 ?) blessés et les camions que j'ai entendu partir sont allés enlever les morts et les blessés qui sont parai-il des zouaves qui, en ligne, n'avaient eu aucune perte et qui bêtement sont venus se faire massacrer à 30 kilomètres di front. Mon planton **Blachère**, l'ardéchois licencié marchand de cochons, me rapporte un joli mot d'un indigène du patelin : comme on lui demandait s'il y avait eu des "victimes" il a répondu naïvement

- « *Non il y a bien eu des tués et des blessés, mais ce sont ce sont des zouaves !* »

Pour ce brave sparnassien les victimes ne peuvent être que des civils, et du moment qu'il n'y a eu ni civil tué ou blessé, il n'y a pas eu de victimes.

Je fais un tour après souper, je rencontre deux sous-officiers de la TM 113 **Michaud** un quincaillier de **Paris** rue du Petit musc (**Paris** 4ème, pas loin de la place des Vosges) il me semble et **Bouvé** un antiquaire parisien ; ils m'entraînent au buffet de la gare prendre un bock. Je les quitte à 9 heures et rentre tranquillement au Jard où à peine arrivé je vois s'élever la fusée paragrêle, annonciatrice des avions boches. Je bondis dans ma chambre prendre mes jumelles et je me mets en devoir de gravir la colline ouest pour "voir" le bombardement. Je suis obligé de faire vite, car à peine en route j'entends le ronflement des moteurs, le bruit des mitrailleuses et des bombes. Néanmoins j'arrive assez tôt dans le chemin creux (rien de commun avec celui de Waterloo) pour voir un spectacle magnifiquement tragique. Les bombes tombent de partout, principalement du côté de la gare et de la rue du commerce. Je distingue nettement le château Perrier-Jouet illuminé par les éclairs fulgurants des bombes. Une bombe incendiaire jetée à l'ouest de la gare provoque un énorme incendie qui me fait craindre :

1. L'incendie de tout un quartier
2. Le retour des avions

De la ville monte un brouhaha, un vent de panique, on devine que les rues sont pleines de monde éperdu. Si les boches revenaient et qu'ils tirent avec leur mitrailleuse, quel carnage ce serait. L'église Notre Dame est illuminée par l'incendie. D'autres bombes sont lancées dans l'intérieur de la ville, certaines font rebondir des gerbes d'étincelles hautes comme 2 maisons.

J'ai la sensation et la peur que le Jard soit touché et que nos camions avec les dizaines de milliers de litres d'essence ne se mettent à flamber. Quelle (????) tout de même et comme mes craintes de l'autre jour étaient fondées. Heureusement, il n'en est rien les bombes sont tombées autour du Jard, l'une à cent mètres à peine de ma chambre, juste un hôpital nous sépare.

Je suis redescendu de ma colline vers 1 heure et demie, de pauvres gens étaient venus me rejoindre et j'en ai groupé une douzaine autour de moi auxquels je m'efforce de donner courage. N'ont-ils pas peur que les éclats des bombes ne les atteigne, et cependant nous sommes à plus de 500 mètres des points de chute.

Les batteries de 75 aidées d'un maigre et faiblard projecteur tire mais sans résultat, car j'ai beau me crever les yeux à regarder je ne vois rien, rien, rien mais j'entends fort bien le ronronnement des moteurs qui se baladent au-dessus de la ville, comme chez eux.

1 mai 1917, mardi:

Ah ! ils s'en souviendront de la nuit du 30 avril au 1^{er} mai les Sparnassiens, car ce coup là il y a eu des victimes, des victimes civiles, **Chalons** lui aussi a été bombardé et très sérieusement paraît-il. Ne parle-t-on pas de 150 victimes dont 30 morts, tandis qu'ici il n'y a eu que... au fait je 'en sais rien.

À Chalons la maison hospitalière qui était en face de ma chambre à la caserne Tirlet a été détruite et le personnel féminin décimé, ainsi que quelques officiers (dit-on) qui faisaient la nouba.

Ici à Épernay c'est l'exode, on croirait revivre août 1914, tout ce qui est véhicule civil trimbale des caisses, des matelas, les "grossiums" filent à la campagne, quant au populo le soir venu, il va s'installer dans les immenses caves de champagne qui sont innombrables.

Le bruit court que les boches reviendraient ce soir avec des bombes asphyxiantes, acceptons-en l'augure et prenons nos précautions en conséquences. Muni de mon masque je retourne avec **Doumerc** le maréchal des logis sur la colline voisine, mais au sommet cette fois que de monde ! il y en a de couché partout, sur le bord des chemins, dans les cabanes des vignes. Partout il y en a, certains sont couchés à même le sol, d'autres ont érigé de petites constructions, il ne doit pas rester beaucoup de monde à Épernay qui ne soit pas dans les caves

Minuit sonne, malgré la fusée lancée à 21H30 rien, rien que des tirs contre avions très loin, on voit les éclatements, mais on ne les entend pas. **Doumerc** s'est fait un lit dans les feuilles et s'y trouvant bien grogne pour redescendre. Néanmoins j'arrive à le décider, on se sépare en ville et je me couche tout habillé, heureusement car

2 mai 1917, mercredi:

À 2 heures du matin ça y est les pirates sont revenus. Je fais vite pour me réfugier dans la cave du Palais de Justice, mais ai lieu des 50 bombes de la veille c'est à peine s'ils en lancent 3 ou 4. Une a, paraît-il, fait beaucoup de dégâts mais je n'ai pas eu le temps d'aller voir.

L'après midi je suis allé assister aux expériences de masque dans une chambre à gaz.

Après avoir rédigé quelques lettres, je sortais tranquillement de mon bureau pour rejoindre **Avignon** et **Doumerc** et monter sur la colline, lorsque tout à coup dans la cave boum ! boum ! Je n'ai que le temps de me précipiter dans la cave de Lallemant, marchand de vins, où je me trouve sinon en joyeuse du moins en nombreuse compagnie.



À plus de 10 mètres sous terre, taillée dans la craie, cette cave est invulnérable, il n'y a qu'en cas où ils emploieraient des gaz asphyxiants qu'il y aurait des dégâts car peu ont des masques, moi-même j'ai oublié le mien. Malgré la profondeur on entend distinctement les bombes, les départs du 75, les arrivées et les mitrailleuses mais sans se rendre compte de ce qui se passe. 5 ou 6 fois je remonte et m'aventure au dehors pour chercher une couverture dans ma chambre toute proche, mais à peine suis-je à moitié chemin que je suis obligé de faire demi-tour ; ce serait trop idiot d'être zigouillé alors que je suis en sûreté dans la cave. Enfin pendant une accalmie je vais chercher une couverture et m'installe pour roupiller dans les escaliers. Je dors car c'est la troisième nuit de bombardement et comme tout le monde je suis en retard de sommeil. Sur les 2h1/2 ou 3 heures je me lève et réintègre mon lit, tandis qu'un incendie éclaire le Nord-ouest de la ville.

3 mai 1917, jeudi:

Épernay. Sapristi quels dégâts, s'ils continuent comme ça encore quelque temps **Épernay** n'aura rien à envier à **Reims** ou à **Verdun**. Sur le Jars même où est cantonné notre Groupe une bombe est tombée sur un camion crevant le radiateur et déchirant une roue ; trou insignifiant dans le sol, mais il y a 7 camions en tout amochés par les éclats dont 4 d'une section toute neuve commandée par un scribouillard, le petit **Lévy** de **Béziers**. De chaque côté de la Caisse d'Épargne une bombe, la grille est arrachée, le jardin déformé. Plus de vitres dans le pourtour bien entendu, mais chez un marchand de meubles, il y a 10 centimètres de verre pilé par terre car toutes les glaces des armoires et celles des murs se sont brisées et jonchent le sol, tandis que les meubles sont sens dessus dessous. Les vitraux de l'église Notre Dame sont complètement démolis, j'essaye de les photographier ; si j'y réussis les clichés seront intéressants. Place Carnot la façade de la maison s'est abattue sur la chaussée, là il y a vraiment du mal et pour peu qu'ils retapent à côté cette nuit, toute la maison s'écroulera.

Chez un marchand de vin, derrière le Jars, une bombe a défoncé des tonneaux de pinard, tué un cheval et cassé tous les vitrages.

L'exode des Sparnassiens continu, je suis sûr que la moitié des habitants est partie depuis 3 jours. J'entends dire qu'un avion suivait le train des permissionnaires et qu'il tirait dessus à la mitrailleuse, qu'également les bois où j'étais la veille ont été mitraillés ou bombardés, s'il en est ainsi je crois qu'il vaut mieux retourné à la cave la nuit prochaine, mais la majorité de la popote ayant décidé d'aller dans les bois pour jouir du coup d'œil je la suis et me voilà cahin-caha escaladant la colline. **Doumerc** s'installe dans un coin repéré l'avant-veille. **Sozeau** se met à ses côtés, tandis qu'**Avignon** et **Parnier** recherchent une position meilleure. Avec **Gérard** je fais de même et naturellement c'est chez un bistrot « À l'aigle jaune » que nous échouons. Limonade, on cause, le temps passe. Fusée, paragrêle, signale d'alarme, au bout d'un moment on voit au Nord-ouest des lumières qui se déplacent parallèlement au sol, nous en concluons que les boches ont des lanternes électriques qu'ils allument pour se rendre compte où ils sont les uns par rapport aux autres pour ne pas se rentrer dans le chou ! On voit également des tirs de barrage avec des obus fusants et des fusées incendiaires. Mais toujours rien sur **Épernay** quand tout à coup un moteur ronfle, on écoute...mais c'est le bruit d'un avion français qui tourne en rond au-dessus d'**Épernay** jusqu'à près de minuit et qui s'en va. Je secoue **Gérard** qui s'est endormi sur le plancher de l'estrade où nous sommes montés pour mieux voir et nous réintégrons la carrière repérée pour y passer la nuit. À côté de nous un couple étendu sous la même couverture, le lit conjugal en plein air, cocasse vraiment, plus loin deux messieurs chics dans un autre trou. Nous roupillons tant bien que mal. À 1h1/2 je suis réveillée par le froid, avec **Gérard** nous prenons le parti de redescendre en ville et je me jette sur mon lit à 2h

4 mai 1917, vendredi:

Aucun bombardement la nuit dernière, mais sapristi que tout le monde a sommeil, du fait de ne plus dormir son saoul. Les pauvres types comme **Michaud** et **Lecomte** qui ont fait venir leur femme sont navrés ils ne peuvent même pas coucher avec. Le soir venu je monte une des ????? Pour visiter une des grandes caves réservés à la population civile, le spectacle est intéressant certes mais surtout navrant. Le portier m'assure qu'il y a 3.000 personnes et je n'ai pas de peine à le croire, car à la tombée de la nuit les rues sont noires de monde se rendant à la cave ; il y a beaucoup de femmes et d'enfants, de tout petits enfants de quelques

mois. Je pense aux pauvres femmes qui relèvent de couches, ce doit être terrible pour elles et leurs bébés. Tout ce monde grouille et est entassé ce qui fait penser à la cale des bateaux d'émigrants. Il y a tellement de monde. Il y a tellement qu'on a du "organiser" : il y a le "côté hommes " et le "côté des dames" pour la satisfaction des besoins, l'escalier qui descend aux caves est si étroit qu'on l'y remonte avec peine.

Noté une travée réservée au "gratin" le "tout Épernay" doit s'y trouver.

Je redescends à mon bureau pour écrire ces notes et faire du courrier jusqu'à ce que les boches soient signalés, ce qui arrive à 9h1/2. De 10h à 4h le lendemain, je roupille dans la cave à **Lallemand** en compagnie de **Sozeau** et **Mossion**.

5 mai 1917, samedi:

Temps légèrement couvert, les boches ne sont pas venus la nuit passée, ils ne viendront pas non plus ce soir, car le ciel est chargé et la pluie se met à tomber vers 10h du soir. Ce matin j'ai eu à fournir un état des " sous officiers parlant couramment l'anglais "très bien noté " et ayant des qualités d'instructeur ". J'ai indiqué **Garnier** puis dans l'espoir que ces demandes sont destinées à l'armée américaine, je m'inscris également, quoique je ne parle pas plus couramment l'anglais que Joffre et que je ne sois que brigadier-fourrier.

4 mai 1917, vendredi:

Pas d'avions la nuit passée. J'étais dans le bureau du capitaine à 10h du matin en train de lui demander un renseignement pour une permission lorsqu'un planton du Groupement apporte une nouvelle ainsi libellé :

- « *Le maréchal des logis Garnier et le brigadier-fourrier Doyen seraient-ils volontaires pour aller en Amérique ?* ».

Sans hésitation ni murmure, c'est le cas de le dire, j'ai répondu

- « *Oui* »

Le capitaine me dit :

- « *Mais Garnier ?* »
- « *Aussi* » je lui réponds, alors de sa plus belle plume, il a mis au bas de la note
- « *Tous les deux* » et sa signature. "*Alea jacta es*" mais il va falloir que je buche mon anglais pour me débrouiller.

J'étais en train de faire mon courrier vers 9 ou 10h du soir quand j'entends un ronflement caractéristique de moteur, j'ouvre ma fenêtre au même moment retentit les fusées paragrêles, de nouveau je redescends à la cave avec mon matelas et ma couverture et je roupille jusqu'à 4 heures.

7 mai 1917, lundi:

Les boches ne sont pas venus de la nuit, peut être la section d'automitrailleuses a-t-elle réussi à les effrayer.

10 mai 1917, jeudi:

Le soir nous apprenons que nous partirons le lendemain pour **Pierry (Marne, banlieue sud d'Épernay)**, ayant reçu l'ordre d'évacuer le Jars ; il est probable que la municipalité a du se débrouiller pour nous faire partir, notre arrivée ayant coïncidé avec le bombardement d'Épernay.

11 mai 1917, vendredi:

La section quitte le Jars à partir de 5h pour s'installer à 2km d'Épernay dans un petit patelin appelé Pierry.

18 mai 1917, vendredi:

Rien d'intéressant sinon que je me suis laissé inscrire pour suivre au Groupement un cours de perfectionnement technique réservé aux territoriaux et exceptionnellement aux réservistes dans la proportion de 1/10^e.

19 mai 1917, samedi:

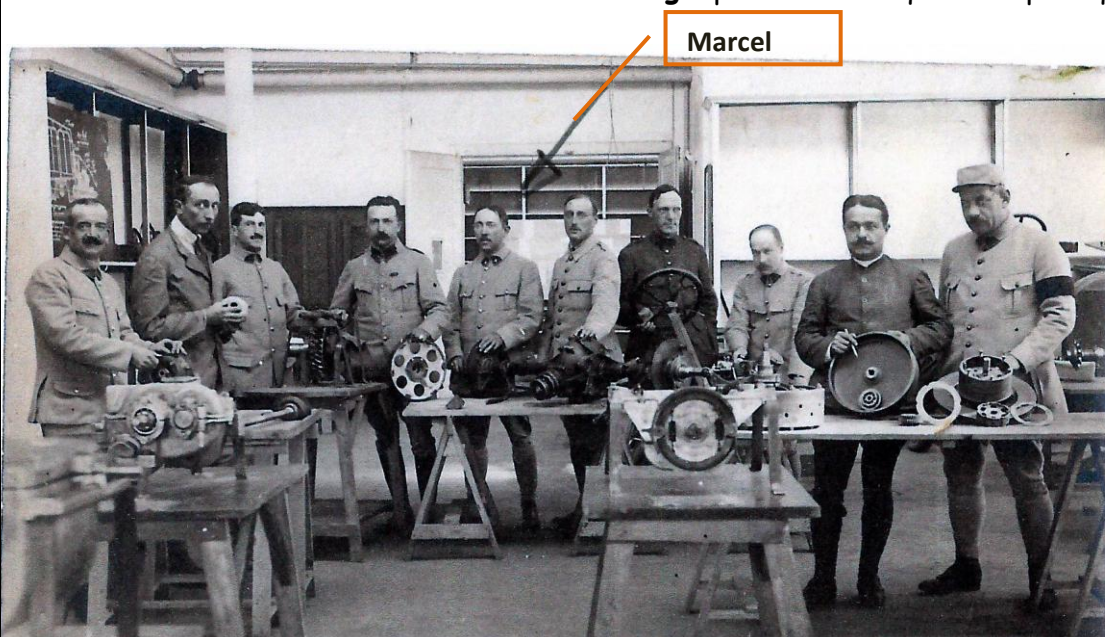
J'apprends au rapport que les 6 candidats de notre Section sont acceptés et que nous sommes mutés à la date de demain à la TM 746. Adieu ma vieille 162 ou seulement au revoir, « chi lo sa ». nous sommes 5 (?)

de la 162 soit : **Garnier, Bertin, Mourot, Chauvet, Gensin** et 9 autres du Groupe, dont mon ami **Coutier** de la TM 113, **Lecomte** de la TM 646, **Castaing** le brigadier de l'état major du Groupe et un autre.

20 mai 1917, dimanche:

Date de mon départ de la TM 162 où je suis depuis août 1914.

Réveil 5³⁰. Chargement des bagages à 6h30. Revue en tenue de campagne à 7h par le sous-lieutenant **Meuret** qui n'a pas son pareil pour se mêler de ce qui ne le regarde pas. Arrivée à la 746 à 7h45, on attend les ordres toujours accoutrés de la musette, du bidon, du casque, du masque et du mousqueton 1874 que j'ai changé la veille avec **Sozeau** contre ma carabine Winchester. On nous montre notre cantonnement sous la tuile, il en maque d'ailleurs quelques-unes, la maison ayant été bombardé. Chargement des bagages, toujours intéressant, bien que j'ai laissé la plus lourde caisse et un sac au « *Café du soleil* ». on nous rassemble sous une tente dressée dans la cour du Collège en construction. Présentation au capitaine **Digard**, commandant le Groupement, assisté des 2 officiers qui auront à s'occuper de nous. À savoir : lieutenant **Pascault** pour l'instruction militaire et sous-lieutenant **de Mangin** pour la technique et la pratique. Leurs questions :



- « que faites vous dans le civil ? »

- Qu'avez-vous fait dans le militaire ? »

Puis on nous rend la liberté et nous en profitons pour déjeuner et diner à Pierry avec nos copains.

21 mai 1917, lundi:

Épernay.

Commencement du cours d'instruction ; 2 heures d'instruction militaire et

les reste du temps technique et pratique automobile. Nous mangeons en popote chez le concierge du château de **Marcel Gallice**.

24 mai 1917, jeudi:

Petite alerte à 19h, mais le boche n'est pas venu jusqu'à **Épernay**.

3 juin 1917, dimanche:

Nous allons souper à Pierry avec **Garnier** et profitons d'un "sapin"²⁸ pour revenir à **Épernay**.

4 juin 1917, lundi:

Visite des boches pendant la nuit, mais rien de grave, la lue sera pleine demain, gare !

5 juin 1917, mardi:

Ça n'a pas manqué, les boches sont revenus et qu'est-ce qu'ils ont mis. De la cave de l'hôpital où je m'étais réfugié, on aurait cru à un bombardement en règle. Il est vrai que le canon faisait autant de bruit que les bombes. Le petit château de **Moët et Chandon** a été démoli proprement, il en reste la façade et c'est tout. On prétend qu'un commandant a été retiré des décombres. Aussi ordre est-il donné de ne plus coucher dans le cantonnement, mais dans les caves. Ça n'est pas désagréable avec la chaleur, mais c'est très inconmode.

6 juin 1917, mercredi:

²⁸ Taxi

Alerte la nuit, mais pas de visite. À 6 heures un orage épouvantable s'abat sur Épernay, tornade, rafales, grêle, arbres cassés, rien ne manque ! mais nous dormons tranquille les boches ne viendront pas.

7 juin 1917, jeudi:

Effectivement il n'y a pas eu d'alerte la nuit passée. Il fait encore très lourd, symptôme d'orage, si seulement il pouvait se réserver pour la nuit. Réflexions : j'ai vu et entendu passer des trains de soldats en gare d'Épernay, je n'ai entendu qu'une clameur, étant à 200 mètres environ, mais mes camarades m'assurent que ces clameurs étaient « vive la paix ».

Les bruits les plus inquiétants circulent, sans qu'il soit possible d'en obtenir confirmation, l'un dit qu'une musique de régiment a du jouer l'Internationale, un autre qu'un bataillon est allé à l'assaut la crosse en l'air et que les boches en ont fait autant. Évidemment c'est incroyable, et cependant que penser de cette historiette de **La Fourchardière** parue en hors d'œuvre dans le journal « *L'œuvre d'aujourd'hui* » et intitulée "*La Poire*" il est translucent que cette poire c'est la **France**. Pour qui nous battons-nous ? Pour soutenir la Russie ? Elle nous plaque ! Alors, franchement je me demande comment tout cela va finir. **Caillaux** dont on ne parle plus, reviendrait-il sur (????) plusieurs articles de journaux tendent à démontrer que si Caillaux a eu des abaissements devant l'**Allemagne**, c'est qu'il avait la preuve que les Russes nous plaqueraient en cas d'attaque boche (un bobard de plus)

Les chambres par un vote unanime renouvellent la décision de ne pas faire la paix sans reprendre l'Alsace Lorraine.

Si les députés et sénateurs étaient fantassins depuis août 1914, le vote aurait été tout autre, car il est surhumain de demander de nouveaux efforts aux poilus qui sont las, las, las et veulent la paix. On a l'impression qu'il suffirait d'une gaffe du gouvernement ou du commandement pour qu'instantanément toute l'armée se révolte. Si le mouvement gagnait les boches, tant mieux, mais s'ils restent disciplinés quel malheur d'avoir tenu trois ans pour rien. Si (ce n'est) pour faire tuer des centaines de milliers d'hommes.

10 juin 1917, dimanche:

Je vais déjeuner et dîner à **Pierry** avec **Garnier**. Ça barde maintenant au Groupe **Deuillé** : appels, exercices, théorie, tout le total, comme disent les poilus.

11 juin 1917, lundi:

M. de Mangin, le sous L^t qui nous fait le cours de technique nous annonce que l'examen de sortie aura lieu demain. Je repasse donc tout mon cours et me couche à 11 heures la tête farcie.

12 juin 1917, mardi:

Dire que c'est peut être de l'examen d'aujourd'hui que va dépendre mon avenir militaire. Je réponds de mon mieux aux questions livrées au sort : épreuve de distribution et Correspondance.

13 juin 1917, mercredi:

Le classement devait nous être communiqué à 14h mais à 15h30 le L^t **Pascaud** vient nous dire :

- « Les gradés retournent dans leurs sections momentanément en subsistance à la TM 747, on vous communiquera plus tard le classement, le capitaine **Digard** désirant revoir celui établi par **M. de Mangin** et moi. »

J'ai l'impression que quelque monstrueux favoritisme a présidé au classement en question et que la crainte d'un tollé général ou tout au moins des réflexions désobligeantes a décidé de ne pas faire paraître de liste de classement

D'ailleurs je m'en balance éperdument, advienne que pourra, le plus clair de l'aventure est que je réintègre ma vieille TM 162.

Et comme **Jurel** qui me remplace est très au courant que **Gérard** est en perme et que je dois y aller sous peu j'offre à M^r **Poulain** de faire de l'encadrement ce qui lui fait plaisir.

Je couche dans le camion n°2 d'Allard (premier prix de cornet à piston au Conservatoire de Paris) le canon tonne au loin, ce qui était devenu rare depuis le 16 mars.

14 juin 1917, jeudi:

Pierry. En remplacement de **Gérard**, je prends le commandement de la première demi-section.

15 juin 1917, vendredi:

Après une seconde nuit passée sur une banquette, nous quittons définitivement **Pierry** sur le coup de 7 heures l'échelon de déménagement est parti à 4h1/2 directement pour notre nouveau cantonnement qui est **Fains** (aujourd'hui **Fains-Véel, Meuse**) à 3 km de **Bar-le-Duc**, tandis que nous ne le rejoindrons qu'après avoir effectué un transport au sujet duquel on affecte le plus grand mystère. Au lieu de nous donner l'itinéraire on devra suivre la route "fléchée" nous chargeons donc le 47^e (je crois) près de **Pocancy (Marne)** et le transportons à l'entrée de **Verdun** sur le coup de 1h1/2 du matin le

16 juin 1917, samedi:

Tant nous avons eu ds arrêts en cours de route et tant nous avons fait de détours, quelque fois nous faisons presque des boucles sans doute pour dérouter le service d'espionnage de l'ennemi, nous arrivons à **Fains** sur le coup de 8h je trouve une chambre potable au café de la Gare.

17 juin 1917, dimanche:

La section fait un convoi vers 18h pour ne rentrer que le

18 juin 1917, lundi:

À 5h1/2, mais je n'ai pas roulé, la section a de nouveau transporté des troupes à **Verdun** et comme le retour se fait à vide, j'en déduis que nous allons faire une attaque dans secteur.

Sojean vient de recevoir une lettre de sa femme qui habite **Toulouse** et qui lui dit qu'il y a eu des émeutes sanglantes à **Toulouse**.

Omis au 15 juin 1917.:

Incident dans le transport de troupes, la veille au rassemblement le capitaine nous avait donné des instructions pour éviter tout conflit avec les fantassins à transporter !

- « Ne pas répondre, s'abstenir de tout acte de nature à provoquer leurs critiques »

Symptomatique cet avis, c'est pourquoi je le note, il indique qu'on commence à prendre des gants pour commander les poilus et qu'on finit par craindre ce qui pourrait bien arriver.

Donc nous chargeons le 47^e et dans le camion de la TM 113 qui nous précède, montent 19 poilus dont l'un se met en bras de chemise et commence à se faire remarquer en chantant à tue-tête des chansons de route quelconques, mais au bout d'un moment ce n'est plus une ritournelle en dondaine qui s'échappe du camion, mais bel et bien l'Internationale et la Carmagnole que gueule le type en question.

Avant d'arriver à **Chalons** nous faisons une petite halte sur la route et juste à notre hauteur se trouve une camionnette d'aviation en panne, on n'imagine pas ce que doivent entendre les jeunes gens qui sont dedans, tout se termine invariablement par « à bas la guerre » et l'Internationale à pleins poumons. En traversant **Chalons** cela devient du délire, chaque officier qu'il rencontre lui fait l'effet d'un excitant. Le résultat est déplorable. Comble de guigne, le camion où il est tombe en panne. J'apprends par la suite que type se débîne dans un café et refuse de repartir, néanmoins il reprend sa place dans le camion qui nous rattrape. Pendant une halte sur la grande (?????), le type descend, il est plein et s'en prend à un jeune aspirant qu'il invective d'une façon indirecte en parlant de tous ces merdeux, de tous ces blancs-becs, heureusement l'aspirant reste calme et probablement obéissant à une consigne ; tourne le dos. Comme à un moment le type vient de nous exhiber des tatouages en se flattant d'être un Biribi²⁹, tout s'explique. Il dit à l'aspirant :

- « Quand je vous aurai vu en première ligne je vous reconnaitrai »

Un de ses copains à une dizaine de mètres dit flegmatiquement !

- « t'en fais pas, tu le verras pas »

C'est tout de même vexant pour le pauvre aspirant car tous hommes se gendolent.

Enfin c'est l'heure de repartir, mais au lieu de remonter dans le camion, le biribi prend sa capote et s'en va à travers champs sans que personne ne cherche à le retenir.

Pour me couvrir je préviens un adjudant de son régiment qui est sur la voiture suivante, il me répond :

²⁹ Compagnie disciplinaire d'Afrique en argot militaire désignait aussi les jeux de hasard

- « Bon débarras, il a déjà 10 ans avec sursis, cette fois son affaire sera réglée et personne ne le regrettera »

Il est de fait que si nous n'avions que des oiseaux comme celui-là à opposer à la kultur boche, mieux vaudrait s'abstenir de parler de la nôtre, et je termine en pensant au danger d'incorporer en ce moment des éléments pareils ; en temps normal on pourrait qu'ils jouent des (ilotes ?), mais en ce moment où une étincelle pourrait tout faire sauter, quel danger.

19 juin 1917, mardi:

Fains. je pars à 6³⁰ avec la Section pour charger le 89^e R.I.T. à **Chardogne (Meuse)**. La plupart de ces territoriaux sont saouls. Un tire un coup de fusil en l'air avant de s'embarquer. Les officiers sont navrés. un capitaine monte dans la voiture de l'adjudant et ne cesse de répéter :

- « Ma pauvre compagnie »

Un sous lieutenant qui connaît **Allard**, lui dit que depuis quelques jours seulement, ça ne va plus, probablement depuis que ces pauvres pépères savent qu'ils remontent en ligne. ce sont en effet des territoriaux des classes 93, 94, 95 et 96, c'est-à-dire qu'ils ont de 41 à 44 ans.

Capin, un de nos instructeurs me rapporte que l'un d'eux tape sur l'épaule d'un capitaine en lui demandant :

- « C'est-y vous qui commandez le bataillon ? »
- « Oui »
- « Eh bien vous êtes un rude salaud. »

Et le capitaine s'éloigne sans dire un mot. Ah ! Il leur faut du tact, la maladresse de l'un d'eux ferait déborder la coupe.

On continue à raconter des bruits fantastiques : qu'à **Creil** des permissionnaires se sont couchés sur la voie pour ne pas repartir au front. Il est difficile de savoir exactement ce qui se passe, mais après avoir vu et entendu ce que je raconte ci-dessus je commence à croire qu'il y a du vrai dans toutes ces histoires de fantassins qui ne veulent plus marcher. Ne m'a-t-on pas dit qu'à **Romigny** un régiment d'infanterie avait tiré à la mitrailleuse sur un autre qui ne voulait pas remonter en ligne.

Nous débarquons les troupes sur le coup de 2 heures du matin.

20 juin 1917, mercredi:

À l'entrée de **Verdun** au circuit de (Glervieux ?) la canonnade se voit très bien mais le bruit de nos camions empêche de l'entendre.

- « c'est ce qui fait notre force », dit un loustic.

Nous rentrons à **Fains** à 6h.

24 juin 1917, dimanche:

Soleil. Visite d'un avion boche, quelques bombes su Bar.

27 juin 1917, mercredi:

Fains. Réveil à 3h. Départ à 4h, tout le Groupement 14 doit marcher. Nous traversons successivement 4 départements : Meuse, Haute Marne, Marne et Aube pour charger le 94^e Régiment d'infanterie au camp de **Mailly** entre **Lhuître** et **St Ouen-Domprot**. Je suis sur le camion 8 avec **Prudhomme**. Beaucoup de poussière. Le 94^e a la fourragère. C'est un beau régiment qui console des précédents transportés, les hommes ne gueulent pas et ne sont pas saouls. Ils donnent d'ailleurs la mesure de leur discipline en traversant **St Dizier** où un arrêt du Groupe qui nous précède nous oblige à un arrêt, les hayons des camions sont ouverts instantanément, les hommes sautent à terre, des jeunes filles qui passent entendent des mots aimables et aucune grossièreté ; si cela avait été les territoriaux de l'autre jour que n'auraient-elles pas entendu ! Avant de sortir de **St Dizier**, nouvel arrêt juste en face des bistrots, les hommes qui sont couverts de la poussière soulevé par nos camions s'y précipitent pour se désaltérer, à la grande joie des bistrots heureux d'une pareille aubaine.

Puis le signal du départ est donné, tout le monde remonte. Il ne manque personne ! Les officiers qui pensaient déjà à s'arracher les cheveux en sont pour leurs craintes. Ils ont les soldats qu'ils méritent car

tous les hommes du 94^e sont unanimes à déclarer que leur colonel est un type épatant et quelque soit l'endroit où il tombera, personne n'hésitera à aller le chercher. Je suis personnellement heureux d'entendre cela et si mon ami **Debombourg** était là il le serait pareillement, car j'ai toujours soutenu cette théorie que les bons chefs faisaient les bons soldats.

Pendant notre arrêt à **St Dizier**, un de nos as exécute des séries de loopings impressionnants, jusqu'à 4 de suite sans interruption et une descente en vrille, je ne vous dis que ça ; c'est palpitant et d'autant plus remarquable qu'exécuter avec un bimoteur.

À 13h avant le chargement, en levant le nez en l'air nous voyons un arc en ciel autour du soleil très curieux, car c'est la première fois que je vois ce phénomène ; je dis au s/L⁺ **Pierrot** qui est à mes côtés :

- « S'il y a des gens superstitieux, ils ne manquent pas de faire des pronostics »

Il me répond :

- « C'est le soleil d'**Austerlitz** ! »

Nous traversons ensuite **Bar-le-Duc** à la tombée de la nuit, les Barrésiens sur le pas de leur porte crient :

- « Vive le 9.4 »

Car c'est leur régiment de garnison. Il est regrettable qu'on ne puisse s'arrêter car à la volée on leur donne du vin, du tabac ; ça fait vraiment quelque chose d'entendre acclamer nos soldats, on en a tellement perdu l'habitude depuis 3 ans.

À Bar commence la Voie Sacrée qui ne se termine qu'à **Verdun** ; nous longeons des convois de grosse artillerie. Au lieu de nous arrêter aux portes de **Verdun** comme précédemment, nous la traversons.

C'est fantastique comme décor surtout en pleine nuit, il ne reste debout que des bouts de mur, des ruines uniquement, tout ce qui est tombé dans les rues a été rejeté sur les trottoirs, ce qui fait qu'on chemine entre 2 levées de pierre, je ne sais pas quel est le quartier de **Verdun** que nous traversons, mais on peut dire qu'il n'en reste rien et les pauvres Verdunois qui espèrent retrouver quelque chose dans les ruines peuvent y renoncer, c'est le chaos.

Le premier pont que nous traversons sur la Meuse est intact, nous faisons un long détour qui nous ramène devant les casernes où nous déposons les troupes.

Le jour commence à poindre ce qui permet de discerner les brèches énormes dans les maisons qui, à première vue, paraissent intactes.

Nous retraversons la **Meuse** sur un autre pont qui, d'après le guide Michelin, me semble être le pont de la Galevaude et dont la travée Est est démolie et réparée en amont ; en amont est un pont à fleur d'eau pour les piétons, pont qui doit être dissimulé à la vue de l'ennemi.

Nous longeons des emplacements déserts où sont des rails, ce qui laisse supposer que c'était l'emplacement des gars qui ont été détruites facilement jusqu'au nord, et nous refilons par la Voie Sacrée jusqu'à **Bar-le-Duc** et de là à **Fains**, où nous arrivons à 6h vannés, rompus par 26 heures de camion.

Chemin faisant nous avons rencontré le 17^e chasseur à cheval et une demi douzaine de camions dans les choux, l'un est complètement sens dessus dessous les roues en l'air, les passagers doivent être sérieusement amochés.

L'ennemi le plus terrible du chauffeur dans ses grandes randonnées est le SOMMEIL. Quelle que soit la volonté du chauffeur, il ne peut rien contre le sommeil ; j'en ai fait l'expérience, pour laisser reposer **Prudhomme** je lui prends le volant en sortant de **Verdun** mais au bout d'une heure par 2 fois je me suis ressaisi, combien a duré mon assoupissement ? Une seconde ? Ou peut être même une fraction de seconde ; je ne sais pas, mais pendant ce temps le camion va où il veut. Une 4^e fois je me réveille carrément à gauche. Oh ! Alors vite je repasse le volant à son titulaire qui dormait à poings fermés. Il faut absolument que l'on trouve quelque chose pour remédier sinon nous allons aux pires catastrophes dont nous avons eu des échantillons.

30 juin 1917, samedi:

Fains. Alerte dans la matinée. Départ dans l'après midi, mais je ne roule pas. J'entends de ma chambre passer le convoi, ça gueule, ça chante l'Internationale, les types sont saouls, c'est le 128^e d'infanterie.

3 juillet 1917, mardi:

L'évènement du jour est la mésaventure arrivé à un pauvre poilu qui arrivé en permission ce matin à 4 heures a trouvé sa femme couché avec un autre soldat qu'on suppose être de la TM 171 de Bar-le-Duc. Il parait que la femme s'est sauvée en chemise et le type à moitié habillé. Le mari, pas bête, a porté les fringues à la mairie. La femme serait une réfugiée mère de 5 enfants.

4 juillet 1917, mercredi:

Fains. Départ à 7 heures du soir pour **Nogent-sur-Aube**. Je suis dans le camion n°1 avec Duval, nous arrivons vers 3h et roupillons sur la planche jusqu'à 6 heures où nous embarquons le 267^e d'infanterie que nous transportons dans la région de **Noyers-Auzécourt (Meuse, nord-ouest de Bar-le-Duc), Laheycourt** au nord de **Revigny-sur-Ornain**. Auparavant est-ce intentionnellement qu'on nous fait charger des troupes le matin ? Si oui, c'est bien car n'étant pas ivres les hommes ne rouspètent pas.

5 juillet 1917, jeudi:

Nous rentrons à Fains à 15⁵⁰ et me couche sitôt soupé, plutôt vanné.

6 juillet 1917, vendredi:

J'ai ma perme, mais ne partirai que demain afin de terminer le travail de bureau. Avions boches et bombes le matin. Le soir j'apprends qu'il y a des nominations, mais que fidèle à la tradition la TM 162 se (???) ! **Garnier** part à **Belfort** suivre les cours d'E.O.R³⁰. **Lecomte** et **Guigon** de la TM 646 passent cabot³¹, ainsi que Coutier de la TM 113. **Vergne** de la TM 174 passe maréchal des logis, et die qu'au cours on nous avait promis de ne faire des nominations que parmi les élèves. **Vergne** est un presqu'illettré qui passe logis !

Je pars en perme demain

Pendant ma permission, je vois les régisseurs de nos magasins des 12 et 21 de la rue Fermé et décide de les abandonner, sans toucher un centime des améliorations que nous y avons apportées, hypnotisé par le désir de réduire les frais.

18 juillet 1917, mercredi:

Vers une heure du matin Poulain m'apprend qu'une proposition d'avancement a été faite pour moi en mon absence. Mon Dieu que cela est peu de chose, je n'aspire qu'à redevenir civil et gagner ma vie.

Pluie. Le Groupe part à 11h, mais je ne roule pas et me réinstalle dans la petite chambre chez Mme **Simon** au Café de la Gare.

19 juillet 1917, jeudi:

Le Groupe rentre à 11 heures

20 juillet 1917, vendredi:

Fains. L'après midi concert par le 96^e d'infanterie dans un théâtre en plein air installé dans la cour d'une confiserie. Entendu un violoniste épatant.

22 juillet 1917, dimanche:

Départ du Groupe à 2h du matin pour charger le 247^e je crois à **Vaucouleurs³² (Meuse)** et le transporter à **Verdun** faubourg pavé où nous arrivons à minuit. De Verdun nous filons à Dombasle pour recharger, mais survient un contre ordre et nous rentrons au cantonnement où nous arrivons à 4h $\frac{1}{4}$ le

23 juillet 1917, lundi:

Après midi roulé sur la Voie Sacrée à plus de 40 km à l'heure sur le camion n°1 de Duval, jamais je n'avais effectué un voyage en camion à une telle vitesse, plus de 50 kilomètres sans arrêt et tant que ça pouvait donner.

³⁰ Élève Officier de Réserve

³¹ Caporal

³² C'est à **Vaucouleurs** que **Jeanne d'Arc** vient demander une escorte pour se rendre auprès du roi **Charles VII**

À midi, j'apprends ma nomination de maréchal des logis. Le capitaine **Deville** me fait appeler sous sa tente pour me féliciter, j'en tombe des nues, il me dit d'ailleurs qu'il n'y est pour rien et que c'est le Groupement qui nous a proposé, à la suite du cours probablement. Mr Poulain mon sous-lieutenant m'offre le champagne. C'est vraiment le monde renversé !

On dit qu'en Russie ça va mal, que l'armée russe est en mauvaise posture, comment tout cela va-t-il finir ? J'ai vu dans mon voyage d'hier des américains, les premiers.

24 juillet 1917, mardi:

Fains. 7 camions de la section sont partis ce matin à 3h sous le commandement de Gérard. J'ai été réveillé plus tard par de véritables salves que je supposais être d'artillerie et qui me faisait croire à la venue d'une escadrille boche. Il en vient maintenant tous les jours sur Bar, mais ce n'était que le 96^e qui fait des exercices.

25 juillet 1917, mercredi:

Fains. Je pars à 14³⁰ avec 12 camions de la Section charger un bataillon du 162^e d'infanterie. Le lieutenant **Robinet** est devant et moi derrière dans la voiture de tourisme du s/Lt **Poulain**. Nous chargeons à **Robert-Espagne (Meuse, sud-ouest de Bar-le-Duc)** et nous arrivons juste pour voir un pauvre poilu sur un brancard qui vient d'être blessé par une grenade. Notre conducteur **Mannout** l'emmène dans un hôpital avec son camion, mais il expire en chemin.

Nous déchargeons vers le champ de tir de **Verdun** vers minuit, j'ai 2 lieutenants dans ma voiture, un du 162^e, l'autre du 256^e je crois. Celui du 162^e qui a habité **Verdun** ne peut retenir son émotion en traversant les ruines de **Verdun**, auxquelles je commence à m'habituer.

Après avoir déchargé, je me mets à la disposition du Lieut^t **Dubois** pour charger des troupes devant les casernes Mi ??bel et les transporter plus loin que **Vaucouleurs**, mais après **Bar-le-Duc**, **Gérard** me remplace et les autres conducteurs de la Section sont remplacés. Il est alors

26 juillet 1917, jeudi:

6 heures du matin

27 juillet 1917, vendredi:

Je pars à 8h à bicyclette pour aller voir **Heiligenstein** (mon camarade de bureau chez **Gutzner** en 1904) à **Naives-Rosières** près de **Bar** et ne le trouve pas. J'en profite pour visiter Bar.

Il vient me voir l'après midi, il est officier adjoint au commandant d'un Groupe de 155 Filloux (ALGM) artillerie lourde à grande puissance (**Grande Puissance Filloux**). Ses canons sont tous sur bandes caoutchoutées, à tir rapide et portée 17 kilomètres, ils n'ont pas de chevaux, seulement des tracteurs.



Je disais :

- « Peut être »



le matin et l'après midi visite d'avions boches. L'aviation boche me paraît d'ailleurs de plus en plus audacieuse, aurai-je eu raison de prétendre il y a quelque temps que les boches avaient du organiser la guerre aérienne, comme la guerre sous-marine. Cependant c'est le moment où jamais de faire des exploits sensationnels, mais rien n'a été signalé.

La lecture des journaux relatifs à la **Russie** me rend rêveur. **Sozeau** affirme que la **Russie** ne fera pas de paix séparée ; il n'en sait pas plus que moi qui dit :

- « Peut être »

Tout comme pour l'offensive d'avril, **Sozeau** disait :

- « Nous percerons »

Et **Doumerc** qui vient de l'infanterie disait catégoriquement « Non ». j'ai vaguement l'idée et même la peur qu'août et septembre ne voient de terribles combats, car il doit y avoir de chaque côté un matériel considérable et l'entrée en lice de l'Amérique va, je crois, décider les boches à frapper un coup « kolossal » pour peu que l'offensive russe s'éteigne et elle est déjà éteinte.

Le capitaine **Debombourg** que j'ai vu pendant ma permission m'a dit qu'il se prépare un coup dans le nord, **Heiligenstein**, de son côté, m'a dit qu'il y a trop d'artillerie par ici pour qu'il ne se passe rien.

28 juillet 1917, samedi:

Fains. Beau temps, poussière fantastique. Nous partons tout le Groupe à 5⁵⁰ pour charger à 13h à **St Amand-sur-Fion** (au nord de **Vitry-le-François**) le 98^e d'infanterie, le régiment dans lequel j'ai cherché en vain à m'engager il y a quelque 15 ans (il était cantonné à **Sathonay-Camp** et je voulais entrer dans la musique. J'avais appris pour cela à jouer du saxophone soprano et du violon alto, deux instruments ingrats par excellence avec comme professeur un soldat du nom d'**Alphée Mathieu**, qui devait devenir le beau-frère de la cantatrice **Ninon Vallin**) nous déposons le régiment sur le coup de 23h au circuit de **Blercourt** (aujourd'hui **Nixéville-Blercourt**) Récicourt où nous devions aller, étant bombardés nous rentrons à Fains à 2³⁰ le

29 juillet 1917, dimanche:

Journée étouffante avec pluie le soir.

30 juillet 1917, lundi:

J'ai eu le nez creux le 27 par 2 fois les boches ont essayé d'aller bombarder **Paris**. Nous pensons voilà une bonne mesure, que les écrivains d'articles patriotards et jusqu'au-boutistes tâtent un peu des bombardements et qu'ils se rendent compte que tous les jours et toutes les nuits il en est ainsi en ligne.

31 juillet 1917, mardi:

Pluie torrentielle. La Section part à 6 heures du soir, mais je ne roule pas pour aider Nuel (?) à faire ses écritures de fin de mois, **Bethoux** étant en panne.

1 août 1917, mercredi:

Fains. Soleil. Couché à 10h du soir je suis réveillé à 11h par Ene le planton pour prendre les ordres et je reçois celui de partir le lendemain matin à 2h30 avec un convoi de 8 camions.

2 août 1917, jeudi:

Réveil à 2 heures, avec ça mal dormi, enfin ça a beau être dur, je me lève. Je suis mon convoi dans la voiturette de liaison conduite par Maze et j'arrive sans peine à mon point de chargement, **Bignicourt**. je suis même en avance d'une heure, puisqu'il n'est que 4h1/2 et que je dois charger à 5h1/2.

Avec **Wastyn** j'explore en vain le patelin sans découvrir la moindre troupe à charger, heureusement qu'un gendarme me prévient qu'il y a un autre **Bignicourt** qui est **sur-Marne** au lieu d'être **sur-Saulx**, or mes ordres ne précisent pas de quel Bignicourt il s'agit. Conciliabule avec **Wastyn**, il décide de mettre le cap sur l'autre **Bignicourt** où j'arrive après une erreur de parcours à 6h30. Très gentiment, le capitaine de la ??? de Génie que je dois transporter me dit :

- « Vous êtes allé à l'autre, je m'en suis douté et vous ai envoyé un cycliste »

Les opérations devant Verdun, le dégagement de Verdun

Juin à octobre 1917

...Le commandement jugeait une offensive nécessaire pour améliorer nos installations demeurées précaires sur la rive gauche. Là, en effet, nos lignes, accrochées aux pentes du **Mort-Homme** et de la **cote 304**, étaient immédiatement dominées par l'ennemi. Il paraissait urgent de nous donner de l'air de ce côté.

C'est sur cette rive, en effet, qu'après l'accalmie du printemps, l'ennemi, profitant de l'avance de ses positions va tenter de rouvrir la bataille de **Verdun**...

Les Allemands, sentant venir l'attaque, multiplient les coups de main sur tout le front, afin d'obtenir des prisonniers et de se renseigner. L'importance de nos préparatifs, qu'ils ont pu suivre même de leurs observatoires lointains, grandit leur inquiétude.

Dès la fin de juillet, notre service de renseignements constate qu'ils ont accru la densité de leurs troupes, amené leurs

Tout est bien, nous chargeons 5 camions sur 8 et nous mettons les gaz pour **Sercy** (71 Saône et Loire ?) lorsque sur la grande route nous sommes arrêtés par l'adjudant **Avignon** avec un camion en panne et un convoi d'artillerie qui défile et coupe la route. **Vitry, St Dizier**, zut ! Pendant l'arrêt, arrive le Groupe et **Marrret** me dit de prendre la tête, ce qui fait qu'au lieu de rouler à 20/25 km/heure, nous allons faire du 15, et en effet nous ne sommes de retour à **Fains** qu'à 17h au lieu de 14. Je me couche de suite avec une migraine atroce.

3 août 1917, vendredi:

Il a plu toute la nuit, d'ailleurs il pleut tous les jours. Notre offensive des Flandres va donc tomber à l'eau ! puisque depuis le début et probablement à cause de la canonnade extraordinaire, il ne fait que pleuvoir.

4 août 1917, samedi:

Fains. Temps brumeux. On vient me prévenir sur le coup de 16 h de partir immédiatement avec 10 camions pour transporter le bataillon du 147^e R.I. de **Lavoye** à **Saulx(-les Champion ?** tous les deux dans la Meuse, sud-ouest et sud-est de **Verdun**). À peine arrivé, on nous dit :

- « *Vous n'aurez pas beaucoup de ????, ce sont les boches qui ont fait la relève* »

Et en effet on nous confirme que le 1^{er} août les boches leur ont fait un coup de surprise entre **Avocourt** et la cote 304, qui a coûté 800 hommes au régiment, on me précise 2 compagnies en première ligne cernées cueillies, mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que les boches ont renvoyé des prisonniers, ce n'est pas un seul poilu qui le dit, mais tous, et le vendéen qui est dans mon camion, ajoute :

- « *Ce qu'ils se foutent de nous* »

Et il m'explique comment la surprise a pu se produire ; 2 jours avant d'être relevés : depuis plusieurs jours les boches faisaient du tir de harcèlement à gros calibre en démolissant ça et là un boyau, une tranchée, puis tous les matins un tir de barrage sans motif, si bien qu'habitué à ces tirs le 1^{er} août les compagnies en ligne n'ont pas bougé et les boches ayant insensiblement allongé leurs tirs, les compagnies se sont trouvées cernées. Un autre soldat avait dit à **Audibert** :

- « *Ils brûlent les officiers et renvoient les soldats !* »

En tout cas, il ne reste que 5 officiers dans tout le bataillon.

Déchargé à minuit ; retour à **Fains** le

5 août 1917, dimanche:

À 2 heures. Temps couvert.

6 août 1917, lundi:

Soleil qui nous vaudra probablement la visite des avions boches et certainement beaucoup de poussière en convoi.

7 août 1917, mardi:

réserves à pied d'œuvre et renforcé leur artillerie...

...À la date du **19 août**, veille de notre attaque, l'ordre de bataille allemand comprend, sur la rive gauche, quatre divisions allemandes entre **Avocourt** et la Meuse; sur la rive droite, cinq divisions Allemandes entre la rivière et **Etain**; en réserve cinq divisions Allemandes.

En outre; le chiffre des batteries Allemandes a été porté de 150 à 400.

Enfin toujours confiants dans leurs organisations défensives, les Allemands paraissent décidés à résister coûte que coûte sur leurs premières positions.

Ces organisations étaient particulièrement poussées sur la rive gauche.

En arrière de la **cote 304**, dans la plaine progressivement descendante vers le ruisseau de **Forges**, l'ennemi disposait d'une série de points d'appui constitués par d'anciens ouvrages de la défense avancée de **Verdun** : les ouvrages de **Peyrou**, de **Palavas**, de **Lorraine**.

Dans la nuit du **19 au 20**, nos contre-batteries Françaises prennent sous leur feu les batteries allemandes, les écrasent et les aveuglent en déversant sur elles une masse énorme d'obus spéciaux.

En même temps, toute l'artillerie de tranchée, les pièces courtes et les canons de campagne parachèvent leur œuvre de destruction, tout en isolant de l'arrière par des tirs nourris la zone des objectifs ennemis.

Cependant les troupes d'attaques étaient amenées au cours de la nuit dans les tranchées de départ, malgré un bombardement violent à obus toxiques déclenché par l'ennemi la veille au soir sur nos premières lignes, nos voies de communications et les ravins.

L'heure H était fixée à 4h40.

L'Attaque

Au signal donné, nos vagues d'assauts françaises s'élancent magnifiquement.

Un barrage roulant à obus explosifs les précède. En avant, un barrage demi-fixe de 75 maintient chaque ligne de défense ennemie sous le feu, jusqu'à ce que le barrage mobile l'ait rejoint.

Allure et progression de l'infanterie; déplacement des barrages d'artillerie, tout est réglé dans l'espace et le temps, tout se déroule au chronomètre.

En principe, par bataillon d'attaque, un groupe de batteries de campagne travaille en appui direct, et un autre groupe en superposition, pendant que l'artillerie lourde forme encagement au-delà.

Fains. Départ à 3^{1/4}, suis serre-file général du Groupe. Après **Ligny-en- Barrois**, nous descendons sur St Amand et après **Menaucourt (Meuse)**, nous voyons les américains dans tous les patelins : vêtement kaki, chapeau cabossé avec cordelière sur la nuque, chemise et chandail kaki, ustensiles en aluminium, réfectoires en plein air, récipient d'eau potable en toile imperméable avec robinet automatique, récipients d'une forme cocasse (french letter colossale) et tous les hommes en file indienne pour toucher quoi que ce soit. Nous chargeons près de **Joinville (Haute Marne)** à **Thonnance-les-Moulins (Haute Marne)** un Groupe de GBO de je ne sais quelle division pour les transporter à la ferme de Montgrignon à 4 km au Nord de Verdun, heureusement qu'à l'entrée de Verdun au circuit de Glorieux, on les fait descendre, ce qui nous permet de rentrer au cantonnement à 4 h le

8 août 1917, mercredi :

Après avoir vu une demi-douzaine de camions dans les décors, mais malheureusement il paraît qu'un conducteur a été tué. C'est forcé que ça arrive, cela fait un convoi de 25 heures et il est matériellement impossible à un conducteur seul de tenir aussi longtemps sans dormir. Peut être cela décidera-t-il le groupement à compléter nos effectifs pour pouvoir rouler avec 2 conducteurs

Le soir à 9 h orage épouvantable qui se résout par une bonne pluie.

Il me semble que la région se garnit de plus en plus de troupes, le bruit court qu'il y aurait une offensive dans notre secteur du 10 au 15.

11 août 1917, samedi :

M. Poulain rentre de permission.

12 août 1917, dimanche :

J'ai profité des jours de repos qui précèdent pour bâcher un bouquin de physique que m'a prêté l'instituteur de **Fains**.

13 août 1917, lundi :

De 15 à 16h orage épouvantable la foudre tombe tout autour de la maison, le vent est tellement violent que la pluie se résout en vapeur, les appartements donnant à l'ouest sont inondés, les arbres sont cassés, il y en a un en plein Ornain (la rivière) un autre tombé sur un camion de la TM 646, un poteau télégraphique près de la gare est coupé en deux. Bref un cyclone sans toutefois emporter les toits... et $\frac{1}{4}$ d'heure après... le soleil ! La section part à 18 h mais je reste, c'est mon tour de repos.

14 août 1917, mardi :

À 17 heures orage comme hier, mais moins violent.

17 août 1917, vendredi :

En résumé, après une journée de durs combats, le 13e corps d'armée Français avait progressé sérieusement, et la situation nouvelle, bien orientée, permettait d'entreprendre ultérieurement la prise de la cote 304 dans les meilleures conditions. Le résultat acquis s'annonçait satisfaisant, en tenant compte des grandes difficultés résultant du terrain et de l'ennemi.

Dans l'ensemble, la journée du **20 août** a été un brillant succès pour nos troupes.

BILAN

Enfin, du 20 août au 8 septembre, prisonniers et matériel capturés se chiffraient par 10300 soldats Allemands prisonniers, 30 canons et 250 mitrailleuses Allemandes capturées.

Ainsi, malgré quelques vaines réactions de l'ennemi, et quelques attaques spasmodiques qui se produiront encore en novembre, les journées du 20 au 24 août mettaient un terme victorieux à la gigantesque bataille de Verdun, ce champ clos où sous les yeux du monde attentif s'affrontait depuis dix-huit mois la puissance germanique et la valeur Française.

Dans une première phase, l'ennemi conduit ses offensives presque sans arrêt avec un acharnement sauvage qui se brise contre une défense inflexible.

Mais dès que la bataille de la Somme le lui permet, le commandement français va transformer cet insuccès en défaite allemande. Il ne procède pas comme l'état-major allemand, par la brutale et sanglante continuité des attaques.

A intervalles plus ou moins rapprochés, il prépare avec le plus grand soin et exécute avec une extrême vigueur trois opérations qui vont chasser les Allemands de positions menaçantes et lui porter successivement trois coups terribles.

Ce sont les trois victoires françaises du 31 octobre, du 15 décembre 1916, du **20 au 24 août 1917** enfin, la plus importante.

Tandis que sur la rive gauche, complètement dégagée, nos premières lignes portées au ruisseau de **Forges** se trouvent désormais à l'abri de toute surprise, sur la rive droite, notre défense s'assied solidement sur les deux massifs reconquis de Louvremont et d'Hardaumont.

Enfin, des cent divisions allemandes qui ont pris part à la bataille de **Verdun**, le plus grand nombre se sont usées, fondues au

Soleil, aussi avions boches le matin, on entend la sirène de **Bar-le-Duc**. Tir sans résultat comme toujours. Départ à 12h45, nous chargeons un régiment de zouaves (lé 2^{ème} mixte je crois³³) près de **Sivry-Ante (Marne)** et nous les transportons à **Nubécourt (Meuse)**. Beaucoup d'arabes dans ce régiment, impossible de comprendre leur langage. Vu pas mal de troupe dans la région traversée. Beaucoup de saucisses, beaucoup d'avions, le temps était d'ailleurs merveilleusement clair. Vu un autre régiment de zouaves dans un autre patelin, des noirs aussi, enfin bref il semble que la région s'est garnie de ces troupes employées généralement pour l'assaut. **Besson** toujours bien renseigné sait que l'assaut aura lieu demain matin !

Rentré à **Fains** à 21h30 alors que nous comptons passer la nuit sur la route.

18-19-20 août 1917, samedi ; dimanche ; lundi :

Fains. Soleil, visite d'avions boches.

21 août 1917, mardi :

Départ en vitesse sur le coup de 15h pour charger le Q.G. d'une division à **Ligny-en-Barrois (Meuse)** pour le transporter à **Ville-s-Cousances (Meuse)**, je suis sur le camion 2 avec Allard et nous rechargeons à **Ville** le Q.G. d'une autre division que nous ramenons à **Ligny**. Retour à **Fains** le

22 août 1917, mercredi :

À 5h. Hier matin le bruit courait que notre offensive devant **Verdun** déclenchée le matin du 20 avait brillamment réussie, en effet le communiqué annonce 5.000 prisonniers.

23 août 1917, jeudi :

Fains. Temps étouffant

24 août 1917, vendredi :

Temps subitement rafraîchi sans qu'il ait plu. Suis épaté d'apprendre en me levant que le Groupe est parti à 4h pour charger à **Verdun**. Il est de retour à 12h. C'est bien ma veine d'être de repos pour un convoi de seulement 8h et de jour !

25 août 1917, samedi :

Les journaux du matin apprennent la prise de la fameuse cote 304 et notre avance jusqu'au ruisseau de Forges ; ce que c'est d'avoir eu le beau temps.

26 août 1917, dimanche :

Fains. Soleil. On avance la soupe du matin d'une heure en prévision d'un convoi qui devait se faire ce matin entre 4 et 5 et qui finalement ne se fait qu'à 17 h. nous chargeons le 38^{ème} d'infanterie sur le circuit **Béthelainville-Dombasle** au sud de la fameuse cote 304. Pendant que nous sommes arrêtés à **Dombasle**, on entend un sifflement d'envoi d'obus, mais pas d'éclatement. Quelques minutes après, nouvelle arrivée mais cette fois-ci avec éclatement à une centaine de mètres au grand maximum. **Doumerc** prétend que ce doit être du 77. À vrai dire, c'est la première fois que j'entends un obus éclater aussi près et bien que ça fasse tout de même quelque chose je ne suis pas autrement ému car depuis plusieurs heures nous roulons à la clarté des éclairs incessants de la canonnade, c'est un feu d'artifice ininterrompu surtout sur le côté est de **Verdun**, assez calme auparavant.

creuset rougeoyant de cette vaste fournaise

A ces résultats matériels s'ajoutait l'atteinte irrémédiable portée au prestige des armées germaniques. La puissance militaire Allemande se donnait comme invincible aux yeux de l'univers : **Verdun** a solennellement prouvé au monde que cette force orgueilleuse et brutale pouvait être vaincue sur le terrain même qu'elle avait choisi.

"Verdun demeure le suprême exemple du génie de la guerre française.", écrivait alors un grand journal Britannique.

Et le premier Anglais, M. **Lloyd George**, proclamait, dans un discours prononcé au Ministère de la Guerre Français :

" La défense de Verdun restera un sujet d'étonnement et d'orgueil jusqu'à ce que la terre se refroidisse."

Et si ce grand peuple libre entraînait dans sa lice avec toute sa puissance, toute sa volonté froide, c'était parce que la bataille et la victoire de **Verdun** avaient poursuivi, en faveur de la cause française, pendant des mois sanglants d'héroïsme, un magnifique prestige.

Si **la Marne** avait été le premier tournant de la guerre, **Verdun** en apparaissait comme le second, à l'horizon duquel, au terme d'une route encore longue et rude, mais cette fois bien droite, la **France** meurtrie entrevoyait l'aube de la Grande

³³ Il s'agirait plutôt du 8^{ème} Zouave

Les fusées paraissent assez proches quand nous passons le sommet d'un plateau qui ne doit pas être loin d'Avancourt. Enfin tout se passe sans encombre et nous filons à **Géry** près **Rumont (Meuse)** et nous rentrons à **Fains** le

27 août 1917, lundi :

À 5h30, il a plu pendant presque tout le parcours, mais à présent le temps a l'air de s'éclaircir.

27 août 1917, lundi :

Fains. Morel vient m'appeler à 6¹⁵ pour ne partir qu'à 8h. je suis sur le camion n°1 avec Duval. Nous chargeons le 16^e chasseur au circuit **d'Haudainville**, après avoir longé le canal de la **Meuse** depuis **Dugny sur Meuse**. À côté du lieu de chargement 4 grosses pièces de train blindé. Nous revenons par **Belleray** en passant sur une hauteur d'où l'on domine très bien Verdun. Une marmite tombe près de la route où nous sommes arrêtés, alors que nous repartions. Ce convoi est de beaucoup le plus intéressant que j'ai fait jusqu'à ce jour parce que fait entièrement de jour.

Aussi nous rentrons à **Fains** à 18³⁰ après avoir déchargé les troupes tout à côté à **Mussey**³⁴.

30 août 1917, jeudi :

Temps couvert, la Section part à 12³⁰ mais je suis de repos.

31 août 1917, vendredi :

Il pleut à verse ce matin ; giboulées dans la journée.

1 septembre 1917, samedi :

Morel vient me réveiller à 3h pour partir à 3h45. Nous chargeons le GBD du 31^e D1 à **Béthelainville (Meuse)** même, village pas mal accroché dont l'église a son cadran d'horloge décollé prêt à tomber. Le médecin-chef dit de nous grouiller pour faire l'embarquement, le patelin étant fréquemment bombardé ! Nous faisons vite et repartons sans avoir rien reçu. Nous étions passé par **Fromeréville-les-Vallons (Meuse)** pour aller avec une bonne route, mais pour repartir nous passons par **Sivry-la-Perche (Meuse)** et nous avons toutes les peines du monde à gravir la forte montée à la sortie de **Béthelainville**, le sol est gras et je vois le moment où nous allons rester en carafe, ce serait ennuyeux car le plateau que nous allons traverser est fréquemment balayé par des rafales d'obus. Heureusement qu'il y a des nuages bas et que nous devons être invisibles.

Le retour en plein jour est très intéressant, car on voit enfin le paysage et les installations militaires d'un pays qu'on avait vu jusqu'à présent que la nuit.

Il y a à la ferme de la Frana, un dépôt uniquement pour le 75, c'est fantastique ce qu'il y a.

Les routes camouflées, les toiles crevées pour résister au vent qui cependant a réussi par endroits à renverser tout le total ! Les innombrables fils téléphoniques à 50 cm du sol qui passent en souterrain sur les passages de la saucisse.

En somme ces transports diurnes ne sont pas plus dangereux que les transports nocturnes et au moins, on a l'avantage de voir quelque chose.

Nous débarquons le GBD à 12h à **Longeville-en-Barrois (Meuse)** et rentrons à **Fains** pour déjeuner... convoi épatant.

2 septembre 1917, dimanche :

La TM 646 organise un banquet avec concert pour fêter son premier anniversaire (la TM 162 aurait pu fêter son 3^{ème} anniversaire le mois dernier) Il le fait au café de la Gare Simon après de nombreuses discussions entre la mère **Simon** et **Lecomte** le brigadier d'ordinaire.

3 septembre 1917, lundi :

Je me lève avec un point au côté droit qui me fait sérieusement souffrir, vais-je retomber malade comme l'hiver dernier ?

4 septembre 1917, mardi :

³⁴ Il n'existe aucun **Mussey** aux environs de **Fains** et **Bar-le-Duc**, mais un **Mussey-sur-Marne** à plus de 50 km ! Marcel a du confondre avec une autre ville

Du Thermogène matin et soir, ça a l'air d'aller. Je vais en profiter pour me faire opérer de la loupe³⁵ que j'ai au-dessus de l'oreille droite et qui me gêne quand j'ai mon casque et mes lunettes.

À 14h le médecin major du Groupement m'enlève la loupe en question après m'avoir immobilisé sur le banc du local de l'infirmerie, un café je crois.

Il me fait un bandage autour de la tête tellement impressionnant qui me vaut autant de :

- « Qu'est ce qui t'es arrivé ? »

qu'il y a de poilus au Groupe.

Je me couche vers 9 heures et au bout d'une demi-heure j'entends mugir les sirènes de **Bar**, puis immédiatement après les ronflements caractéristiques des moteurs dans le silence de la nuit, puis l'éclatement des bombes, le crépitements des mitrailleuses et les coups de canons contre avions. Il fait un clair d lune merveilleux.

Les boches font une première passe et ceux qui n'ont jamais vu ni entendu de bombardement nocturne peuvent croire que c'est fini, mais je sais bien pour ma part que disposant du beau temps d'une part et de leur invisibilité d'autre part, ils vont avec méthode, continuer à placer leurs bombes. Effectivement ils font une 2^e puis une 3^e passe et ce n'est, paraît-il, qu'à minuit et demi que le bombardement prend fin.

Je ne me suis pas levé ayant été opéré l'après-midi, car je craindrais de prendre froid, mais par la fenêtre ouverte j'entends les gens dire qu'un incendie s'est déclaré à **Bar**, sans doute provoqué par les bombes incendiaires

5 septembre 1917, mercredi :

Aux premières nouvelles **Bar** a été sérieusement amoché ainsi que **Revigny-s-Ornain (Meuse)**, on parle aussi de **St Dizier (Hte Marne)**, mais il faut attendre confirmation, cependant j'ai bien entendu hier soir des explosions qui me paraissaient assez éloignées : ce qui m'a épaté c'est que les Boches semblent ignorer que les américains sont au sud de Ligny sans quoi quel avantage ?

Donc à **Bar** l'hôtel **Pelgrain** n'existe plus, des bombes tombées sur un parc automobile ont grillé camions et voitures. Dans l'après midi commence le défilé des gans de **Bar** qui, comme ceux d'**Épernay**, viennent chercher un refuge pour la nuit dans les environs de **Bar**.

Entre 9 $\frac{1}{2}$ et 10h du soir, on commence à entendre le ronflement des moteurs, quelques bombes sur **Bar**, davantage sur **Revigny-s-Ornain**, il me semble, enfin je me couche et peu après nouveau bombardement sur **Bar**, coup sur coup, 5 bombes puis 4, pan pan pan, tellement violentes que la terre en est secouée comme un tremblement de terre.

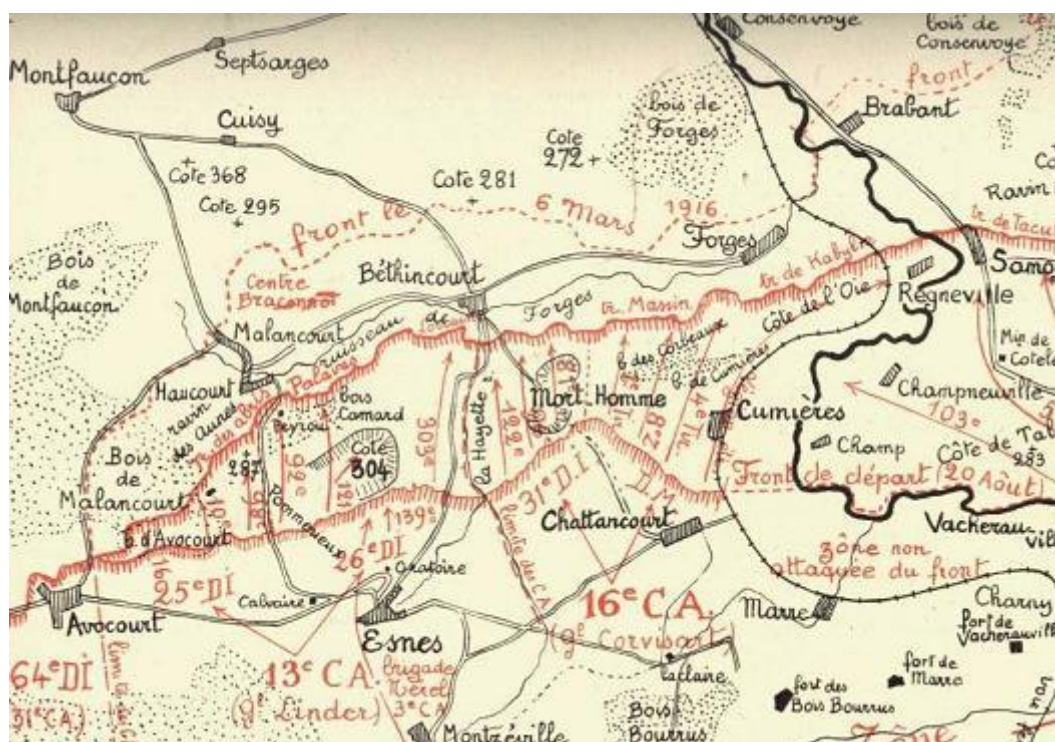
Les pauvres femmes du village (**Fains**) apeurées se sont réfugiées dans les caves d'une efficacité illusoire ce qui fait que, comme les copains, je suis allé me coucher.

6 septembre 1917, jeudi :

Fains. Temps couvert qui s'il se maintient jusqu'à ce soir nous dispensera peut être de la visite des avions.

7 septembre 1917, vendredi :

Temps couvert, pas d'avions la nuit dernière. Au coucher du soleil très curieux effet de brouillard dans la



³⁵ Kyste sébacé.

vallée de l'**Ornain** c'est probablement à ce brouillard dans la vallée de l'**Ornain** que nous devons l'abstention des Boches cette nuit.

8 septembre 1917, samedi :

En effet à midi le brouillard n'est pas encore dissipé et il ne le sera que dans l'après midi.

9 septembre 1917, dimanche :

Le Groupe part précipitamment à 11h pour rentrer à 20h. je reste, ayant toujours la tête bandée qui me fait penser au dernier acte de Cyrano de Bergerac. On m'a enlevé les agrafes cet après midi.

Garnier qui est en subsistance au Parc de **Chamouilley** (Hte Marne) est venu déjeuner avec nous.

10 septembre 1917, lundi :

À propos du général Kornilov.

.... Dans les premiers jours de la Révolution, il reçut le commandement de **Petrograd**, mais il a démissionné en raison de perturbations à ses ordres. Il devient ensuite commandant en chef de l'armée russe 8, et a joué un rôle magnifique dans l'offensive russe de Juillet 1917, libérant **Haliz** des Autrichiens, et perçant leur ligne. Après avoir été nommé commandant de toutes les armées du sud-ouest, il a remplacé comme généralissime **Broussilov**. Des différends entre lui et **Kerenski**, étant apparu, ce dernier l'a

Fains. Soleil. À plusieurs reprises (4 ou 5) un avion boche essaie et réussit à survoler **Bar**. Il ne jette aucune bombe, mais un éclat de 75 ou de 105 en redescendant écrase le pied d'un automobiliste du Parc de Bar, arrivé de Versailles il y a 3 ou 4 jours et qui attendait son affectation ; on est d'ailleurs obligé de l'amputer. Pauvre type, être arraché si loin du front par un obus français ! Mais qu'elle leçon pour nous tous qui n'avons rien de plus pressé quand on tire contre un avion que de nous précipiter dehors pour suivre à l'œil nu ou à la jumelle les effets du tir. Nous ferions bien mieux d'imiter les bonnes femmes dont nous nous moquons et qui s'empressent au premier coup de sirène, de descendre à la cave.

11 septembre 1917, mardi :

Fains. Belle journée de soleil, aussi dès 8 h entendons-nous les canons tirer contre les avions, mais c'est tout pour la journée.

Arrivée à Fains du 2^{ème} Régiment Tirailleurs Algérien de Marche.

12 septembre 1917, mercredi :

Temps brumeux comme la situation ! Les journaux d'aujourd'hui valent bien leur 2 sous. En France c'est Painlevé qui échoue dans la formation d'un ministère parce qu'il a maintenu papa Ribot aux Affaires étrangères et ce contre le gré de la gent socialiste.

fait arrêter en Septembre 1917. Après avoir recouvré sa liberté, **Kornilov**, avec **Alexeieff** et d'autres dirigeants modérés, se retire vers le sud. Après le renversement de **Kerenski**, il rejoint les Cosaques du **Kouban** qui ont formé le «volontaires de l'armée», et ont attaqué les bolcheviks.

Il a été tué dans le nord-ouest du **Caucase**, Mars 31, 1918, par un obus qui éclata sur la maison dans laquelle lui et son personnel se trouvaient.

En Russie c'est le coup de théâtre attendu : la guerre civile, alors que les Boches ont dépassé **Riga (Lettonie)**, c'est un 1793 mais pas en plus petit comme le voudrait la (?) du jour. Hier le généralissime **Kornilov** sommait le Président du Conseil **Kerenski**, chef du gouvernement en somme, de lui remettre le pouvoir l'estimant incapable de rétablir l'ordre. Pour toute réponse **Kerenski** le déclare traître et le balance. **Kornilov** à la tête de ses fidèles cosaques, marche alors sur **Petrograd**... la suite à demain de la salade Russe !

13 septembre 1917, jeudi :

Temps brumeux. Le Groupe est parti ce matin vers 5 heures et ne rentrera pas avant le soir. Un camion du Groupe **Dubois** s'est fait emboutir par une locomotive "haut le pied" au passage à niveau entre Fains et **Bar**, le camion pris par l'arrière a été projeté au loin, le conducteur n'a pas de mal, mais le garde-barrière a été blessé.

Le soir à 8^{1/2} cinéma sur la place offert au 2^{ème} Tirailleurs qui est depuis quelques jours ici.

Je m'amuse comme une petite folle, non pas tant à cause du filon mais en raison des réflexions des tirailleurs qui sont tordantes.

14 septembre 1917, vendredi :

Fains. Petite pluie fine. **Sojean** qui est rentré de perme hier soir nous rapporte un tuyau sensationnel soit : l'offre de **Wilson** (le Président **Wilson** des **USA**) d'offrir 100 milliards aux alliés pour faire la paix, mais alors et l'Alsace-Lorraine et les colonies... un bobard de plus.

15 septembre 1917, samedi :

Fains. Petite pluie fine. La Section est partie ce matin à 3h et j'ai été réveillé par la musique des tirailleurs qui s'est installée dans la salle de bal du café où j'ai ma chambre.

16 septembre 1917, dimanche :

Journée superbe. Soleil éblouissant (et cependant pas d'avions). Match de football l'après midi entre le 37^{ème} d'infanterie et le 2^{ème} Tirailleur, le soir cinéma.

19 septembre 1917, mercredi :

Morel m'appelle à 3^{1/4} pour partir à 4h avec 9 camions sous le commandement de **M. Poulain**. Nous chargeons dans le circuit d'**Haudainville** à 8h la 105^{ème} Batterie du 44^{ème} d'Artillerie (des crapouillots qui sont, paraît-il, en ligne depuis juillet) nous les transportons jusqu'à **Rigny St Martin** au-delà de **Vaucouleurs**, ce qui nous fait un balade d'environ 230 km. Je reviens de **Rigny** à **Fains** dans la voiture de l'officier. L^T **Poulain** étant parti devant avec le capitaine. Arrivé à **Fains** à 18³⁰ nous avons eu un temps splendide. Remarqué les tracas d'un bombardement nocturne par avions à **Dieue (Meuse)** et cependant la nuit était sans lune. Il va donc falloir s'attendre à être bombardé la nuit qu'il y ait lune ou non, c'est gai. Cela va me décider à communiquer mon plan de tactique contre avion la nuit.

21 septembre 1917, vendredi :

Fains. Soleil. Cinéma le soir par le 2^{ème} Tirailleur. L'après-midi avait eu lieu une grande réunion avec concours pour chaque spécialité : lancement de grenades à la main et au tromblon ; mise en batterie de mitrailleuses ; courses à pied ; sauts ; course de mulets ; courses d'attelages de mitrailleuses (chevaux et mulets) l'un des mulets trouve l moyen de ficher le camp sur la route.

22 septembre 1917, samedi :

Les gradés du Groupe avec quelques hommes de corvée vont assister à un exercice d'embarquement de 75 sur camions à **Brillon-en-Barrois (Meuse)** environ 10km sud de **Bar**.

23 septembre 1917, dimanche :

Le Groupe est parti ce matin à 4h mais je suis de repos et n'en suis pas fâché, puisqu'on prétend qu'il ne rentrera que demain matin. Je vais l'après midi me promener jusqu'au chalet **St Hubert**.

24 septembre 1917, lundi :

Le L^T **Poulain** m'informe confidentiellement qu'il a été pressenti par le capitaine **Larivière** pour devenir officier d'approvisionnement du Groupement.

25 septembre 1917, mardi :

Morel me réveille à 3^{1/2} pour partir à 4^{1/2}. Nous marchons dans l'ordre TM 646 - 113 - 162 - 174. Au départ le pauvre **Bouteiller** trouve le moyen de se faire écraser par un camion de la 640, il a le bras et l'épaule en capilotade³⁶. Il n'a vraiment pas de chance, le capitaine **Dervillé** dont il est l'ami s'est mis en quatre pour le faire venir à son Groupe et patatras il se fait arracher.

Nous chargeons le 340^{ème} R.I. à **Rarécourt (Meuse)** près de **Froidos** et le transportons à **St Ouen-Dompot (Aube)** dans le camp de **Mailly**. Je fais le voyage aller jusqu'au chargement sur le camion n°1 de la TM 162 avec le conducteur **Duval** et le voyage en charge sur un camion de la TM 174, **Linot** conducteur qui gaze terriblement car c'est la première fois qu'il a la charge de marcher en tête d'un convoi et je reviens dans la voiture de **Robinot** avec l'adjudant. Je suis malade, malade, une fausse indigestion avec envie d'évacuer par le haut et par e bas. Mais cela finit par passer.

Arrivée à **Fains** à 21h couvert de poussière, car li a fait une journée terriblement chaude. La lune commence à briller aux 3/4, je m'attends à un bombardement nocturne, mais rien.

³⁶ Loc. fig. fam. *Mettre en capilotade* : mettre en pièces, écraser

26 septembre 1917, mercredi :

Soleil, temps très chaud. Je m'habille en tenue d'été et vais l'après midi à Bar prendre un bain et faire différentes emplettes ; gants, liseur, livres, c'est une cinquantaine de francs qui se débinent. La lune brille de plus en plus et je serais bien étonné que les boches ne viennent pas cette nuit.

Aujourd'hui a été annoncé officiellement la disparition de **Guynemer** dont le bruit en courait depuis une huitaine. J'ai bien peur qu'il en soit de même petit à petit pour tous nos as, mais vraiment aucune perte ne sera plus sensible que celle de celui qui s'était révélé l'as des as³⁷.

27 septembre 1917, jeudi :

Fains. Décidément Fritz nous oublie. Le bruit court qu'il aurait bombardé **Souilly** et son camp d'aviation mais ce n'est qu'un on-dit.

Aujourd'hui temps couvert qui convient très bien à la fête des Arabes du 2^{ème} Tirailleur de Marche. À midi ils ont commencé par défiler dans les rues du village en soufflant dans des binious extra aigus et en tapant sur des tam-tams précédés des drapeaux des saints qu'ils embrassent, d'autres dansent devant jusqu'à ce qu'ils tombent en pamoison. À 2 heures, grande fantasia. Une cinquantaine de tirailleurs montés sur des mules défilent au grand galop tirant des coups de fusil à blanc. Il y a d'ailleurs une fête complète : jeu de la Seille (?) comme à la Guille le 14 juillet, mat de cocagne, courses plates et de haies, sauts en hauteur et en longueur, courses à 4 pattes, sur le ventre, golf et enfin une course de chevaux par les officiers. Puis mise en batterie de canons de 37 et intercalé fantasias sur fantasia.

28 septembre 1917, vendredi :

Le Groupe est parti à 6h mais je suis de repos ainsi que l'adjudant

Les événements de Russie me font envisager une foule de solutions à la situation actuelle, solutions dont les Russes feraient les frais.

Je me couche à 11h après avoir étudié le cours de technologie des Arts et Métiers et à peine ma lampe soufflée j'entends les sirènes de Bar, j'entends très distinctement par la fenêtre ouverte (par crainte de bombes à proximité) le ronflement des moteurs. Après quelques minutes qui me paraissent très longues où les avions me paraissent être sur la maison (ça fait tout de même quelque chose) j'entends les canons de la défense et les bombes sans pouvoir distinguer les uns des autres.

29 septembre 1917, samedi :

Fains. Brume le matin. Soleil l'après midi. Il y a eu plusieurs tués la nuit dernière à **Bar**. Il y a eu même des permissionnaires tués à la gare de **Bar** qui a été (?), on parle d'une dizaine de tués en tout. Est-ce que ça va être la guerre de l'an prochain ?

30 septembre 1917, dimanche :

Georges Marie Ludovic Jules Guynemer, né le 24 décembre 1894 à Paris et mort le 11 septembre 1917 à

[Poelkapelle \(Belgique\)](#), est le pilote de guerre français le plus renommé de la Première Guerre mondiale, bien qu'il ne soit pas l'[As des as](#).

Capitaine dans l'aviation française, il remporta 53 victoires homologuées, plus une trentaine de victoires probables en combat aérien. Volant sur différents types de [Morane-Saulnier](#), de [Nieuport](#) et de [SPAD VII](#), [SPAD XII](#) canon et sur [SPAD XIII](#) sur lequel il fut abattu (S504), il connut succès et défaites (il fut abattu sept fois), affecté durant toute sa carrière à l'Escadrille N.3, dite « [Escadrille des Cigognes](#) », l'unité de chasse la plus victorieuse des ailes françaises en 1914-1918. Ses avions étaient habituellement peints en jaune et baptisés « Vieux Charles ».

³⁷ Malheureusement il n'a pas été l'as des as de la chasse française, il a été précédé par **René Fonck** : 75 victoires + 25 Non Homologué contre 53 + 35 NH à **G.G.**

Fains. Soleil. C'est mon dernier jour d'être réserviste de l'armée active, j'en profite pour jouer au football auto contre tirailleurs. La lune est à son maximum. Fritz qui n'est pas venu la nuit passée, viendra-t-il cette nuit ?

1 octobre 1917, lundi :

Fains. Soleil. S'il est venu ! Les Barisiens en savent quelque chose. De 11h du soir à plus de 2h du matin, ça n'a été que ronronnement de moteurs, explosions de bombes, tirs de mitrailleuses, coups de canons. À vrai dire le cœur m'a battu très fort et je transpirais dans mon lit, car je suis resté couché n'ayant aucune confiance dans la solidité des caves du patelin. Les dégâts matériels sont, paraît-il, considérables, tout un pâté de maisons a été la proie d'un incendie, ils ont donc du jeter des bombes incendiaires. C'est la partie entre la rue du Cygne, la rivière l'**Ornain**, le boulevard de la Banque. Comme nombre de victimes, on ne sait rien (??) et c'est regrettable, car si l'un parle sagement d'une demi douzaine, un autre parle de plus d'une centaine.

Revigny-s-Ornain a du être aussi fortement bombardé, cela me fait appréhender d'y passer la nuit en revenant de perme.

C'est aujourd'hui mon premier jour de territorial...Ah !

2 octobre 1917, mardi :

Nuit tranquille du moins dans la région de **Bar**. Nous jouons au football dans l'après midi, un avion boche vient survoler notre terrain, le ciel se ponctue de points blancs (éclatement d'obus) puis il disparaît. Reviendront-ils ce soir ? That is the question. Les Barisiens démentagent, on dit qu'il en est parti 5.000, ça ne m'étonne pas. Beaucoup vont simplement coucher aux alentours.

À 8^{1/2} sirène, ronflements, canon, bombes, tout le total quoi ! Personne en les attendait si tôt que cela et toutes les fenêtres étaient éclairées, mais la clarté de la lune est telle que les lumières des maisons sont bien pales à côté. Je vais avec plusieurs camarades me poster sous le pont de l'**Ornain** qui est heureusement assez bas en ce moment pour être sinon à l'abri des bombes, du moins à l'abri des éclats des projectiles de nos artilleurs qui ne sont pas le moins à craindre.

Le pont étant surélevé, on a de dessous, une vue assez étendue et nous voyons très distinctement les faisceaux lumineux des projecteurs qui n'arrivent pas à prendre les avions dans leur lumière et n'éclairent que des flocons blancs d'éclatement de nos obus ce qui ferait en temps normal un superbe feu d'artifice, des fusées dont je ne saisis pas la raison

Et enfin une lueur d'incendie qui prend à un moment donné, une forte intensité. Une voiture de liaison qui arrive de Bar nous apprend que c'est la succursale du Crédit Lyonnais qui brûle, c'est donc toujours dans le centre de la ville, boulevard de La Rochelle que tombent les bombes, cela dure jusqu'à 9^{1/2}. La mère Simon nous offre le café et nous allons nous coucher en attendant qu'ils reviennent.

3 octobre 1917, lundi :

Fains. Il pleut à verse et hier soir le temps était cependant extrêmement pour. Vernet qui revient de **Bar** nous dit que les bombes tombées sur l'hôpital mixte ont détruit le pavillon où étaient soignés des malades boches, on en a, paraît-il, retiré déjà 17. Si c'est vrai les journaux ne manqueront pas de le dire.

4 octobre 1917, jeudi :

Le mauvais temps de la nuit dernière a empêché les avions de venir. Football l'après midi. Le temps est couvert, le soir il se met à venteler fortement. Fritz ne pourra donc pas venir. À 17h passent en auto M. et Mme **Poincaré** venant de **Bar**.

5 octobre 1917, vendredi :

Fains. Giboulées. Le Groupe est parti ce matin de bonne heure. Il a plu une partie de la nuit. Comme je remplace le fourrier **Nivel** (?) je ne roule pas.

6 octobre 1917, samedi :

Il pleut et il fait froid.

7 octobre 1917, dimanche :

Ça barde aux patates ! le (*indéchiffrable*) vient de décerner collectivement à tous les gradés de jour du Groupe 2 jours d'arrêt ou 4 jours de consigne parce qu'il a rencontré des hommes en képi au lieu d'être en bonnet de police et comme je suis de jour ! Mais du diable si cette punition, la première de ma carrière cependant, me fait le moindre effet et je serai tenté de dire avec Clémenceau :

- « *et les Boches sont toujours à Noyon* »

Car ils n'en sont toujours pas loin.

9 octobre 1917, mardi :

Vial le pianiste photographe du Groupement vient l'après midi et nous le passons au piano du Café **Simon**.

10 octobre 1917, mercredi :

À 14 h rassemblement de 16 poilus en armes pour faire l'exercice en vue d'une prochaine prise d'armes.

11 octobre 1917, jeudi :

Nivel me réveille à 3h40 pour partir à 5h. Je suis sur le camion 1 avec **Rousseaux** en remplacement de **Duval** permissionnaire. Je chage de camion lors du chargement à **Bassuet (Marne)** et monte sur le n°1 de la TM 174 avec **Polpré** celui qui bé-bégaie. Nous chargeons une dizaine de camions avec des bagages du 70^{ème} d'Infanterie et les transportons aux **Monthairons (Meuse)** à côté de **Ancemont**. Le Groupe part devant et je reste le seul gradé des 9 camions, Wastyn et la dépanneuse étant loin en arrière. Je profite du temps que demande le déchargement pour visiter une habitation récemment évacuée, c'est pitoyable ! Des poilus ont tiré pêle-mêle au milieu d'une pièce tout le linge et les vêtements d'une armoire. Wormser, le bon youpin de la TM 174 en profite pour prendre une fenêtre, rapport aux carreaux qui lui serviront pour faire un pare-brise à son camion. Vu près de **Triaucourt (probablement Triaucourt-en-Argonne Dpt de la Meuse)** des hangars d'aviation amochés, de même près de Souilly. Il est clair que les camps d'aviation sont des objectifs de choix pour les avions boches. À Ancemont plusieurs maisons récemment détruites dans la Grande Rue par des bombardements nocturnes.

12 octobre 1917, vendredi :

Fains. Il pleut sans arrêt.

13 octobre 1917, samedi :

La pluie cesse l'après midi. L'Ornain a débordé et inondé les prairies.

16 octobre 1917, mardi :

Vincent m'appelle à 4^{3/4} pour partir à 5^{1/2}. Je roule dans la 2 cylindres Renault avec Maze en faisant fonction de chef d'un convoi de 8 camions de la TM 174. À 7 heures nous chargeons 120 hommes du 3^{ème} Tirailleur (37^e D.I.) à **Velaines (Meuse)** et les déposons au circuit Nord d'**Haudainville**. Chemin faisant à **Senoncourt-les-Maujouy (Meuse, sud de Verdun)** je rencontre mon beau-frère **Florentin Bertrand**³⁸, retour de perme. Ce qui est curieux c'est que quelques secondes avant je venais de dire à **Maze** :

- « *C'est malheureux on ne rencontre jamais de figure de connaissance* »

Nous rechargeons à 13h au Faubourg Pavé à **Verdun** 80 hommes du 8^e R.A.P. (Régiment d'Artillerie à Pied) 34^e Batterie à côté du pont de la Galevaude sur le quai, j'en profite pour faire une photo, ? nous les déposons à **Moudrecourt** et après je me mets à la disposition du lieutenant **Poulain** qui me confie le "balai" de son convoi qu'il transporte à **Cuvel-Autigny (Haute Marne)**. Incidents de route nombreux, pannes, enfin je rentre au campement à 1h le

17 octobre 1917, mercredi :

34e Batterie

Du 8^e R.A.P.

*Le 1er mars 1916, cette unité est en position près de **Verdun**, dans la forêt de Hesse.*

*Le 11 août, elle va à **Belleville**,*

*Le 15 novembre, au Bois de **Maxéville**, restant dans la région de **Verdun**.*

*Le 1er janvier 1917, à **Tavanne**.*

*Le 16 octobre, au repos à **Moudrecourt**.*

*Le 9 décembre, au nord du Camp Dervin, à **Bertraine**, secteur de **Vauquois**.*

³⁸ Frère de madame DOYEN Julienne (née BERTRAND)

À Fains. Après midi passé à faire nettoyer le cantonnement, édicté des consignes. Le soir bavardé avec 4 américains du 24^e Infanterie Mitrailleuse qui montent en ligne samedi à Verdun.

18 octobre 1917, jeudi :

Pluie torrentielle. À 1830 revue, sous une tente, des 16 poilus qui doivent assister demain à une prise d'armes à **Chaumont-sur-Aire (Meuse)**.

19 octobre 1917, vendredi :

Contre ordre pour la revue. Vincent m'appelle à 4h pour partir en convoi sous les ordres de Poulain ? Nous chargeons les bagages du 5^e Colonial au camp de **Maujouy** (entre **Senoncourt** et **Ancemont**) quel borborygme ! Nous les transportons au-delà de **Joinville** à **Épizon**. Que c'est long ! 19 heures de route. Je conduis le camion n° 9 pour revenir, il a une dent de différentiel cassé ce qui occasionne des chocs dans le mécanisme analogues à ceux d'un marteau pilon. Avec ça le cliquet du frein à main est cassé et phare qui s'éteint tout le temps. Je m'en vais et fatigue énormément car le conducteur **Pérol**, un nouveau, serait incapable de s'en tirer à la descente de Sandrupt, j'ai bien le trac de dégringoler à toute allure et suis obligé de me coucher sur le volant pour actionner et maintenir le frein à main. Enfin contre toute attente j'arrive à bon port le

20 octobre 1917, samedi :

À Fains à minuit ou zéro heure. Juste comme je vais rentrer pour me coucher j'entends un vrombissement significatif et crie au lieutenant Antony de fermer ses persiennes, l'avion passe lentement car j'entends longtemps son bruit, mais il ne jette pas de bombes. Dans la matinée le bruit court que c'était un Zeppelin, c'est bien possible. Bien entendu la sirène de **Bar** s'était mise à hurler.

À table comme toujours nous parlons de la guerre c'est-à-dire de la paix qui en est le but et comme dans toute discussion chacun reste sur ses positions

- « *On les aura* »

Conclut **Sozeau**.

- « *Jamais* »

Dit **Doumerc**, tandis que prudemment j'émets un

- « *peut être* »

Quant à l'adjudant **Avignon**, il ne sait que penser, car il ne voit pas comment tout ça va se terminer. En tout cas nous sommes tous d'accord sur un point, c'est que la paix pourrait et devrait se faire sur le dos de la **Russie**, de cette **Russie** pourrie qui s'est arrêtée de travailler et qui crève de faim cet hiver. Avec ça les Boches occupent les îles du golfe de **Riga** et seront bientôt à **Petrograd**. Si les Russes capitulent, nous n'aurons pas de scrupules à faire la paix à leur dépend.

Mais trêve de digressions diplomatiques, il est 21h et si, comme il est possible, nous roulons demain, il est temps d'aller au lit prendre des forces pour des convois de vingt heures ou plus. Faudra à ce sujet que je note mes impressions, nous ne sommes plus, mais plus du tout traités d'embusqués par les poilus des troupes que nous transportons, même, et c'était le cas hier, quand elles reviennent des tranchées, exténuées, décimées.

21 octobre 1917, dimanche :

Chouette ! Pas de convoi. Les journaux nous apprennent l'échec de la colossale flotte de Zeppelin dont certains ont été échoués dans les Alpes, ce qui fait que je suis à me demander si ce n'était pas un Zeppe »lin que j'ai entendu vendredi soir à minuit.

22 octobre 1917, lundi :

Réveil à 4^{1/2}. Départ à 5^{1/2} pour **Stainville (Meuse)** charger le dépôt divisionnaire (25^e, 2^e, 47^e, etc.) que nous déposons dans quatre patelins entre **Vitry-en-Perthois (Marne)** et **Vanault-les-Dames (Marne)**. Retour vers 17h. Bon boulot.

24 octobre 1917, mercredi :

On entend une forte canonnade. **Doumerc** qui a roulé avec la 646 et est allé à **Verdun** dit que ça vient du côté de la cote 304. À 21 h la sirène de Bar se met à fonctionner.

25 octobre 1917, jeudi :

En fait d'anniversaire j'ai aujourd'hui 34 ans révolus. **Béthoux** me réveille à 4^{3/4} pour partir à 5^{1/2} avec 7 camions charger les bagages du 408^e d'Infanterie et les transporter à **Verdun**, faubourg Pavé. Je suis chef de détachement et roule dans la voiture de liaison. Le chargement à **Géry** (Meuse) est laborieux, plus de 2 heures ! Il tombe de sérieuses averses. Arrivés à midi à l'hôpital St Michel où nous déchargeons les bagages, nous attendons 4 heures que le sergent-major se soit mis d'accord avec le casernier. Enfin à 4^{1/2} nous repartons et après plusieurs arrêts motivés par de l'eau dans l'essence du camion 13 de **La Beuze**, nous arrivons à **Fains** à 7 h. le séjour à **Verdun** a été calme, pas d'obus, mais le bruit d'une intense canonnade sur la Meuse côté droit. Beaucoup de boue. J'ai terriblement souffert du froid aux pieds en revenant.

29 octobre 1917, lundi :

Le Groupe, moins la 113 qui est partie pour Versailles il y a quelques jours, est parti ce matin entre 4 et 5h. je suis resté, pour remplacer (???) en perme, au bureau. Le "*Journal de Genève*" reproduit un communiqué austro-boche indiquant 60.000 italiens prisonniers. Si exact comme les commentaires du Journal le laissent supposer, c'est un désastre, une catastrophe lourde de conséquences.

Le soir clair de lune superbe qui nous vaudra probablement la visite des Fritz. Effectivement à 20³⁰ la sirène de Bar se met à hurler, mais ce n'est qu'une alerte. La nuit se passe sans incident.

30 octobre 1917, mardi :

Il a gelé blanc, les flaques d'eau sont gelées. J'attends avec impatience les journaux pour savoir ce que deviennent nos amis italiens. On dit que dix de nos divisions ont été envoyées à leur aide, en tout cas voilà qui n'est pas fait pour remonter le moral des Italiens qui viennent de traverser une période de crise intérieure dont les journaux n'ont parlé qu'en termes très vagues, mais qui, d'après le "*Journal de Genève*", se seraient manifestés par des journées rouges en août à Turin.

Je suis en train de lire "*l'Europe de demain*" par Wells et cela m'incite à faire des pronostics... parfaitement inutiles.

31 octobre 1917, mercredi :

Le s/L⁺ **Poulain** part en permission, j'en fais autant.

3 novembre 1917, mardi :

Jusqu'au 18

18 novembre 1917, dimanche :

Rentré de perme dans la nuit, j'ai servi d'interprète cicérone³⁹ à 4 américains égarés dans **Bar** à la recherche d'un hôtel. Retrouvé le Groupe à **Fains**. Pas de changement en mon absence. Besson est parti à l'intérieur comme père de 4 enfants. Le capitaine a été puni de 8 jours d'arrêt de rigueur comme responsable de la mauvaise marche d'un convoi. Sans être dans le secret des dieux on devine que le capitaine **Dervillé** n'est pas en odeur de sainteté au Groupement et à la Réserve. Pourquoi ? Peut être n'est-il pas assez pénétré de laxisme. Il est toujours dangereux de paraître plus intelligent que ses supérieurs. Et voilà comment sous le couvert de la discipline on rend antimilitariste les gens les plus doux. Le plus beau c'est que le capitaine étant mal vu, c'est tout le Groupe qui risque d'en pâtir.

19 novembre 1917, lundi :

Nous étions tous quatre en train de déjeuner (**Doumenc** étant en perme) lorsqu'un planton vient prévenir l'adjudant **Avignon** d'aller toucher de l'essence en supplément et des vivres pour plusieurs jours. Peu après se précise l'ordre d'emballer pour partir le lendemain, mais conformément à l'axiome militaire bien connu "*ne pas exécuter l'ordre, avant d'avoir reçu le contre-ordre*" survient dans la soirée l'ordre d'arrêter les

Il s'agit du désastre de **Caporetto** sur le front Italie-Autriche.

Le 24 octobre 1917, par une attaque foudroyante, Allemands et Autrichiens enfoncent les lignes italiennes. **Caporetto**, ville sur l'Isonzo, est dépassée et la plaine est atteinte. Le repli se transforme en débâcle. Complètement désorientés, les "paysans soldats" rentrent en masse, tout simplement chez eux !

Il faut l'arrivée de 6 divisions françaises aux ordres de **Foch**, et de 5 divisions britanniques amenées d'urgence pour endiguer l'invasion. L'ennemi peut enfin être arrêté sur la Piave, autre fleuve côtier, à 130 km de ses bases de départ. L'Italie a abandonné 300 000 prisonniers et la moitié de son artillerie. L'hiver met fin aux opérations.

³⁹ cicérone : Guide qui fait visiter aux étrangers les curiosités d'une ville.

L'affaire « Bonnet Rouge »

Organe d'extrême gauche, le *Bonnet Rouge* a défendu le rapprochement franco-allemand avant le premier conflit mondial. En 1914, à la demande de **Joseph Caillaux**, le journal a publié des articles prenant la défense de sa femme, **Henriette Caillaux**, accusée du meurtre de **Gaston Calmette**, le directeur du *Figaro*.

Pendant la guerre, le directeur du *Bonnet Rouge*, **Vigo**, dit **Almeryda**, laisse la direction de son journal à un dénommé **Duval**, qui reçoit de l'argent de l'étranger pour infléchir la ligne éditoriale : de pacifiste qu'il était, le journal devient franchement antimilitariste, provoquant l'intervention fréquente de la censure.

Lorsqu'il enquête sur l'origine des fonds versés au *Bonnet Rouge*, le capitaine **Bouchardon**, magistrat détaché comme juge d'instruction auprès du 3^e conseil de guerre, découvre un échange de correspondances aimables entre **Almeryda** et **Caillaux**, qui devra s'expliquer sur ses relations entretenues avec les dirigeants de ce journal.

préparatifs de départ. Il est bien temps, tout est déjà emballé y compris la grande tente de l'atelier, ce qui sera demain une source de conflit, puisque paraît-il, c'est le Groupe d'**Anglard** qui doit venir prendre notre place. Si prenons la leur, à nous le bois de St André près de **Souilly** (Meuse) et ce sera une justification de ma crainte de voir tout le Groupe écopé parce que la tête de notre capitaine ne plait pas à ses chefs.

Je profite de ce que j'ai emballé tout mon barda sans avoir quoi que ce soit à lire pour noter mes idées sur la situation générale qui est loin d'être brillante.

En France **Clémenceau** remplace **Painlevé**. Le scandale **Bolo-Pacha** (*Le Bonnet rouge*) (voir encarts) **Turmel** ; le député, qui est allé en Suisse et d'innombrables comparses suivent leur cours sans que la police et la justice semblent bien pressées de faire la lumière.

En Angleterre, toujours en conflit avec l'Irlande qui est de cœur avec les Boches, tellement leur haine de l'Angleterre est profonde.

En Italie !! c'est depuis l'offensive austro-boche 200 000 prisonniers qui se sont rendus sans combattre, de l'avis général, ce qui oblige Français et Anglais à s'embarquer pour essayer de sauver la situation.

En Russie !! Oh alors c'est le bouquet, **Kerensky** disparu, les Soviets, alias maximalistes, bolcheviks maîtres du pouvoir, c'est l'ANARCHIE. Ne tarderont pas à se réaliser mes prédictions sur la famine, car personne ne travaille plus.

Pauvres rentiers français, vous n'avez pas voulu confier vos capitaux à nous les jeunes, les confiants plein d'espérance dans l'avenir.

Tous, n'avez pas eu confiance dans nos méthodes modernes d'organisation, de publicité, de travail en somme. Vous avez préféré confier vos économies à nos grandes banques pour n'avoir qu'à passer à la caisse sans encourir les risques inhérents à toute entreprise commerciale ou industrielle. Vous avez préféré faire des placements "sûrs" en Ottoman et en Russe conseillé par les Banques. Vous n'avez en somme que ce que vous méritez, car c'est vous les rentiers et les capitalistes qui êtes cause de la décadence de la France. Et dire que depuis des années des gens clairvoyants criaient casse-cou.

Un communiqué émanant de **Petrograd** déclare simplement que les ambassades alliées n'ont pas "encore" été molestées.

En Suisse, le sang aurait coulé à **Zurich**. Quel beau prétexte aurait l'Allemagne pour l'envahir.

En Grèce, on ne sait ce qui s'y passe. On prévoit une offensive contre **Sarrail**.

Une seule note claire dans le tableau : l'Amérique et son Président **Wilson**, pourrions nous tenir jusqu'à ce qu'ils soient prêts. ?

J'oubliais la Roumanie qui du fait de la défection de la Russie se trouve désarmée, abandonnée.

20 novembre 1917, mardi à dimanche 25 novembre:

L'affaire « Bolo-Pacha »

Bolo, dit **Bolo-Pacha** depuis que l'ancien khédive (*titre que porta le vice-roi d'Égypte de 1867 à 1914*) – qu'il compte parmi ses relations – lui a octroyé ce titre, est un aventurier à la fois dentiste, importateur et représentant en vins de champagne, déjà condamné pour escroquerie.

Durant le premier conflit mondial, il convainc l'Allemagne de corrompre la presse française pour y publier des articles pacifistes destinés à atteindre le moral des Français.

Arrêté en septembre 1918, après avoir reçu sur son compte 11 millions de marks en provenance de la Deutsche Bank, **Bolo-Pacha** est jugé par le 3^e conseil de guerre en février 1918 et condamné à mort.

Le capitaine **Bouchardon**, magistrat détaché comme juge d'instruction, découvre plusieurs lettres de **Caillaux** dans les papiers de **Bolo**, qui font peser des soupçons sur le patriotisme de l'ancien ministre des finances.

Comme Charles (attends) nous attendons d'un moment à l'autre l'ordre de partir nos bagages chargés, c'est gai, pas seulement moyen d'avoir un mouchoir de rechange.

26 novembre 1917, mardi :

Temps gris bien de saison, de la boue, il a encore plu ces derniers jours, mes caisses sont empilées dans le fond du camion 15, les bureaux, l'atelier tout est emballé et nous pourrions partir dans l'heure qui suivra l'arrivée de l'ordre.

Le capitaine est parti en mission, après l'expiration de ses arrêts de rigueur, va revenir demain et nous trouver encore ici, à moins que nous ne défilions cette nuit.

Avignon prétendait l'autre jour qu'une attaque étant projetée devant Verdun nous ne quitterions pas le secteur avant. Effectivement, le Journal nous apprend qu'une attaque près de **Samogneux** a laissé 800 prisonniers entre nos mains.

Lloyd Georges a secoué les alliés, l'autre jour, en disant qu'ils se couvriraient de lauriers à la moindre avance.

Il est de fait que le succès britannique près de **Cambrai** avec ses 9 000 prisonniers perd de son éclat à côté du triomphe austro-boche en Italie.

En Russie c'est maintenant Lénine le grand maître et les journaux n'ont pas fini d'épiloguer à son sujet.

Notre grand argentier du moment **M. Klotz** a émis aujourd'hui le 3^e emprunt de guerre, le 1^{er} était, si j'ai bonne mémoire, celui de la Victoire. Le 2^e je ne m'en rappelle pas, le 3^e emprunt tout court, ce n'est pas un tort, un peu de modestie est de saison, comme l'a fait ressortir le courageux **Lloyd Georges**.

Des camions à vapeur **Purrey** ont passé hier venant de la **Somme**, allant à **Nancy** avec comme sous-officier, l'ancien fourrier de la 18, **Villard**.

27 novembre 1917, mardi :

La neige a fait son apparition, mais la mince couche de neige a fondu d'où augmentation de gabouille⁴⁰. **Avignon** est parti en perne ce matin avec un paquet à déposer au domicile du lieutenant **Mervet** contenant probablement un extincteur Peyrene, donc barboté à l'armée ; déjà le dit lieutenant avait emporté du sucre chez lui. Le plus choquant de l'affaire c'est ce voir le brave **Avignon**, le type le plus honnête qui soit, être mêlé à ce larcin.

L'ordre de départ n'est toujours pas arrivé, il paraît qu'on attend le retour du commandant **Lemerle** actuellement en permission et que l'alerte du lundi 19 était bien en vue d'un départ en **Italie**, mais s'il fallait noter tous les bruits qui circulent, mon carnet n'y suffirait pas.

Je recommence à travailler l'anglais avec **Krauss** le fourrier de la 115.

Il faut que je note l'incident survenu entre le capitaine Duret commandant le Groupe voisin et l'infirmier dudit Groupe, le fameux **Thomeret**, le végétarien, russophile. Comme le capitaine le traitait "d'abruti", **Thomeret** lui répondit poliment :

- « Je vous prierai d'être poli avec moi »

Maurice Paul Emmanuel Sarrail (né en 1856 - mort en 1929)

général, commandant en chef de l'armée d'Orient de 1915 à 1917.

...La pression constante sur la Grèce engendre finalement l'abdication du roi **Constantin 1er**, germanophile, qui à l'inverse de son premier ministre, tenait à une stricte neutralité de la Grèce dans le conflit mondial. Dès le roi parti, la Grèce entre en guerre aux côtés de la triple entente, renforçant ainsi l'armée d'Orient qui peut dorénavant prétendre à des opérations plus ambitieuses.

Malgré son rôle essentiel dans cette évolution stratégique, **Sarrail** est relevé de son commandement au profit du général **Guillaumat** en décembre 1917.

Au sortir de la guerre, **Sarrail** est nommé haut-commissaire en Syrie (1924) dont il est rappelé suite à la révolte des **Druzes** (1925-1926).

Le général **Sarrail** est mort en 1929 à Paris. Son cœur a été déposé aux Invalides.

⁴⁰ Ce mot n'apparaît dans aucun dictionnaire. On pourrait plutôt le remplacer par "gadouille" qui apparaît dans le dictionnaire Robert des synonymes comme équivalent à "boue"

Authentique puisque confirmé par les 2 parties, mais résultat : salle de police et sous peu départ de **Thomeret**, une bien curieuse figure connaissant l'anglais, l'espagnol, le russe, théosophe⁴¹ par-dessus le marché, c'est-à-dire croyant à la métempsychose⁴² et végétarien farouche.

La lune recommence à se montrer, aussi les Barisiens recommencent à venir coucher en banlieue.

28 novembre 1917, mercredi :

Fains. Le capitaine est rentré de mission, tout épaté de nos retrouver ici à **Fains** ; on dit que le capitaine **Schumacher** aurait réuni les hommes de son Groupe pour leur dire que le bon temps était passé, que de dures épreuves allaient commencer, 1.500.000 boches allaient se trouver devant nous et pour et pour leur remonter le moral, il fait faire 2 heures de classes à pied tous les jours. On dit que lorsque l'armée américaine sera prête, instruite, équipée, outillée que **Wilson** renouvellera son message de paix en jetant 100 milliards dans la balance pour les réparations des dommages causés par les Boches, ceci confirmerait mon impression que es Américains ne tiennent nullement à se battre, mais qu'ils se militarisent parce qu'ils sentent qu'avec la menace allemande d'une part et la menace japonaise d'autre part, ils ne peuvent rester sans défense, mais qu'ils ne tiennent pas à se battre. Il n'y a, d'après les on-dit, que si l'**Allemagne** refusait d'accepter qu'elle se battrait (l'**Amérique**) jusqu'au dernier homme, jusqu'au dernier dollar, ce qui me paraît, à moi, sceptique. « *The great bluff in the world* ».

29 novembre 1917, jeudi :

Fains. À midi arrive la nouvelle que nous sommes "désarletés !" nous réintégrons donc tout le barda dans nos domiciles.

1 décembre 1917, samedi :

Ma chambre étant face à l'Orient, les prés qui sont en face étant inondés, il en résulte que le lever du soleil se reflète dans l'eau est tout simplement merveilleux, une véritable symphonie d'or. Vent neige dans l'après midi, temps froid. Je potasse les cahiers de Garnier au cours de Belfort dans la chambre de Sozeau où nous faisons un bon feu. **Doumerc** rentre de permission à 18h. À 23h (???) me réveille pour me demander de désigner les 5 camions qui doivent rouler demain avec moi.

3 décembre 1917, lundi :

Rivière m'appelle à 4^{3/4}. Je pars avec 5 camions pour charger les bagages du **216^e d'Infanterie** soit 3 camions aux **Marats** (Meuse) la Grande et 2 camions aux **Marats** la petite pour les décharger aux casernes Bévaux (?) À **Verdun** où nous poirotions de ^{111/2} à ^{141/2}, heureusement que les boches ne remettent pas ça ! Hier ils ont envoyés 80 obus sur Bévaux et une centaine aux alentours. Nous ne rentrons à **Fains** qu'à 6h du soir, obligés d'aller lentement à cause de 3 nouveaux conducteurs sur 5.

4 décembre 1917, mardi :

J'ai oublié de noter qu'il a gelé terriblement hier, aussi les voitures de tourisme patinaient terriblement sur la route gelée, une Ford sanitaire américaine par suite d'un dérapage s'est emboutie, avant **Heippes** (Meuse), sur le camion 2 conduit par **Vincent**.

Aujourd'hui, gel, temps sec et clair.

5 décembre 1917, mercredi :

Revue à 14h par le capitaine **Legéas** commandant la Réserve, pour remettre la croix de guerre au lieutenant Robinet de la 174. Le soir grand branle bas, vérification des radiateurs, il y en a, paraît-il, 80 d'éclatés au Groupement. Je surveille la vidange et le réchauffage jusqu'à 10h du soir.

6 décembre 1917, jeudi :



Heippes. Monument érigé en mémoire des combats du 6 au 12 septembre 1914

⁴¹ Le terme **théosophie** fait référence à une doctrine qui soutient que toutes les religions sont des projections et tentatives de l'Homme de connaître « le Divin », et que, par voie de conséquence, chaque religion possède une partie de la Vérité. Étymologiquement il signifie « sagesse de Dieu »

⁴² Transmigration à la mort d'une âme d'un corps dans un autre. Le nom de **Pythagore** est attaché à la doctrine de la **métempsychose**. C'est pour cela que je ne puis me lasser de louer le coq de Lucien qui par le moyen de la **métempsychose** avait été philosophe dans la personne de **Pythagore**. (Érasme; « Éloge de la folie » 1509.

Fains. Il gèle. Le 167^e d'infanterie donne un petit concert bien réussi dans la salle de bal de la mère **Simon**. Mr **Poulain** me dit à 9^{1/2} du soir que notre départ est pour après demain.

7 décembre 1917, vendredi :

Préparatif de départ qui est fixé à 7h du soir demain. Soirée passée chez **Guy**, notre brigadier d'ordinaire.

8 décembre 1917, samedi :

Départ à 7h du soir sur le camion 1 avec **Duval**. Temps doux et couvert. Nous passons à **Ligny-en-Barrois**, **Gondrecourt-le-Château**, vu beaucoup d'Américains, une camionnette de bidoche renversée. Passons à **Domrémy-la-Pucelle** (Maison natale de **Jeanne d'Arc**), **Neufchâteau**. (**Vosges**) Nous arrêtons à **Bulgnéville** (**Vosges**) où nous sommes très bien reçus. Mon billet de logement est chez A. Duveau Épicerie centrale, une chambre superbe. Je souffre du genou droit et de l'épaule droite. Serait-ce l'annonce de rhumatisme ?

9 décembre 1917, dimanche :

Départ de **Bulgnéville** à 7h. Temps superbe. Soleil. Nous traversons de superbe forêt, **Neufchâteau**, **Contrexéville**. Nous arrivons à **Luxeuil-les-Bains** vers 8h après avoir déjeuner à **Bains-les-Bains** (**Vosges**). **Guy** qui est parti du matin faire le cantonnement, m'a retenu une chambre chez le sous-chef de gare Mr **Wephre** où nous installons également la popote. **Sozean** a une chambre contigüe à la mienne qui est au nord, qui n'a pas de poêle et qui est rudement froide.

10 décembre 1917, lundi :

Luxeuil-les-Bains. On s'installe. Les hommes sont installés à l'usine **Wilson et Son**, les camions devant la gare, nous ne serons pas trop mal je crois. Le capitaine me dit que le Groupement est sous les ordres du commandant Lambert et que nous servirons qu'en cas d'envahissement de la **Suisse** par les Boches.

11 décembre 1917, mardi :

Décidément nous avons eu la main heureuse, madame **Wephre** est une cuisinière épatante. Mon genou continue à me faire souffrir, mais l'épaule va. Le spectacle de **Luxeuil-les-Bains** est curieux, il y a toujours une demi douzaine d'avions qui ronflent au-dessus de la ville, car il y a à proximité un centre d'aviation très important.

12 décembre 1917, mercredi :

Luxeuil-les-Bains. Pris un bain aux thermes, les eaux alcalines étant bonnes pour les rhumatismes paraît-il. Temps froid se sec.

15 décembre 1917, samedi :

Je passe ma journée à faire remplir les radiateurs de solution Solvay. Il commence à courir un bruit qu'un Groupe irait à **Lure**. Serait-ce le notre ? Quel dommage nous qui sommes si bien ici.

16 décembre 1917, dimanche :

Luxeuil-les-Bains. Il gèle toutes les nuits. Vers 10 1/2 le capitaine reçoit un mot du Groupement qui lui fait me dire :

- « *Je crois que nous ne ferons pas de vieux os ici* »

J'en déduis que c'est notre Groupe qui va se débiter, mais où ?

17 décembre 1917, lundi :

Le bruit du départ se confirme, nous allons, paraît-il, à **Souilly**.

18 décembre 1917, mardi :

Le tuyau a crevé, nous restons à **Luxeuil-les-Bains**

19 décembre 1917, mercredi :

De nouveau nous devons changer de cantonnement, l'Intendance ayant réquisitionné l'usine Wilson où sont logés nos poilus, mais en somme rien d'officiel.

22 décembre 1917, samedi :

À 7h moins le quart, **Béthoux** vient me réveiller, nous quittons **Luxeuil-les-Bains** à 13h pour cantonner à **Fontaine-les-Luxeuil** à 6 kilomètres environ au nord. Je loge avec **Doumerc** chez madame veuve **Rollin**, une

vieille richarde, paraît-il, qui petit à petit nous donne un poêle avec des tuyaux en ophicléide⁴³ ! Nous mangeons en popote chez **Bernardin** au Moulin, nous y sommes très bien.

23 décembre 1917, dimanche :

Fontaine-les-Luxeuil. Il continue à geler -10° toutes les nuits, paraît-il. On dit que les Boches font de gros préparatifs dans le voisinage de la **Suisse**.

24 décembre 1917, lundi :

Je me réveille avec un fort mal de gorge. Je fais prévenir le major qui m'ordonne ventouses, gargarismes.

25 décembre 1917, mardi :

Fontaine-les-Luxeuil. Drôle de Noël, je reste au lit jusqu'à 4h de l'après midi. Pendant ce temps les copains font la ribouldingue, la Section ayant organisé un banquet c'est bien ma veine, dire que l'année passée à pareille époque j'entrais à l'hôpital de **Châlons-sur-Marne**.

26 décembre 1917, mercredi :

Et toujours la même vie, ventouses, le major trouve que ça ne va toujours pas fort dans mes poumons.

27 décembre 1917, jeudi :

Fontaine-les-Luxeuil. Il y a 10 à 20 cm de neige. Je me risque néanmoins à sortir pour aller à la popote. La nuit il gèle -10 et - 20°

1 janvier 1918, mardi :

Il neige les traîneaux ont remplacés les voitures. La Section s'est réunie à midi en un petit banquet au café des cyclistes. Les officiers ne dédaignent pas de venir après déjeuner entendre l'inévitable partie de concert dont **Desmonts** fait presque tous les frais.

Le capitaine **Dervillé** a l'air soucieux, ne va-t-il pas dans l'après midi passer une contre visite pour son départ éventuel en Orient, en fait d'étrennes, ce serait moche.

Des événements extérieurs que j'appréhendais, deux seulement se sont réalisés : la paix séparé de la **Russie** et de la **Roumanie**. Au point de vue intérieur, il s'est passé des événements importants. **Clémenceau** qui a promis de faire la lumière tient parole, de ce fait **Charles Humbert** est poursuivi comme associé de **Bolo-pacha** (voir page 70), ainsi que **Caillaux** et un autre député notoirement inconnu nommé **Loustalot**. Ils sont poursuivis à la requête du Gouverneur militaire de Paris qui est un ancien général d'active, le général Dubail en raison des lettres écrites par lui trouvées lors des perquisitions faites chez **Bolo**, **Almeryda** et autres.

L'accusation leur reproche d'avoir tenu à **Rome** des propos sinon défaitistes du moins pacifistes en essayant de détacher la **France** et l'**Italie** de l'**Angleterre**.

J'en conclus, en mon for intérieur, que c'est l'**Angleterre** qui a obligé **Poincaré** à nommer **Clémenceau** l'anglophile

À propos de **Lénine** et son rôle historique :

Lénine et son rôle historique ont fait l'objet d'un grand nombre d'études historiques, beaucoup opposant sa figure à celle de **Joseph Staline**. **Boris Souvarine**, plus critique, le considérait comme « un utopiste pour qui la fin justifie les moyens » et commentait « **Lénine** cite **Marx** pour justifier le régime soviétique identifié à la "dictature du prolétariat", alors que **Marx** entendait par cette expression une "hégémonie politique" résultant du "suffrage universel"; ce qui n'a rien de commun avec le monopole d'un parti, l'omnipotence d'une "oligarchie" (**Lénine** dixit), un **Guépéou** inquisitorial et un archipel du Goulag ». Souvarine tournait en dérision le culte de « Saint **Lénine** », estimant qu'« on reconnaît un arbre à ses fruits » et concluant « Il serait absurde de confondre **Lénine** et **Staline** dans une même appréciation sans nuances comme de prétendre que le maître n'est pour rien dans les turpitudes de son disciple. **En conscience, on ne saurait écrire désormais sur **Lénine** en fermant les yeux sur les conséquences du **léninisme** et de son sous-produit, le **stalinisme**; sur l'injustice atroce des répressions, des exactions, des dragonnades, des pogromes, des hécatombes; sur les tortures et la terreur infligées aux peuples cobayes de "l'expérience socialiste"; sur l'asservissement de la classe ouvrière, l'asservissement de la classe paysanne, l'abrutissement de la jeunesse studieuse, l'anéantissement d'une intelligentsia qui faisait honneur à la Russie de toujours. **Lénine** n'avait pas voulu cela. Quand même, pour sa large part, il en est RESPONSABLE. »**

Selon **Domenico Losurdo**, **Lénine** aurait pu s'enorgueillir « de l'élan donné par lui-même et par la révolution d'Octobre au dépassement des trois grandes discriminations et en dernière analyse à la cause de la démocratie et des droits de l'homme dans le monde et en Occident même »

⁴³ L'ophicléide est un instrument de la famille des cuivres. L'étymologie du mot provient du grec "ophis" qui signifie «serpent» et de «kleis, kleidos» qui signifie «clé». Ce qui donne : «serpent à clés». En effet, l'ophicléide est l'évolution métallique du serpent militaire, muni de clés. Il est utilisé dans les musiques militaires.

comme président du conseil. Ce ne sont évidemment que des suppositions.

Caillaux s'est habilement défendu dans un discours prononcé à la chambre ses députés et la lecture de son discours paru in extenso au Journal officiel m'a laissé profondément rêveur. On croirait revivre le début de l'affaire **Dreyfus**. Quoiqu'il en soit la Gauche a applaudi, le Centre et la Droite ont observé un silence qui n'en était pas moins éloquent comme le constate le « *Journal de Genève* ».

D'après **Caillaux**, il n'y aurait qu'une vengeance de notre ambassadeur à **Rome**, monsieur **Barrière**. Quoiqu'il en soit il a demandé lui-même la levée de son immunité parlementaire pour que la justice militaire suive son cours.

Pendant ce temps **Turmel**, autre député accusé de commerce avec l'ennemi s'est réfugié dans le maquis de la procédure. **Bolo, Duval, Marion Goldsky, Lindau et Cie** sont toujours en cours d'instruction.

Voilà pour la situation intérieure qui est, pourrait-on dire à la phase d'épuration.

Voyons à l'étranger :

En **Allemagne**, on doit continuer à y souffrir sérieusement, mais leurs réels succès militaires leur aideront, j'en ai peur, à tenir, à souffrances égales, plus longtemps que nous. La paix séparée, ou plus exactement l'armistice sur le front Est leur a permis de récupérer des milliers de combattants et l'on continue à nous prédire une prochaine offensive « Kolossale ».

En **Russie**, les camarades **Lénine** et **Trotski** que la presse de l'Entente couvre d'injures, n'en sont pas moins des révolutionnaires qui font penser à ceux de la Révolution française. Notre jugement à leur égard est faussé du fait que leur dictature nuit à nos desseins et nous met dans le pétrin, il n'en est pas moins vrai que ces deux hommes ont l'énergie de deux démons, qu'ils veulent la paix à tout prix et l'imposer à tous les belligérants. On renonce d'ailleurs à dire qu'ils sont vendus à l'**Allemagne** et moi, je crois que ce sont simplement des espèces d'anarchistes qui ayant vécu toute leur vie dans le rêve d'une société future conforme à leurs idées cherchent tout simplement à les mettre en pratique.

Et si certains de nos journaux vont jusqu'à reprocher à **Lénine** de discuter avec les Impériaux je trouve, moi, qu'au contraire ce sont les Impériaux qui s'abaissent (??) jusqu'à venir négocier avec un camarade beaucoup plus avancé en anarchie que le camarade **Liebnerkt** qui expie, en prison prussienne le fait d'avoir proposé des idées contre la guerre analogues à celles de **Lénine**.

Et j'en arrive à me demander si cette flamme mystique de purifier le monde ne risque pas de gagner l'Allemagne, car maintenant l'on sent toutes les démocraties désireuses de connaître les buts de guerre de leurs gouvernements.

Je viens de relire l'Histoire de **France** dans mon mémento Larousse, on ne saurait imaginer combien l'Histoire si barbe en temps de paix est attrayante en temps de guerre, j'en déduis même que les profs d'Histoire doivent avoir quelques difficultés à éviter de la part de leurs élèves quelques questions indiscrettes, par exemple de voir que nous fûmes presque toujours en guerre contre les Anglais, qu'ils occupèrent **Calais**⁴⁴ pendant plus de cent ans, que nos aïeux les **Francs** étaient des barbares⁴⁵ venus de **Germanie**.

Un proverbe dit que l'histoire est un éternel recommencement, ne souhaitons pas alors de signer le traité de paix à **Aix-la-Chapelle**, car celui de 1741⁴⁶ il en est résulté.

« *La Russie gagne la Silésie, l'Angleterre agrandit son domaine seule la France qui a supporté tout le poids de cette guerre n'obtient rien* », ce n'est pas moi qui l'invente, car je le recopie sur le mémento Larousse.

⁴⁴ Pas seulement Calais mais aussi le duché de Normandie, la Picardie, le duché de Bretagne, le duché de Guyenne. La ville de Calais ne fut reconquise qu'en 1558, soit plus de cent ans après la fin de la guerre de cent ans (1453)

⁴⁵ Attention à l'époque des grandes invasions du V^e siècle le **barbare** désignait tout peuple qui est étranger à la civilisation grecque ou romaine, puis au christianisme, rien à voir avec le sens cruel et féroce qui s'attache de nos jours à ce mot. D'ailleurs ces Barbares furent « installés » en Gaule par l'empereur Valentinien III

⁴⁶ Ce traité ne fut qu'un « épisode » douloureux de l'Histoire de France, surtout après la victoire de Fontenoy, et suivant l'historien G. Duby : "les batailles et les émeutes, les crises dynastiques et les décisions du pouvoir peuvent être généralement tenues pour effervescence de surface, et que les ressorts profonds de l'histoire sont ailleurs, dans l'aménagement des forces productives, dans la manière dont furent réparties d'âge en âge entre les hommes la puissance et les richesses"

Boudon, l'infirmier de notre Groupe, vient de me dire :

-« *As-tu vu le grand rouquin boche qui est sous-officier, il a la main en écharpe et ben mon vieux c'est pitoyable, il a un nerf coupé et sa main pend lamentablement, il est maintenant infirme pour le restant de ses jours, le docteur Michel notre Major en est outré, on aurait très bien pu faire le nécessaire immédiatement, mais maintenant c'est trop tard. Le grand jeune homme s'est blessé en coupant du bois avec une serpe (les prisonniers sont occupés à couper du bois dans la forêt) que voulez-vous qu'il en pense de notre civilisation si, sciemment, nous l'avons laissé devenir infirme.* »

Boudon me donne aussi quelques détails sur le camp, en l'absence de médecin c'est le lieutenant **Peretti**, je crois, qui passait la visite médicale. J'imagine combien cet ancien adjudant, très probablement garde-chiourme dans le civil, avait passé la visite, aussi les prisonniers étaient-ils heureux de passer la visite devant un vrai médecin et un médecin dans toute l'acception du mot, auquel on prête l'anecdote suivante :

Parlant à un officier : « *Vous êtes le bourreau de ces hommes et moi je suis leur défenseur* ». Aussi sur quel bec de gaz le lieutenant **Peretti** est-il tombé quand il est venu lui-même à la visite, le Major a été obligé de lui dire : « *Est-ce vous qui passez la visite ou moi ?* »

De tout ceci je déduis que le sort des prisonniers en tous pays est bien pitoyable étant donné la façon inhumaine dont certains de leurs gardiens se croient obligés de les traiter.

Je dis bien "certains" car les "terribles toriaux" comme nous appelons les territoriaux qui les gardent ne peuvent s'empêcher d'être des hommes et de plaindre les pauvres diables qui sont sous leur garde. Je dis pauvres diables car ils sont minables pas très maigres, mais hâves⁴⁷, harassés, terreux.

Boudon me dit :

-« *Mais mon vieux, c'est affreux y en a qui ont le corps mangé par la vermine... et peu de linge* »

Je voudrais bien avoir l'avis d'un prisonnier français retour d'**Allemagne** pour lui demander comment, son avis, nous devons traiter les prisonniers boches, je serais bien étonné qu'il ne me réponde pas :

-« *Donner ce qui leur est dû et les traiter avec justice* »

On prétend qu'un imbécile est un monsieur qui ne change jamais d'avis, il faut croire que j'en suis un fameux, car sur ce chapitre de la façon dont on doit traiter les prisonniers j'ai toujours raisonné "Croix Rouge" ou suivant l'esprit de **La Haye**.

Je suis heureux de voir que des gens que j'estime très intelligent comme notre capitaine Mr **Dervillé** ont les mêmes sentiments que moi.

Et comme l'adjudant Avignon invoquait la manière forte pour obtenir du rendement, le capitaine lui dit :

-« *Donnez-leur d'abord à manger* »

Il paraît, en effet, que leur brouet tire plutôt sur l'eau claire que sur la panade, mais c'est un on-dit car je ne l'ai pas vérifié.

1 janvier 1918, mercredi à samedi 5 janvier :

Fontaine-les-Luxeuil. Le sol est recouvert de neige, il gèle et on glisse plutôt qu'on ne marche. Les indigènes ont remplacé leurs voitures par des traîneaux ce qui est pour moi une nouveauté.

6 janvier 1918, dimanche :

Le temps s'est radouci, il pleut et il dégèle avec une rapidité extraordinaire et la campagne a recouvré ses couleurs.

8 janvier 1918, mardi :

Ah ! bien ouiche, elles sont jolies les couleurs, pendant la nuit il est tombé 30 à 40 centimètres de neige fine, légère, floconneuse qui se tient droite sur les branches des arbres et qui fait joli tout plein.

Mais que se passe-t-il en **France** ? **Clemenceau** a refusé les passeports aux socialistes qui veulent aller en **Russie** causer avec **Lénine** pour le dissuader de conclure une paix séparée. Il argue pour son refus de l'opinion publique.

Nos financiers s'agitent, ils s'aperçoivent que nous n'avons plus personne en **Russie** pour défendre nos intérêts qui se chiffrent, suivant le directeur d'un des plus grands établissements de crédit à 16 ou 18

⁴⁷ Pâli, émacié par la faim, la souffrance

milliards (le journal du 4 janvier 1918) et l'article en question avoue ingénument, pour ne pas dire cyniquement, "*fort heureusement, les engagements des banques françaises ne représentent qu'un montant presque négligeable*" ce qui confirme bien mon idée de toujours : que les banquiers ont empoisonnés leur clients avec des emprunts russes, mais que pour eux... très peu !

Les journaux relatent beaucoup de discours d'hommes politiques, **Marius Moutet** en France qui déplore que nous n'envoyons pas de parlementaires socialistes pour discuter avec les bolcheviks, de **Lloyd George** le socialiste anglais qui énonce ses buts de guerre :

Restauration de la Belgique et des autres pays envahis, restitution de l'Alsace Lorraine, du Trentin, de Trieste, organisation internationale pour le respect des traités, la limitation des armements et des effectifs, la guerre n'étant, dit-il, qu'un acte de barbarie.

Et il ajoute que l'**Angleterre** n'a jamais songé à modifier l'organisation intérieure de l'**Allemagne**, mais qu'elle veut l'obliger à perdre cet esprit militariste qui est la cause de la guerre et là je suis entièrement d'accord avec lui. Les militaires de tous les pays désiraient la guerre tout comme les médecins et pharmaciens les épidémies, les chirurgiens les catastrophes de chemin de fer⁴⁸.

En Russie, l'ambassadeur d'Angleterre sir Buchanan rentre, raison de maladie ! Mais on ne parle pas de son remplacement, pourvu qu'on n'apprenne pas le retour de **Noulens Joseph** (Il fut désigné pour le poste d'ambassadeur à [Petrograd](#) au mois de mai [1917](#), quelques semaines, après la [Révolution de Février](#) qui avait provoqué l'abdication du Tsar [Nicolas II de Russie](#)), notre ambassadeur, ce serait l'indice que nous sommes enfin décidés à laisser tomber nos bons amis les Russes.

La France a reconnu la République finlandaise. En Allemagne, tout semble normal, mais le bruit court que les allemands ne pourraient pas empêcher leurs soldats d'aller fraterniser avec les Russes. Après les avoir encouragés à le faire pour traiter une paix séparée ils s'aperçoivent maintenant du danger car les maximalistes ont élevé l'indiscipline à la hauteur d'une institution.

21 janvier 1918, lundi :

Réveil à 4h. Départ à 5¹⁵ c'est mon second convoi depuis fin octobre et quel convoi. Chargement à **St Loup-s-Semouse**, à la fabrique de bonbonnes, des bagages d'un CID (? 52.140) et Service de Santé pour être chargé dans des wagons en gare d'**Aillevillers-et-Lyaumont** (Hte Saône), au total 20 km. Rentré au cantonnement à 11h.

22 janvier 1918, mardi :

Fontaine-les-Luxeuil. Je profite d'un camion qui va à l'essence à **Luxeuil** pour aller prendre un bain et acheter un couteau en remplacement de celui perdu dans le convoi d'hier. 18 frs pour un mauvais couteau de rien à 3 lames, 18 frs ça me rend rêveur. La marchande m'a dit :

-« *Bien beau d'en avoir encore* »

23 janvier 1918, mercredi :

Fontaine-les-Luxeuil. Toujours le beau temps. Le bruit court que la Réserve n°7, dont nous faisons partie, devrait fournir 250 gradés à l'artillerie d'assaut, c'est-à-dire aux tanks. Du calcul que je viens de faire la Réserve compterait environ 375 gradés on enlèverait donc les 2/3, j'ai peine à le croire. En tout cas, comme je suis après **Bertin-Mouro**t le plus jeune sous-officier du Groupe, je m'attends à être relevé. Mais est-ce bien vrai ? Je viens de rencontrer une batterie d'artillerie lourde, composée uniquement de jeunes gars. Alors nous irions dans les tanks, tandis que tous ces jeunes célibataires resteraient à la lourde, c'est-à-dire à l'arrière du front. Dans ce cas je regretterai amèrement de ne pas avoir demandé d'aller à **Salonique**.

23 janvier 1918, mercredi au jeudi 31 janvier :

Fontaine-les-Luxeuil. Et toujours le beau temps, chaud le jour, froid la nuit, ce qui fait que le sol gèle la nuit et dégèle le jour. Les routes de ce fait sont très vulnérables et un convoi d'artillerie lourde à tracteur (mortier de 220) a défoncé à un tel point la N64 entre **Fontaines** et **Luxeuil** que le Groupe est

⁴⁸ Sic !. Rappelons toutefois les paroles du maréchal **Lyautey** lors de la déclaration de guerre en 1914 : « *Mais ils sont fous ! C'est une guerre civile qu'ils vont déclencher...* » il n'y avait là rien de belliqueux juste une extraordinaire clairvoyance : celle d'un visionnaire.

obligé de fournir des équipes pour recharger la route avec des sapeurs et les prisonniers de guerre, on dirait en effet une terre labourée.

Nous n'avons pas roulé depuis le 21 décembre, y aurait-il pénurie d'essence !

En **France** c'est calme, on attend toujours l'offensive monstre que les prélèvements à l'est laissent prévoir. **Clémenceau** qui est un type à poigne a fait arrêter Caillaux à la suite de la découverte de documents américains et de l'ouverture d'un coffre à Florence contenant un projet de coup d'État. Les prisons regorgent de monde chic : **Caillaux, Bolo, Turmel, Lenoir, Desouches, Marion, Duval, Loustalot, Combry** et d'autres que j'oublie, soit 3 députés dont l'ancien Président du Conseil. D'autres sont prévenus libres : **Malvy**, ancien ministre de l'intérieur que le Sénat constitué en Haute Cour juge en ce moment sur les accusations du royaliste **Léon Daudet** et les attaques de **Clemenceau**. **Charles Humbert** l'ex directeur du "Journal" est poursuivi également. N'a-t-il pas profité des millions boches de **Bolo** ?

J'oubliais la carte de pain qui vient enfin d'être mise en vigueur, c'est pas trop tôt.

Ah ! Il n'y a pas d'erreur nous vivons une époque peu ordinaire, quand on songe à la qualité des hommes poursuivis, on se demande si notre **Clemenceau** n'est pas aussi fort que l'était **Bismarck** le chancelier de fer.

En **Angleterre** **Lloyd George** a chambardé tous les services de l'Amirauté anglaise, balancé l'amiral **Jellicoe**⁴⁹, ce qui fait grogner.

Parlant devant les travaillistes, il a prononcé un important discours précisant les buts de guerre de l'Angleterre, ce qui est une invite à causer de la paix

En **Amérique** le Président **Wilson** qui me paraît le plus grand par la largeur de ses vues et la noblesse de ses idées a, peu de temps après, exposé dans un message⁵⁰ les buts de guerre de l'**Amérique**. Ce message était une réponse à un radiogramme de **Lénine**, mais les journaux français ont omis de le dire, car la consigne en **France** est d'ignorer le gouvernement de **Lénine** et **Trotsky**.

En **Italie**, l'offensive austro-boche paraît définitivement stoppée, les Italiens ont même fait hier une petite offensive locale heureuse.

En somme tout paraît tranquille dans les pays de l'Entente (**Russie** exceptée) mais il n'en est pas de même chez nos ennemis et chez certains neutres.

En **Espagne**, la révolte gronde, la **Catalogne** rouspète.

Au **Portugal**, j'allais oublier, s'est offert, lui aussi, son petit coup d'État. Le Président **Bernardino Machado** après un voyage triomphale en **France**, a trouvé à son retour la place prise par un concurrent.

En **Autriche** ça n'a pas l'air d'aller du tout, grèves, troubles. Il est manifeste que c'est le pays qui désire la paix le plus sincèrement, au premier rang, son jeune souverain⁵¹ qui doit certainement subir l'influence de sa femme la princesse **Zita** (de Bourbon Parme) une parisienne⁵² (?)

En **Allemagne** on commence à y parler de grèves.

En **Russie** les jeux sont faits. **Petrograd** négocie toujours à **Brest-Litovsk**. **Petrograd** aux mains de **Lénine** et **Trotsky**. En **Ukraine**, aux mains de la **Rada**⁵³, négocie également, mais le journal d'aujourd'hui nous apprend que la **Rada** ukrainienne qui avait négocié la paix vient d'être renversée par un quelconque soviet nationaliste, aussi tout est-il à refaire. Pauvres Boches qui croyaient déjà avoir à leur disposition le grenier de la **Russie**.

La **Finlande** reconnue République indépendante par la **Suède** et la **France**.

En **Roumanie**, la **Russie** (celle de **Lénine**) vient de lui déclarer la guerre.

⁴⁹ D'après Wikipédia **John Jellicoe** "démissionne le 24 décembre 1917, selon un désaccord avec le gouvernement sur le système des convois. Il est remplacé par sir **Eric Geddes**, nouveau Premier Lord de l'Amirauté. En 1918, il reçoit son titre de vicomte de Scapa. En 1919, le grade d'amiral lui est conféré."

⁵⁰ Il s'agit probablement du discours prononcé par **Woodrow Wilson** le 8 janvier 1918 au Congrès : « Les principes wilsoniens peuvent être résumés en trois mots : autodétermination des peuples, liberté et paix.

11 novembre : après la signature de l'**Armistice**, le gouvernement allemand accepte d'ouvrir les négociations de paix à partir des « 14 points » développés par le président **Wilson**. »

⁵¹ **Charles François Joseph de Habsbourg-Lorraine** (*Karl Franz Josef von Habsburg-Lothringen*) (**Persenbeug**, 17 août 1887 – **Madère**, 1^{er} avril 1922) a été, sous le nom de **Charles I^{er}**, le dernier empereur d'Autriche

⁵² **Zita** est née à **Viareggio**, en province de **Lucques**, le 9 mai 1892. La province de **Lucques**, est une des provinces italiennes de **Toscane** en Italie.

⁵³ Parlement monocaméral d'Ukraine

1 février 1918, vendredi :

Fontaines. Soleil. On apprend que les Gothas⁵⁴ ont bombardé **Paris** dans la nuit du 30 au 1^{er}. Tout ce qui est relatif est censuré dans les journaux en attendant le communiqué officiel. Londres a également été bombardé la même nuit et la nuit avant (avec 47 tués et 169 blessés).

Il y a un important débat à la chambre des députés au sujet de la crise de pain dans la région lyonnaise et de l'institution du ticket de pain. Dans son interpellation Moutet (le député de Lyon, paraît éloigné des Bertrand) a dit :

- « Lorsque l'autre jour la population manquait de pain et que 150 000 personnes étaient en grève... »

Heureusement que Clémenceau a supprimé la censure ! Aucun journal n'a parlé de grèves, ces temps derniers. Ah ! il sera intéressant, la guerre finie, de savoir ce qui s'est passé exactement.

Les Anglais marquent les coups avec une loyauté remarquable en Méditerranée. Les sous-marins boches ont coulé 2 transports et fait 800 victimes, dans le Pas-de-Calais également. Et dire qu'il y a des gens qui traitent le péril sous-marin de négligeable

2 février 1918, samedi :

Fontaines. Le Groupe donne une représentation pour les militaires et naturellement je suis mis à contribution pour chanter. Vu l'affluence de la population civile, nous sommes obligés de jouer en matinée et en soirée, tout en étant obligés de refuser du monde. Ah ! ce que les gens de Fontaines ont l'air de s'amuser d'entendre nos pitreries, on voit combien ils sont privés de spectacle.

4 février 1918, lundi :

Fontaines. Arrivée du 19^e bataillon de Chasseurs à pied. Les femmes ont l'air aux anges. Ces Chasseurs ont laissés un souvenir peu ordinaire.

5 février 1918, mardi :

Le L^t **Poulain** m'a informé qu'au concert j'ai fait bonne impression sur le capitaine **Duret**, commandant le Groupement et sur le capitaine **Collot**, commandant la Réserve, à tel point que Mr **Poulain** insiste pour que je re-suive un cours de perfectionnement qui m'ouvrira les portes de **Belfort**. Mais je ne marche pas, car je ne crois pas apprendre grand-chose à un nouveau cours de perfectionnement. Sur ces entrefaites, j'apprends que le capitaine **Dervillé** est nommé président du jury d'examen du cours de perfectionnement qui vient de se terminer. Une combinaison m'est offerte, toute avantageuse pour moi, celle de passer demain l'examen de sortie avec les élèves et d'être déclaré admissible à **Belfort** sans suivre un nouveau cours. Mais... il y a un mais, le prochain cours de **Belfort** commence en mars. Je tiens à être à la Foire de **Lyon**. Le capitaine **Dervillé** qui est vraiment un type épatant se renseigne et obtient que, je suis admissible, je n'aie qu'au cours de **Belfort** suivant. C'est dans ces conditions que le

6 février 1918, mercredi :

Je pars de **Fontaines** en auto avec le capitaine **Dervillé** pour passer l'examen. Chemin faisant, nous dépassons le 19^e bataillon de Chasseurs à pied qui a quitté **Fontaines** ce matin à 7h, après avoir organisé lundi un concert l'après midi, retraite et bal le soir, on se serait cru au 14 juillet d'avant-guerre et concert encore hier après midi. Oh ! vraiment si les civils de l'arrivée voyaient ça, ils se demanderaient si c'est ça la guerre.

J'arrive au terrain d'exercice où je rencontre le peloton des élèves sous la direction de l'adjudant **Paris** mon ancien camarade de cours.

Inutile de dire qu'après 8 mois de convois ou de repos, j'ai perdu toute aptitude au commandement, ce qui fait que je passe un examen piteux en tant qu'instruction militaire, mais je me rattrape à l'examen technique et comptable et il faut croire que je ne suis pas trop mauvais, puisque le soir le capitaine **Dervillé** vient m'annoncer que je suis reçu 3^e sur 9 avec 16 $\frac{1}{2}$ comme note, alors que le 2^e a 16^{2/3} et le 1^{er} 17 et quelque chose. Ma modestie trouve que ça peut aller.

⁵⁴ **Gothaer Waggonfabrik A.G.** est une entreprise allemande de matériel ferroviaire installée à **Gotha** qui a produit durant la [Première Guerre mondiale](#) les bombardiers lourds [Gotha G](#) et les planeurs de transport lourds [Gotha Go 242](#).

7 février 1918, jeudi :

Fontaines. Mr **Poulain** me félicite, mais comme je ne dois passer à Belfort que fin avril, la guerre sera peut être finie d'ici là, mais je suis si bien à ma section que j'y resterai volontiers jusqu'à la fin de la guerre comme sous-officier.

En ce moment le procès **Bolo** bat son plein, mon homonyme expert fait une déposition accablante et le Marseillais n'y coupera pas je crois de ses 12 balles en **Russie**. Pastis le plus complet. Les Boches doivent bien se rendre compte qu'ils ne peuvent traiter avec un pays sans gouvernement, plongé dans l'anarchie la plus complète. Et si, comme on le prétend, les négociations vont être rompues entre les Impériaux et les Maximalistes, quel succès pour les diplomates de l'Entente qui, systématiquement n'a pas voulu reconnaître de gouvernement depuis le départ de **Kerenski**.

Et la grande offensive ! on l'attend toujours, les journaux signalent des concentrations à 3 endroits : **Belgique, Lorraine et Alsace** ce qui m'incline à croire que la principale attaque aura lieu ailleurs. En tous cas nous ne roulons plus du tout. Crise ! d'essence, sans doute, mais probablement en vue de la constitution d'un gros stock, dans le cas où se renouvellerait un coup comme Verdun qui a dû coûter quelques milliers de tonnes d'essence.

8 février 1918, vendredi :

Fontaines. Passé l'après midi chez **Hacquart** à faire de la musique.

9 février 1918, samedi :

Fontaines. Mr **Poulain** me fait appeler devant la cuisine pour m'annoncer qu'il part le lendemain matin à **Luxeuil** pour commander provisoirement la Section d'État-major du Groupement (TM 746). Quoique je ne sois pas le plus ancien sous-officier de la Section (**Doumerc** étant mon aîné d'au moins 4 ans) il ne m'en demande pas moins de veiller en son absence à la bonne marche de la Section. Mr Pelletier l'officier de la TM 113 étant chargé de signer les pièces.

10 février 1918, dimanche :

Fontaines. Comme le fonctionnaire fourrier, **Niel** (le père Fallières comme on l'appelle) est de la classe 1892 et va de ce fait rentrer à l'intérieur il a été décidé la veille que **Chauvet**, promu récemment brigadier, remplirait dorénavant les fonctions de fourrier, serait porté sur les états à ce titre, irait au rapport, etc. Je profite de l'occasion pour lui faire une petite conférence sur le rôle important du fourrier dans une section autonome, sur ce fait principalement que le brigadier d'ordinaire est sous ses ordres et qu'il a, comme tel, à vérifier les perceptions de l'Intendance et leur utilisation. J'attire son attention sur les balances de perception qui permettent de se rendre compte des trop perçus. Justement elles ont été faites la veille et je suis littéralement stupéfait, à leur examen, de constater l'énormité de certains trop perçus. Ainsi pour une période de 40 jours seulement je relève comme trop perçu : pain 246,6 KG, viande 47,2kg, vin 472 l, café 30,86 kg, légumes secs 39,5 kg, tabac off. 1,16 kg. Pour un vieux fourrier comme moi, la situation me paraît louche et je crois de mon devoir d'aller au bureau du Groupe prévenir Mr **Poulain** qui n'est pas encore parti, pour le mettre au courant, car j'aime autant être couvert, en le mettant au courant avant son départ. Mr **Poulain** revient avec moi au bureau de la section et fait appeler **Guy** le brigadier d'ordinaire, auquel je fais remarquer l'exagération de ses trop perçus. Mais il me répond :

- « *Je les ai* »

Je m'attends à ce que Mr **Poulain** lui dise « *faites les voir* » mais je t'en fiche la confiance de Mr **Poulain** est telle qu'il se contente de cette explication malgré ma remarque :

- « *Mais puisque tu as 472 litres de vin en stock pourquoi en as-tu retouché 260 litres le 7 février ?* »

Je sens combien mes questions le troublent, mais Mr **Poulain** semble ne pas s'en apercevoir, je n'ose pas m'inscrire en faux contre les assertions de **Guy**, mais je suis absolument sûr qu'il n'a pas son stock de pain, puisqu'il a été obligé de réduire les rations il y a quelques jours. Je le sais d'autant mieux qu'on en a refusé un morceau à **Bordier** l'autre matin. Je note tout cela en détail, de crainte que cela ne l'arrête pas là. Mais ça s'est arrêté là !

12 février 1918, mardi :

Fontaines. Mardi Gras. Quel festin de Balthazar nous faisons chez **Bernardin**, c'est parait-il la mode dans le pays. Dans l'après midi Mr **Poulain**

Est venu de **Luxeuil** se faire photographier avec toute la section.

17 février 1918, dimanche :

Fontaines. Il a gelé cette nuit encore plus fort que la veille. J'ai la désagréable surprise d'apprendre que je suis désigné éventuellement pour faire parti d'une commission régulatrice, c'est bien la douche.

18 février 1918, lundi :

Cette désignation m'embête rudement, aussi ai-je envoyé un mot hier soir à **Fautrat**, secrétaire au Groupement, pour savoir s'il n'y aurait pas moyen d'y couper. Je joue de toutes les cordes : Foire de Lyon, Mr **Poulain** absent, ami commun avec Mr **Duret** ; on verra bien ce que ça donnera. Enfin bref, j'ai le cafard, car outre le déménagement toujours assomant, je prévois que ma perne ne tombera plus pour la Foire.

19 février 1918, mardi :

Canonade l'après midi

21 février 1918, jeudi :

Les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas. Hier il faisait un temps d'été, aujourd'hui il neige. **Doumerc** qui a permuté avec moi pour sa permission n'est pas plus content que ça de partir avec un temps pareil. Le soir j'apprends que je dois être prêt à filer à la régulatrice dans le quart d'heure qui suivra l'appel téléphonique. J'en déduis logiquement qu'on envisage de plus en plus la création de cette régulatrice.

Que veut dire l'énigmatique manchette de l'œuvre d'hier, reçu ce matin « *Vendredi grêle* » est-ce l'attaque boche qui doit être déclenché ce jour là ?

À 8^{1/2} du soir le capitaine me fait demander pour m'informer que nous évacuerons 12 camions demain.

22 février 1918, vendredi :

Fontaines. Pluie et j'attends toujours l'ordre de partir, le capitaine **Duret** m'ayant maintenu sur la liste des régulateurs.

24 février 1918, dimanche :

Fontaines. Temps splendide. Je passe mon après midi à mettre de l'ordre dans mes affaires et à les nettoyer.

26 février 1918, mardi :

Fontaines. Soleil radieux. Vers 21³⁰ comme je me dispose à aller au lit, j'entends des bombes. J'éteins ma lampe et je regarde dans la direction de **Luxeuil**. C'est la pleine lune, on y voit comme en plein jour, mais pour voir les avions, macache ! Les Boches doivent bombarder le camp d'aviation de **Luxeuil** car on entend des éclatements de bombes, des éclatements d'obus et chose nouvelle pour moi des volets⁵⁵ de fusée destinées probablement à aveugler les aviateurs. À 22³⁰ la sérénade continue, je vais me coucher.

1 mars 1918, vendredi :

⁵⁵ Marcel voulait certainement dire : « des volées... »

21 mars 1918

La dernière bataille

« Les cloches de Pâques sonneront la paix », lance dans son ordre du jour le **Kronprinz**. Le 21 mars 1918, à 4h40 du matin, en **Picardie**, sur 70 kilomètres de front, quatre-vingts minutes de bombardement à obus toxiques sont suivies de trois heures de feu roulant à obus explosifs. Sous le coup de boutoir allemand **Haig** fait appel à **Pétain** qui envoie le 5^e corps de **Pellé** au secours des anglais près de Noyon. Mais bientôt les armées françaises et anglaises sont en passe de se disjoindre : **Haig** cherchant à protéger les ports de la **Manche** et la liaison avec l'**Angleterre** et **Pétain**, sur ordre du gouvernement, à « couvrir à tout prix » **Paris** à portée des obus de la grosse **Bertha** qui, à partir du 23, de quart d'heure en quart d'heure, y sème l'affolement et la mort. Dans la nuit du 24, une dramatique entrevue oppose les deux généralissimes à **Dury (Somme)**. L'heure est si grave que **Foch**, chef d'état major de l'armée, en appelle à **Clemenceau**. Le 26, lors de la conférence de **Doullens**, sur proposition du « Tigre », proposition aussitôt acceptée par Lord **Milner**, **Poincaré** et **Loucheur**, **Foch** se voit chargé de « coordonner l'action des armées alliées sur le front ouest ». C'est le début du commandement unique (*en fait Clemenceau réalise à peu près toutes les réformes que Lyautey avait proposées : il fait nommer Foch généralissime et commandant interallié ; il crée ainsi l'unité de direction de commandement*). **Foch** prend **Weygand** pour adjoint et donne l'ordre de tenir **Amiens**, trait d'union entre les deux armées.

....
« La Turquie, les frontières de l'Autriche, le front sud-est sont menacés, note Ludendorff le 30 septembre 1918. La situation du front ouest est grave. Aussi le maréchal (Hindenburg) et moi sommes-nous convaincus qu'il faut, dans l'intérêt de l'armée mettre fin aux hostilités. »

LE FIGARO ■ hors série "La Grande Guerre"
novembre 2008

Fontaines. Il neige. Je compte partir en perme demain. Effectivement je suis parti en perme le lendemain et au retour j'ai eu la flemme de tenir mon carnet à jour. Je suis rentré de perme le samedi 16 mars.

Du 16 au 23 mars 1918, :

La grande offensive semble s'être déclenchée le 21, jour du printemps, sur le front anglais. La seule répercussion jusqu'à présent est que nous sommes en alerte depuis ce matin.

24 mars 1918, dimanche :

Fontaines. Nous devons nous tenir prêt à partir, mais c'est si souvent qu'on nous fait le coup que je n'ai rien emballé du tout et que nous continuons à répéter la revue que le capitaine a écrit pour être jouée le jour de Pâques, si nous sommes encore ici.

Il fait un temps splendide. On ne parle pas encore des pertes anglaises, mais les journaux disent quelles sont élevées et que la bataille en cours est la plus importante de la guerre. Le bruit court que **Paris** a été bombardé à longue portée. **Guy** affirme qu'il a vu, de ses yeux, le journal où c'était imprimé. Comme **Paris** est à 120 kilomètres du front, cela paraît impossible puisque jusqu'à présent on n'avait pas dépassé 40 km. Tout le monde est sceptique et on attend avec impatience les journaux. Il passe des quantités de trains sur la ligne **Luré - Aillevillers**, les uns semblent vides, les autres chargés de troupes et de matériel.

25 mars 1918, lundi :

Fontaine. J'étais chez **Hacquart** avec le lieutenant **Tastemain** lorsqu'on est venu me prévenir qu'il y avait départ immédiat. Vers 18h nous levons l'ancre, la population de Fontaine a les larmes aux yeux, nous qui devions donner une revue le jour de Pâques. Soleil et poussière. Le bruit court que le front français a été crevé en **Champagne**, que **Reims**, **Germaine**, **Épernay** sont pris. on ne reçoit pas de journaux ou peu, ils confirment le bombardement de Paris par un canon à longue portée.

26 mars 1918, mardi :

Rebeuville (Vosges). Nous sommes arrivés vers 3h du matin, nous sommes à quelques kilomètres de **Neufchâteau**. Soleil, mais il fait froid la nuit, j'ai bien roupillé dans le camion à **Duval**. Des bruits de plus en plus sinistres continuent à courir : "qu'on a réquisitionné toutes les voitures et tous les taxis de **Paris**", que se passe-t-il ? Toujours pas de journaux. Nous partons à **Commercy** charger le 1^{er} Zouaves et le 2^e Mixte, nous partons, il est 18h, cela fait donc 24 heures de route déjà. La nuit du 26 au mercredi.

27 mars 1918, mercredi :

Se passe sur la route entre Commercy, St Aubin, Ligny-en-Barrois, St-Dizier, Vitry, Chalons où nous attendons que les boches aient fini de bombarder (il y a un incendie et beaucoup de dégâts) et Épernay.

Nous déchargeons les troupes à **Pierry** vers 10h et nous recevons l'ordre de partir vers 16h, un ordre vient d'arriver ordonnant d'exiger des hommes un dernier supplément d'effort.

Nous embarquons le 415 à **Bouy (Marne)** vers 22h. La TM 162 charge les bagages à **Mourmelon** sous la direction du maréchal des logis **Doumerc**, mais j'en suis séparé. Je passe la nuit à réveiller les conducteurs qui s'endorment sur leur volant à chaque arrêt. Puis lassé, sur le matin je monte sur le camion à **Descouvières** de la 646 où je m'endors.

28 mars 1918, jeudi :

La nuit du 27 au 28 s'est donc passée sur la route entre **Bouy** et **Château-Thierry (Aisne)** où nous arrivons vers 8h du matin. Le Groupe fait halte quelques kilomètres après **Château-Thierry** pour faire le plein et boulotter. Comme je suis séparé de la Section et que mes affaires sont dans le camion 1, j'obtiens du capitaine l'autorisation d'attendre sur la route le convoi de **Doumerc** qui doit être derrière car le chargement des bagages a été certainement plus long que celui des troupes. Je laisse donc **Fournier** avec le camion 5 à l'intersection des routes **Ferte-Milon (Aisne)** et **Meaux** afin que le convoi **Doumerc** s'engage sur la route de **La Ferte-Milon** où nous avons l'ordre de décharger.

Il est à ce moment 9h, comme je n'ai rien à boulotter, je file avec le camion 19 (**Jurine**, **Mermet**, **Guy**) et le camion 21 (**Monnet**, **Cerveau**, **Allamel**, **Vincent**) jusqu'à (Bé ???aves) où nous stoppons devant une auberge, nous mangeons une omelette, du fromage excellent, mais tout cela sans pain et le café sans sucre. Quelques

camions arrivent pendant ce temps, mais à 18h toujours pas de **Doumerc** ni de **Fournier** que j'avais laissé en aiguilleur. Je décide donc de poursuivre mon itinéraire avec tout mon petit convoi sauf le 19 (**Jurine** et **Monnet**) que je renvoie à l'arrière pour voir ce qui se passe.

Nous arrivons à **La Ferte-Milon** où nous devons décharger. Un régulateur nous dit de continuer sur **Villers-Cotterêts** la route est d'ailleurs fléchée, après **Villers-Cotterêts** nous continuons sur **Pierrefonds** dont j'admire le magnifique château. Nous croyons toujours arriver au but et c'est toujours plus loin. Enfin après une longue descente je trouve un camion détaché de la 646, le conducteur me remet un ordre écrit de décharger mes bagages à **S^t-Léger-aux-Bois** et de revenir au cantonnement qui sera **Château-Thierry**. Je continue donc à gazer avec mon petit convoi et arrive dans petit patelin : **Tracy-le-Mont (Oise)** ou **La-Motte-Breuil (Aisne)**, je ne sais plus je rattrape un groupe de camions commandé par le brigadier-fourrier **Moreau** de la 174 camions chargés également de bagages de 415. Devant nous se trouve le Groupe Schumacher dont l'insigne est une tortue. Là un officier régulateur à qui nous demandons la direction de **St Léger-aux-bois** nous dit :

- « *On ne décharge plus à **St Léger-aux-bois**. C'est changé, les camions qui y ont déchargé vont y recharger pour transporter les troupes ailleurs* »

Donc à quelque chose malheur est bon puisque nous n'avons pas cette peine (de décharger et de recharger) nous suivons alors la route fléchée qui nous mène à **Compiègne**. À ce moment nous n'étions pas loin des Boches qui occupaient déjà **Noyon** (à 10 ou 20 km) nous traversons une immense forêt remplie de troupes anglaises. Si l'officier régulateur était à **La Motte-Breuil**, c'est la forêt de Compiègne, s'il était à **Tracy** ce serait la forêt de **Laigue**, mais c'est plutôt la forêt de Compiègne, car je me rappelle avoir traversé un passage à niveau à la sortie de la forêt.

C'est inouï la quantité de matériel qu'il y a dans cette forêt et si jamais les Boches s'en emparent, quel désastre ! Avec ça toujours pas de nouvelles ni de journaux.

Nous arrivons à Compiègne, qu'à notre grande surprise, nous trouvons évacué, on voit que les Boches l'ont sérieusement arrosée avec leurs avions. Dans une rue je vois **Heiligenstein** (avec qui j'avais travaillé chez Gritsener en 1904) avec qui je peux causer quelques minutes à la suite d'un arrêt dû à un embouteillage (ils seront d'ailleurs nombreux cette nuit). Il m'apprend, car in est officier, que l'avance boche paraît enrayée du côté de Noyon, mais qu'il n'en est pas de même plus haut, que les anglais ont sérieusement flanché et qu'en ce moment on mélange les troupes françaises et anglaises, que les soldats anglais se sont bien battus, mais que leur commandement ne fut pas à la hauteur et que le bruit court dans les états-majors que **Pétain** prend le commandement des armées anglaises et françaises et que si **Compiègne** a été évacué, c'est par ordre, la ville a bien souffert des bombardements, que les habitants étant partis, on trouve de tout pour pas grand-chose. Il me dit qu'un marchand de vin s'est établi en laissant 80 000 francs de vins et liqueurs dans sa cave. J'ai des souliers percés et la pluie commence à tomber, sans bagages aucun je vais être joli. C'est **Moreau** qui est en tête qui m'apporte les tuyaux qu'il reçoit du lieutenant de la TM 7 qui est devant lui. Successivement j'apprends par lui que nous allons à **Estrées-St-Denis (Oise)** en passant par **Clermont (Oise)** ! Or **Estrées** est entre **Compiègne** et **Clermont**, la nuit tombe insensiblement.

Perpendiculairement à la route que nous suivons venant du nord, viennent des convois anglais. On a presque la sensation qu'ils se sauvent.

Les bruits les plus sinistres continuent à courir. À un arrêt je préviens les conducteurs que nous sommes coupés de la section qui doit être à **Château-Thierry** et qu'il n'y a qu'à suivre le mouvement. Notre provision d'essence commence à s'épuiser et je commence à avoir la trouille de tomber en panne d'essence et d'être cueilli par les Boches avec mon camion. Il faut dire que je n'ai aucune carte de la région, car elles sont dans ma cantine et que je ne sais plus du tout où nous nous trouvons.

La nuit est venue, **Moreau** m'apprend que nous n'allons plus à **Estrées-St-Denis**, mais dans le nord à **Ailly-sur-Noye (en fait dans la Somme)**

Je suis consterné, nous sommes dans l'Oise, mais jamais nous n'aurons l'essence nécessaire pour aller si loin ; ma foi, roulons jusque ça s'arrête. La nuit se passe à rouler quelques centaines de mètres, puis à

s'arrêter pendant des heures si bien que nous mettons environ un tour de cadran pour faire une soixantaine de kilomètres car il faut dire que **Moreau** m'avait royalement foutu dedans en me disant qu' **Ailly-sur-Noye** était dans le nord, nous arrivons donc le

29 mars 1918, vendredi :

À **Ailly-sur-Noye** dans la matinée. On voit des quantités de troupes massées dans les bois, des Anglais nous donnent du thé ce qui nous fait bien plaisir. Les rues d'**Ailly** sont encombrées de convois auto d'artillerie, de cavalerie, de troupes à pied si bien que nous ne savons où nous mettre. **Moreau** court pour savoir où décharger nos bagages, il ne trouve personne, ou plutôt personne ne sait rien. Nous avons dû arriver avant l'état-major. En désespoir de cause nous allons nous ravitailler au Dépôt d'essence où j'obtiens de l'adjudant l'autorisation de décharger les bagages dans un hangar près du dépôt d'essence.

Le spectacle dans **Ailly-sur-Noye** est curieux. Des troupes anglaises descendent des lignes. On m'assure que peu de temps après, on leur a fait faire demi-tour, moi je ne l'ai pas vu. Depuis le petit jour nous avons rencontré sur les routes des quantités d'évacués, on se croirait aux premiers jours de la guerre, de pauvres vieux, des femmes des gosses, bon Dieu que c'est triste. Il y en a qui nous disent que les Boches sont à **Moreuil (Somme)**, on ne sait que croire or **Moreuil** n'est qu'à 9 km de d'**Ailly-sur-Noye** où nous sommes et où il y a un état-major.

Nous n'avons rien eu à manger hier et nous n'avons rien aujourd'hui. Je suis obligé de donner une partie de mon pain de rabiote au conducteur. Les hommes sont vannés, nous ne nous sommes pas couchés depuis notre départ de **Fontaine-les-Luxeuil** le 25, il y a 4 jours, car on ne saurait assimiler à un repos les quelques heures passées à **Rebeuville (Vosges)** dans les camions chargés.

Petit à petit rappliquent des visages connus, c'est **Chauvet** qui, avec le camion 7, nous a dépassé dans la nuit sur la route et qui est arrivé avant nous.

Puis c'est le commencement du Groupe qui transporte les hommes. L'officier régulateur ne nous avait pas menti, ils ont été obligés de faire demi-tour alors qu'ils rentraient à **Château-Thierry** pour revenir recharger les troupes et les emmener à **Ailly-sur-Noye** ou plus exactement au cimetière de (*illisible*⁵⁶).

Ils vont donc décharger à quelques centaines de mètres des Boches puisque ceux-ci ont **Moreuil** qui est de l'autre côté de l'**Avre**. Je n'ai qu'une frousse maintenant, c'est que les bagages soient déchargés à **Ailly-sur-Noye** et qu'il faille les recharger pour les transporter à **Morisel (Somme)**. Je cavale dans le patelin pour trouver le capitaine **Dervillé**, mais ne trouve que le capitaine **Duret** qui me dit de n'en rien faire.

Finalement je file avec mes camions, dans la discrétion, de **Morisel**. Chemin faisant, je rencontre le capitaine **Dervillé** qui me dit de laisser au sommet de la cote les camions vides et d'envoyer les pleins à **Morisel**. Je suis crevé ! Enfin nous recevons l'ordre de rentrer au cantonnement qui est **Château-Thierry**, mais le capitaine me dit :

- « nous nous arrêtons à **Clermont (Oise)** »

En avant donc pour **Clermont** où nous arrivons sur le coup de 9/10 heures du soir. Dans un patelin avant le sous lieutenant **Antony** m'avait dit :

- « essayez de cantonner sur la route de **Beauvais**, nous y serons tranquilles »

Arrivé à **Clermont** le capitaine **Schumacher** me dit :

- « vous serez embêté par les convois, allez plutôt route de **Creil** »

Je m'engage donc dans la direction de **Creil**, mais je me demande si **Schumacher** n'avait pas intérêt à m'envoyer au diable pour avoir, lui, une place meilleure !

Je demande à un régulateur s'il n'y aurait pas moyen de rester dans **Clermont** même, il m'indique une place épatante, place de la République. Je laisse un planton pour faire tourner les camions et à peine arrivé, je trouve le capitaine **Dervillé** qui me demande qui m'a donné l'ordre de cantonner ici. Je me démonte pas et lui répond.

⁵⁶ page 189 du manuscrit de Marcel

Je crois comprendre que **Dervillé** et **Schumacher** ont désobéi aux ordres de **Digard** qui aurait voulu nous envoyer cantonner à **Château-Thierry** qui est au moins à 10 kilomètres. Je dis au capitaine Duret que ce serait impossible, alors il me dit :

- « *Eh ! bien, vous serez très bien* »

Je boulotte ma boîte de singe qui me semble délicieuse avec une bouteille de bière que j'ai réussi à me procurer. Je m'étends sur la toile métallique du loir de **Sozeau** que j'ai eu la prévoyance d'emporter et 30 secondes plus tard je roupille à poings fermés, tout habillé.

Je ne m'étais pas allongé depuis notre départ de **Fontaine-les-Luxeuil** c'est jusqu'à présent l'exploit le plus pénible que j'ai jamais fait de ma vie, plus de 4 jours et de 4 nuits sur le siège d'un camion.

Les conducteurs qui ont fait ce convoi, seul à bord, ont fourni un effort qui n'a pas de nom, surtout que jeudi et vendredi ils n'ont touché aucun vivre.

Antony et une voiture de la 113 distribue du pain et du singe, mais les hommes sont si vannés que la plupart s'endorment sans manger.

30 mars 1918, samedi :

Clermont. Le Groupe peut me devoir une fière chandelle d'avoir enfreint les ordres reçus et d'avoir carrément cantonné dans la ville car :

1. Les officiers ont pu trouver des chambres
2. Les soldats ont pu, le matin, se ravitailler.

Pour ma part je m'achète des chaussettes puisque je n'ai aucun bagage. Nous partons sur le coup de 10 heures et ce n'est que le soir à 11 heures que nous arrivons à **Jaulgonne (Aisne)**, via **Senlis**, **Ermenonville** où **Bertin** m'a retenu une chambre avec un billet de logement. Pour la première fois, depuis notre départ de **Fontaine-les-Luxeuil**, il y a une semaine demain, nous absorbons un repas chaud.

31 mars 1918, dimanche :

Jaulgonne. Jour de Pâques. Pendant cette période critique notre TM 162 n'avait pas d'officier, aujourd'hui vient (?) **Hygonnet** prendre le commandement de la Section. Nous avons à peine le temps de manger la soupe qu'il nous faut repartir via **Épernay**, **Chalons** pour **Vitry-le-François (Marne)** où nous arrivons à 7 1/2 du soir, juste à temps pour trouver encore à dîner avec **Doumerc** et **Bertin**.

1 avril 1918, lundi :

Vitry-le-François. Réveil à 3h par le cri de « au feu ». C'est un conducteur (du groupe **Pernot**) qui a mis le feu à son camion en faisant le plein. Comme son camion n'est qu'à quelques mètres de celui où je couche, comment que Duval, son conducteur commence à mettre en marche pour nous mettre à l'abri.

Dans la nuit d'ailleurs les sirènes ont marché, avertissant que les avions boches étaient de sortie. Si jamais ils repéraient l'incendie qu'est-ce qu'on prendrait ! Enfin il n'en est rien. On part à 5 ou 6 heures. On charge des troupes route **Vitry-le-François-Chalons** à la hauteur de **Aulnay-l'Aître (Marne)** nous les transportons à **Trilport (Seine et Marne)** près de **Meaux** où nous n'arrivons que

2 avril 1918, mardi :

A 1h du matin après un voyage long et éreintant. Nous cantonnons à **Claye-Souilly** d'où nous devons repartir à 7h, mais levé à 6h après s'être couché à 3h on nous dit qu'on restera peut-être ici la journée. C'était bien la peine de nous faire lever à 6h ! Effectivement nous couchons à **Claye-Souilly** une bonne grand-mère me cède une chambre et me raccommode ma peau de bique. Vraiment c'est un jour heureux. Un camion n'arrive-t-il pas chargé de bagages parmi lesquels je découvre ma cantine. On entend de temps à autre des coups secs qu'on dit être les départs de la grosse pièce qui tire sur **Paris**. Dans la nuit du 1 au 2 j'ai entendu une canonnade terrible : c'était le tir de barrage des batteries, postées tout près, contre les avions qui essaient d'aller vers Paris. Je ne m'étonne plus que ces tirs puissent être efficaces, moralement tout au moins.

3 avril 1918, mercredi :

Claye-Souilly. Nous en partons à 6h pour **Beauvais** mais en cours de route nous apprenons que nous allons beaucoup plus loin. À l'entrée de **Beauvais** nous croisons l'auto de **Clemenceau** qui ne paraît pas

avoir l'air d'être aussi vieux qu'il l'est. Nous traversons **Beauvais**, très animé, Crèvecœur-le-Grand et vers les 11h nous arrivons à l'entrée de **Tilloy-lès-Conty (Somme)** où nous couchons dans nos camions, car **Tilloy** est encore à 1 km.

4 avril 1918, jeudi :

Tilloy-lès-Conty. Je roupille jusqu'à 8h du matin, il est arrivé des camions au Groupe toute la nuit, camions qui étaient restés en panne ou qui s'étaient égarés. Il a plu toute la nuit. L'adjudant qui n'a ni lit ni couverture a roupillé toute la nuit sur le siège du camion. Il pleut une bonne partie de la journée, les routes recommencent à être défoncées. Pas de journaux. **Bondou** l'infirmier nous dit que les Boches auraient encore avancé de 2 kilomètres, que les hôpitaux d'évacuation sont débordés, que les blessés sont obligés de faire 14 km à pied, que la bataille continue plus acharnée que jamais. J'ai terriblement mal aux reins, effet de la constipation sans doute. Je me couche à 7h du matin.

5 avril 1918, vendredi :

Tilloy-lès-Conty (Somme). Il encore plu toute la nuit. Dans quel état doivent se trouver les pauvres poilus. Mais peut-être cette pluie est-elle bienfaisante si elle gêne l'avance des boches.

Quelques camions sont partis hier soir faire le service de gare à **Breteuil**. Nous devons changer de cantonnement ce matin et attendre pour cela le retour du capitaine qui est allé faire le cantonnement. Avec 4 camions je pars faire le jalonnement, nous traversons **Conty (Somme)**, **Fleury (Somme)**, **Frémontiers (Somme)**, notre cantonnement est à 1 km de **Frémontiers** dans un hameau de 40 habitants nommé **Uzenneville**, la moitié des maisons sont en ruines, pas moyen de se loger, ça va être gai ! Il pleut toujours, il y a une boue insensée, ni journaux ni communiqué, il se confirme que les Boches ont avancé sur Moreuil, la ligne Calais-Paris ne va pas tarder d'être coupée, il paraît qu'**Amiens** a été sérieusement bombardé par avion. Il passe toujours des réfugiés qu'on fait filer plus à l'arrière. Comme je m'apprête à souper, l'adjudant me donne l'ordre de partir immédiatement avec tous les camions disponibles, charger des munitions en gare de **Conty**. Je pars avec 7 camions (je suis sur le 1 de la 162 avec **Duval**) nous arrivons à **Conty** à 7 h, mais il y a devant nous 90 camions environ. Dans la cour je trouve le lieutenant **Malplat**, le capitaine **Duret**, heureusement qu'il pleut car qu'est-ce que nous prendrions si les avions bombardaient la gare qui est remplie d'essence et de munitions. Enfin à 1 h du matin

6 avril 1918, lundi :

Nous sommes enfin chargés de munitions de 75. Les caisses portent des indications qui font supposer que ces caisses étaient primitivement destinées à la Roumanie qui a fait la paix. Donc à 1h je pars de **Conty** avec mon convoi de 7 camions avec ordre de décharger à **Rumigny (Somme)** via **Rossignol**, **Saint-Sauflieu (Somme)**. Je m'engage sur la route **Saint-Sauflieu - Rumigny** quand au bout de 200 mètres la colonne se trouve arrêtée. Je me porte en avant et trouve le Lt **Duret** qui me dit que la route est coupée par des 5 tonnes **Peugeot** qui se trouvent embourbés. Je fais donc faire marche arrière à ma rame et nous allons à **Rumigny** en passant par **Hébécourt (Somme)**. J'arrête à l'entrée de **Rumigny** et je m'en vais à pied la promenade dans le village pour dénicher le parc à munitions. La nuit est noire mais zébrée d'éclair de coups de canons. Un gendarme de fonction à un carrefour me donne le renseignement. Je remonte à mes camions, nous traversons le village endormi et nous engageons sur la route de **Saint-Sauflieu**. À 300 ou 400 mètres, arrêt, cette fois zut ! je roupille car il y a des officiers d'autres Groupes devant. Je suis réveillé par un capitaine d'état-major qui le prend de haut parce que je ne descends pas de mon camion pour lui répondre. Il m'explique que la route est défoncée, impraticable et embouteillée par des camions embourbés à quelques kilomètres en avant. Comme on a un besoin urgent de munitions sur le front, il me donne l'ordre de revenir en marche arrière au carrefour (c'est décidément la nuit en marche arrière) de retourner à **Saint-Sauflieu**, **Rossignol**, **Ailly-sur-Noye** et **Cottenchy (Somme)** soit un crochet de 22 kilomètres en ne passant pas très loin des Boches puisque le bruit court qu'**Ailly** était pris. C'est bien embêtant de ne pas avoir d'ordre écrit et si jamais une tuile arrive, je serai le dindon. Je retourne au carrefour avec le capitaine en question et, veine, nous y trouvons les officiers du Groupe automobile qui est devant nous et qui, eux, ont des ordres précis de décharger à **Rumigny** même. Le lieutenant **Duret** dont le convoi n'est pas engagé encore sur la

route de **Saint-Sauflieu** file directement et moi, je fais faire marche arrière à ma rame qui se trouve en queue. Heureusement car le lieutenant Duret loupe la commande en sortant de **Rumigny**, il file tout droit sur **Hébécourt** au lieu de prendre la route de droite où je puis décharger mes obus et repartir au petit jour pour arriver à **Uzenneville (Somme)** à 8 h du matin via **Saint-Sauflieu, Lœuilly, Conty** alors que les autres n'ont certainement pas encore commencé à décharger sur la route de **Rumigny - Dury** ce qui provoquera, j'en suis sûr, des réclamations de la part de l'armée. Or à peine arrivé, je vois le capitaine en train de compter les disponibles, heureusement qu'il ne nous compte pas rentrés, sans quoi il faudrait repartir. Les autres camions partent en effet vers 10h pour ne rentrer que le

7 avril 1918, dimanche :

À **Uzenneville** à 11 heures. Soleil. Le défilé des évacués continue, ils se plaignent avec juste raison du désintéressement des pouvoirs publics à leur égard. Effectivement personne ne s'occupe d'eux. Ils couchent dans les granges, dans la paille, n'importe où. Trouvent-ils seulement à manger ? Je l'ignore. On raconte que le maire d'un pays voisin n'ayant pas voulu s'occuper de trouver un lit pour une femme enceinte, celle-ci est morte en couches dans un hangar, ça ne m'étonne pas. C'est bien l'irresponsabilité. Toujours pas de journaux, on dit qu'**Amiens** est pris, mais je ne le crois pas il me semble au contraire que le front s'est stabilisé depuis l'arrivée des troupes françaises.

Je photographie des émigrés qui me racontent leurs misères, je leur promets un cliché à envoyer à Mme **Primet**, 11 bis rue Ernest Renan à **Issy-les-Moulineaux** et à

M. Bette Louis caporal 26^e Chasseurs à pied Secteur 2.

8 avril 1918, lundi :

Uzenneville. Il a fait froid cette nuit, est-ce pour cela qu'on a mieux entendu le canon ? Pour ma part d'ailleurs je n'ai rien entendu tellement j'ai bien dormi déshabillé ! Départ à 12 h pour la gare de **Lœuilly** pour charger le ravitaillement de la 18^e D.I. Arrivée à 13h nous sommes enfin chargés à 20h ; boue épouvantable dans la gare. Nous déchargeons à **L'Hortoy (Somme)** après de nombreuses péripéties, la route directe d'**Hortoy** étant impraticable, il nous faut faire demi-tour pour revenir à **Flers-s-Noye (Somme)** et de **Flers** à **Lawarde-Mauger (Somme)**. Dans la montée de **Lawarde** je trouve le moyen de laisser 3 camions embourbés. La route est tellement grasse que les cales glissent et les camions chargés vont automatiquement dans les fossés. La patience du dépanneur **Mannent** en vient néanmoins à bout et nous arrivons au complet au déchargement où Vincent trouve le moyen d'avoir la main happée par une fourragère (?) qui lui écrase la main. Le déchargement s'opère difficilement sur cette petite route dont les côtés sont des fondrières. La collaboration des services automobiles et hippomobiles n'est vraiment pas heureuse. Il n'y a rien de prévu ni d'organisé, c'est de l'improvisation comme toujours et finalement on réussit, mais a obtenu le minimum de résultat avec le maximum d'efforts. Voilà ce que les apôtres du système D devraient bien se mettre dans la tête. Évidemment le soldat français se débrouille toujours et c'est tout à son honneur, mais au prix de quels efforts ce qui n'est pas à l'honneur de son commandement. Nous rentrons au petit jour le

9 avril 1918, mardi :

À **Uzenneville**. Il pleut. Pendant le déchargement il y avait de grosses pièces qui devaient tirer pas loin parce que je sursaute sur les sacs d'avoine où je commençais à roupiller. Aujourd'hui le 75 semble entrer dans la danse, tout tremble dans le patelin.

10 avril 1918, mercredi :

Uzenneville. Temps gris, toujours de la boue. Un cheminot qui vient d'Amiens nous dit que les Boches bombardent par avion et par obus incendiaires, que l'Intendance évacue les magasins et fabriques, qu'ils cherchent à couper les voies ferrées et qu'ils bombardent la bifurcation Vers-s-Selles (Somme). Bessey qui vient de rentrer de permission prétend que dans une gare on a ramassé tous les permissionnaires pour les affecter à des régiments d'infanterie.

11 avril 1918, mardi :

Uzenneville. Enfin il ne pleut plus, il fait même soleil l'après midi et instantanément la boue se transforme en poussière. Le Groupe est parti ce matin à 8 heures transporter des munitions à **Estrées-sur-Noye**. Un employé des chemins de fer de la gare d'**Amiens** qui vient ici tous les jours nous dit qu'Amiens n'a pas été bombardé cette nuit ni par avion ni par obus et que les Boches auraient reculé sur tout le front, par endroit de 11 kilomètres. Dois-je croire ? Il passe des troupes qui montent sur le front. Le 41^e d'infanterie et le 14^e et le 7^e.

Nous mangeons un lapin, pris par **Michaud**, un de nos conducteurs, chez la mère Lesieur. Je couche et je mange chez **Albin Harger**, de bien braves gens, et tous les matins je m'envoie un bol de lait encore chaud avec une tranche de pain blanc fait dans le fournil où je couche, un pain comme jamais je n'en ai mangé d'aussi bon de ma vie et pendant ce temps les citoyens mangent du pain noir. Sur le soir arrive de l'artillerie qui, froidement, prend les chambres des officiers et le cantonnement des hommes. Le soir, l'est est sillonné d'éclairs de canon. J'observe même une immense lueur rouge qui dure 1 à 2 secondes. What is it ?

12 avril 1918, vendredi :

Uzenneville. Soleil. Départ à 12h15. Chargement à **Lœuilly**. Arrivés à 14h nous n'en repartons tous qu'à 19 heures chargés de vivres pour la 165^e D.I. Nous les transportons à **Plainval (Oise)** en passant par Breteuil et St Just-en-Chaussée. Entre Rossignol et Breteuil nous sommes bombardés et mitraillés par un avion guidé par les phares des voitures de tourisme, la canonnade est d'ailleurs active sur cette partie du front. En arrivant à **Clairval (?)** on entend le ronron des *Gothas* (voir note 53 bas de page, page 79) ou autres avions boches. Assez de mal pour décharger, nous sommes TM 162 et TM 174. **Limes** de la 174 coince son camion contre un mur (...) du mal pour le sortir. Nous repartons. Le jour se lève pendant notre retour et nous arrivons le

13 avril 1918, samedi :

À Uzenneville à 8 h du matin. Soleil. Je roupille une partie de la matinée et de l'après-midi.

14 avril 1918, dimanche :

Uzenneville. L'adjudant nous réveille en fanfare à 4h1/2 (**Chauvet** et moi) il y a convoi, mais je ne roule pas. Temps couvert. J'entends de nouvelles doléances d'évacués d'**Hangard (Somme)** (un gros marchand de charbon nommé **Lambert**) contre les Anglais qui ont été jusqu'à le mettre en joue parce qu'il ne voulait pas s'occuper de faire éteindre un incendie allumé par les Anglais dans la maison d'un hôtelier nommé **Léon**. De son avis et de l'avis général, les Anglais se saoulent ignoblement (officier compris) à tel point, qu'aidé du maire, ce marchand de charbon nous dit avoir défoncé les tonneaux de vin de l'hôtelier et les siens avant de partir pour que les Anglais ne s'enivrent pas davantage. Vraiment tout ce qu'on entend dire des Anglais n'est pas à leur avantage (mauvais commandement est sûrement le fautif) et je conçois fort bien qu'une armée neuve composée de soldats neufs peut pêcher par son encadrement forcément neuf et inexpérimenté. Jamais je ne suis rendu compte de l'importance du commandement que pendant les trois semaines qui viennent de s'écouler et le critérium des chefs doit être la capacité. Les Anglais interprètent ce mot d'une autre façon ! Ils en supportent les conséquences. Dans le Nord leurs lignes continuent à fléchir de façon inquiétante. On se bat à **Bailleul** qui n'est qu'à 40km de la mer à vol d'oiseau. On dit que 4 000 camions transportent des troupes vers le nord ou tout au moins du côté de Béthune. La stratégie revit et c'est Foch qui dirige la notre, souhaitons qu'il soit aussi heureux qu'en 1914, quoiqu'en général on souhaite la paix à n'importe quel prix. Le canon qui tire sur Paris a du foutre un sérieux coup au moral des Parisiens qui forment l'opinion publique aussi sensée et courageuse que la foule dont elle est l'émanation.

15 avril 1918, lundi :

Uzenneville. Départ à 11h25 on mange la soupe à moitié. Chargement en gare de **Lœuilly (Somme)** du ravitaillement de la 45^e D.I., par extraordinaire ça marche vite nous sommes chargés à 3h et nous rentrons à 10h au cantonnement. Temps gris toute la journée sans pluie. Déchargement Est de **Villers-Vicomte**

(Oise).

16 avril 1918, mardi :

Uzenneville. Temps gris, les pontonniers que nous avons du doubler hier pour rentrer, sont cantonnés ici. La section part à 12h30 mais je suis de repos.

17 avril 1918, mercredi :

Uzenneville. Temps gris

18 avril 1918, jeudi :

Uzenneville. Départ à 11h25 pour **Lœuilly** ravitailler la 165^e D.I. nous déchargeons à **Farivillers** (St-André-Farivillers dans l'Oise) après **Breteuil** dans une ferme immense occupée par la troupe. Pas d'éclairs dus, nous dit un artilleur, aux départs de nos pièces de marine. Il nous dit que nous attaquons probablement dans le secteur de **Montdidier** pour soulager les Anglais qui continuent à reculer dans le Nord. On dit que **Montdidier** et **Bailleul** seraient repris, j'en doute. Nous rentrons au cantonnement à 11h30 du soir, il fait froid.

19 avril 1918, vendredi :

Uzenneville. Le temps pas chaud hier est devenu véritablement froid. Il se met à neiger sur le coup de midi.

20 avril 1918, samedi :

Uzenneville. Le Groupe part à 9h, mais je suis de repos. Il fait toujours froid. Il a gelé blanc la nuit. Je bataille jusqu'à 10h15 du soir pour retirer un camion du pré où est l'atelier.

21 avril 1918, dimanche :

Uzenneville. Levé à 6h1/2 pour assister au départ d'un camion au Groupement. Départ en convoi à 8h. Chargement en gare de **Lœuilly (Somme)** à partir de 11h seulement. Transport de vivres pour la 45^e D.I. (des joyeux) à l'est de **Villers-Vicomte (Oise)**, nous sommes de retour au cantonnement vers 7h du soir. Temps sec et froid.

23 avril 1918, mardi :

Uzenneville. J'ai depuis quelques jours très mal à la gorge. Le toubib que j'ai été voir hier m'a dit :

- "Un peu de laryngite-pharyngite"

et m'a ordonné badigeonnage interne et externe de teinture d'iode et terpine codéine, aussi suis-je content que **Doumerc** ait bien voulu rouler aujourd'hui à ma place. La section étant partie à 8h1/2.

24 avril 1918, mercredi :

Uzenneville (Somme). Vilain temps couvert. Le Groupement déménage de **Fleury** pour aller du côté de **Poix-de-Picardie**.

25 avril 1918, jeudi :

Uzenneville. Réveil à 4h30 par le planton du Groupe. Départ à 6h avec 10 camions derrière le 113 pour charger à **Feuquières (Oise)** des obus de 155. Arrivés au lieu de chargement vers 7h nous n'en repartons qu'après midi pour décharger à **Esserteaux** (il s'agirait plutôt d'**Essertaux** dans la **Somme** ?) vers 7h du soir et rentrer au cantonnement à la tombée de la nuit soit près de 15 heures pour faire 80km. Est-ce bien la peine de se servir d'autos dans ces conditions. Le motif : pas assez d'équipes au chargement et au déchargement. Fautes d'artilleurs ce sont des conducteurs de sections de munitions qui déchargent les obus, ils en rotent(!).

26 avril 1918, vendredi :

Uzenneville. la section part le matin vers 6h. Vers 11h on me prévient de me tenir prêt pour remplacer **Doumerc** malade dont c'est le tour de rouler, mis j'attends en vain. Le convoi rentre l'après midi pour repartir d'urgence vers 8h transporter des obus de 75 chargés à **Bacouël (Oise)**. Nous longeons **Amiens** par les boulevards extérieurs, quelques maisons démolies mais pas trop. Nous passons **Cagny, Boves(Somme)** et déchargeons à **St-Nicolas-du-Port**⁵⁷. Pendant le déchargement fort long nous entendons distinctement les départs des grosses pièces qui doivent se trouver au sud d'Amiens, c'es-à-dire loin derrière nous par apport au front. Peu d'arrivées du moins à proximité. Nous revenons par la route de **Longueau (Somme)**, dans **Amiens** les fils télégraphiques et de tramways pendent lamentablement, il commence à faire jour. Nous reprenons les boulevards extérieurs où campent pas mal de troupes anglaises. À ce sujet, près de Boves j'ai reformé le convoi près d'une petite maison dans laquelle se trouvent des centaines de bouteilles de champagne vides et une trentaine de fûts vides naturellement. Les Boches pillent bien, mais les Anglais pillent mieux, car les services arrière : police, régulateurs sont anglais. Nous arrivons à 7h1/2 le 27 avril 1918, samedi :

Uzenneville. Beau temps, nous recommençons à manger en popote. **Sojean** étant arrivé jeudi avec les bagages tant attendu.

28 avril 1918, dimanche :

Uzenneville. la Section fractionnée roule de part et d'autre. Je suis de repos à 19h du soir. **Doumerc** parti à 7h du matin n'est pas encore rentré. Il a plu toute la journée. Le canon a été particulièrement violent cet après midi du côté d'**Amiens**.

29 avril 1918, lundi :

Uzenneville. Pluie. Départ à 9h charger des munitions de **Conty(Somme)**, où le capitaine **Pernot** est régulateur, au dépôt de munitions de **Flers-s-Noye** où le capitaine **Dervillé** est régulateur. Nous faisons 2 voyages et rentrons au cantonnement à 7h. la présence de capitaines au chargement et au déchargement accélère les opérations. Allons ! ça se perfectionne, d'ici quelque temps tout sera au point. Alors nous serons ailleurs !

30 avril 1918, mardi :

Uzenneville. Pluie. Départ à 11h mais c'est **Doumerc** qui roule.

1 mai 1918, mercredi :

Uzenneville. Réveil à 4h pour un départ immédiat, mais il est 5h1/2 passé quand nous partons, nous arrivons à **Fouilloy(Somme)** où nous chargeons des munitions que nous transportons à **Airaines(Somme)**. Déjeuner avec l'officier chez un petit bistro l'officier (**M. Hygonnet**) rencontre son chauffeur dans le civil qui, par une coïncidence bizarre, se trouve dans la section commandée par le frère de **M. Depambour** retour d'Orient. Rentrée au cantonnement à 14h. j'ai des coliques mais ce n'est rien. Temps brumeux.

2 mai 1918, jeudi :

Uzenneville. Enfin soleil, mais ça va devenir moche pour les dépôts de munitions qui vont être repérés par les avions et comme il y a des stocks énormes ça va faire du joli. Il passe des troupes en camion. La section est partie ce matin avec **Doumerc**. Quant à moi je suis de repos.

3 mai 1918, vendredi :

Uzenneville. Réveil à 3h1/2 pour partir à 5h1/2 ! transporter des munitions de **Conty** à **Flers**, nous faisons 2 voyages et rentrons à 14h15. Temps superbe, aussi les avions cherchent à passer les lignes.

⁵⁷ Il n'existe aucune commune de ce nom autour d'Amiens. La seule commune de **St Nicolas-de-Port** se trouve en **Meurthe-et-Moselle** soit plus de 400 km d'Amiens. Or si Marcel entendait distinctement les départs des pièces d'artillerie au sud d'Amiens il ne peut en aucun cas s'agit de cette ville de M. et M.

4 mai 1918, samedi :

Uzenneville. Soleil. Repos pour la section.

5 mai 1918, dimanche :

Uzenneville. Il pleut. Je suis désigné pour rouler en remplacement du brigadier **Wastyn** qui a été souffrant ces jours derniers. Le départ est fixé à 10h mais on doit attendre et la journée se passe à attendre si bien que le départ n'a lieu qu'à 5h du soir avec 2 camions de moins, si bien que je reste.

6 mai 1918, lundi :

Uzenneville. Je passe la journée à comprimer mes bagages et évacuer le superflu à l'arrière. À 4h1/2 départ immédiat avec 10 camions transporter une baraque Adrian chargée dans des wagons à (...) **Queranvillers** à **Nampty (Somme)** au Groupe **Bouloc** où se trouve **Coutier**. Pluie au retour. Arrivée au cantonnement à 10h.

7 mai 1918, mardi :

Uzenneville. Il a plu toute la nuit.

8 mai 1918, mercredi :

Uzenneville. Le canon a fait rage toute la nuit, il y a longtemps que je n'avais pas entendu pareille canonnade. Réveil à 6h. Départ à 6h45 pour **Famechon (Pas-de-Calais)** où nous embarquons les équipes de chargement, nous filons à **Haute-Épine (Oise)** je fais route depuis **Poix** dans la voiture de l'officier. À **Haute-Épine** répartition des rames, je file avec 6 camions à **Rebeauville (?)** charger des fils de fer barbelés et lisses tandis qu'au septième camion (**Bordier**) charge des piquets. Nous cassons la croute pendant le chargement, les territoriaux après, si bien que nous ne repartons qu'à 11h15 ce qui sera cause de mon 2^e voyage. Nous déchargeons à **Ebeillaux** près de **Breteuil(Oise)** et revenons par la route directe **Croissy, Conty**. Arrivée au cantonnement vers 4h1/2 j'apprends que le camion 18 de **Bordier** n'a pas été emmené par **Wastyn**. Je file à toute vitesse à **Haute-Épine** où je l'ai laissé, dans la voiture de l'officier et le rattrape sur le chemin du retour près de **Grandvillers**. Je le conduis au déchargement à **Troussenecourt** et rentre à toute vitesse au cantonnement où j'arrive vers 8h. vers **Crèvecœur-le-Grand** j'ai assisté à des exercices de tir aériens par les avions. Il me semble avoir reconnu sur les avions les célèbres cigognes illustrées par **Guynemer**. Les pilotes sont en effet de véritables virtuoses et il est impressionnant de les voir piquer presque verticalement en tirant à la mitrailleuse, ce doit être ainsi qu'ils descendent leurs adversaires. Chaque avion est garé sous une tente individuelle qui a la forme de l'avion, large et haut devant, étroit et bas derrière. Je suis très content d'avoir vu cela. Un gendarme que nous transportons de **Crèvecœur-le-Grand** à **Hardivillers(Oise)** nous dit que nous attaquons cette nuit

9 mai 1918, jeudi (Ascension) :

Uzenneville. Canon encore cette nuit, mais bien moins que la nuit précédente. Soleil. Il fait chaud. Repos.

10 mai 1918, vendredi :

Uzenneville. Le temps s'est légèrement refroidi. La Section roule avec Doumerc.

11 mai 1918, samedi :

Uzenneville. Le temps s'est encore refroidi.

12 mai 1918, dimanche :

Uzenneville. Départ à 5h pour **Conty** où nous chargeons des munitions de 75 pour le dépôt C1 route de **Rossignol** à **Oresmaux(Somme)**. Nous faisons 2 voyages et je ramène pour ma part 3 camions remplis de 1.000 douilles chacun et deux camions de caisses, rapport aux primes de 0,15 par caisse et de 0,03 par douille qui sont versées 2/3 à l'ordinaire et 1/3 aux conducteurs. Que de millions économisés si l'on avait fait

cela plus tôt, car que de millions de caisses démolies, brûlées et de douilles enfouies, écrasées. Qu'est-ce que 0,03 par rapport au prix d'une douille. Admettons même qu'il y ait 10 intermédiaires pour toucher cette prime cela ne fait que 0,30 pour une douille qui vaut 20 francs. Ce serait donc un rachat à 1 ½ % seulement de la valeur. Aussi faut voir comme chacun s'ingénie à rapporter des emballages, douilles surtout, puisqu'un camion de 1.000 douilles rapporte 10 francs net à son conducteur et 20 francs à l'ordinaire. Il y a, certainement, des Sections qui ont dû toucher des sommes élevées, ainsi la TM 113 a touché plus de 600 francs, nous jusqu'à présent 30 francs seulement, une misère quoi. Il pleut, rentrée au cantonnement à 2h.

13 mai 1918, lundi :

Uzenneville. Il pleut. Hier soir nous avons longuement parlé de la guerre avec notre officier. Je me suis rendu compte que je n'étais pas le seul à ne pas être satisfait de l'état actuel des choses. On ne peut d'ailleurs arriver à se mettre d'accord sur la valeur des mots.

En ce moment on juge la bande du Bonnet rouge (voir 19 novembre 1917) qui paraît extrêmement peu intéressante et le mot défaitisme est fréquemment employé, mais qu'est-ce qu'un défaitiste, est-ce celui qui redoute ou celui qui souhaite la défaite ? Il semble qu'on les met dans le même sac, à preuve ce qui est mentionné dans les journaux. Mlle X 3 mois de prison a déclaré dans un restaurant :

- "*Les Boches sont les plus forts et ils nous battront*"

Il faut être, comme nous le sommes, abrutis par 3 ans et demi de guerre, bientôt 4, pour ne pas nous apercevoir que nous vivons sous un régime dictatorial et que Clémenceau n'a rien à envier aux despotes les plus célèbres. Je lisais hier la vie de **Beaumarchais** l'immortel auteur du Barbier de Séville et bien la censure n'était pas pire sous **Louis XVI** que maintenant, mais empressons-nous d'ajouter qu'à ce moment la **France** n'était pas en guerre. Aussi sommes-nous partagés entre notre esprit de liberté qui fait notre gloire et les nécessités du moment qui nous ont fait dé ??? L'homme à poigne qu'est **Clémenceau** comme chef du gouvernement.

Le lieutenant **Monnet** qui est avocat général dans les débats du Bonnet rouge, comme il l'a été dans l'affaire Bolo, me fait penser à quelque Torquemada c'est un accusateur implacable et on se croirait revenu au temps de la Terreur. Loin de s'en plaindre car les gens qu'il fait trembler ne m'intéressent nullement. Ceux qui m'intéressent ce sont les pauvres bougres pour ne pas dire les pauvres poires qui pour cinq sous par jour souffrent et risquent leur vie depuis bientôt 4 ans.

Et comme il est certain que les mutineries, qui ont éclaté il y a un an, ont pris naissance ou tout au moins (app ???) dans les milieux qu'on juge en ce moment on ne peut que souhaiter en toute justice qu'un traitement au moins égal, car les autres, les mutins avaient l'excuse d'avoir trop souffert, tandis que toute cette bande de jouisseurs, de tarés, d'embusqués n'en a aucune. Alors que conclure ? Dans les circonstances actuelles, il vaut mieux que nous ayons un chef, ce **Clémenceau** en est un. Je ne parle pas de **Poincaré**⁵⁸ parce que personne n'en parle pas plus que s'il n'existait pas. Mais n'est-il pas à craindre qu'il se trompe quand il croit que nous arriverons à triompher des Boches (allons bon, me voici me voici donc aussi défaitiste puisque, tel **Descartes**, j'ose douter) mais j'ai peur qu'ils ne soient assez forts pour maintenir sur notre front un corps expéditionnaire, comme nous en avons entretenu pendant longtemps en **Algérie** et encore au **Maroc** et assez nombreux pour continuer parallèlement leur vie presque normale en inondant l'Europe et l'Asie (sauf l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Espagne et le Japon) de leurs produits en échange de vivres.

Franchement peut-on reprocher à **Caillaux (Joseph)** de s'être, comme il l'a dit, penché sur le problème de la paix et **Gustave Téry** pouvait écrire hier dans son journal « L'Œuvre » que la paix n'était que le but de la guerre et que le mot lui-même ne devait pas nous effrayer. Cela semble incroyable et cependant c'est exact. Il ne manque de gens, à l'arrière surtout, que le mot de paix fait bondir "*on ne doit pas parler de paix, tant que les Boches ne seront pas battus*" disent-ils.

Ah ! Tout cela est bien triste et l'arrière commence à souffrir terriblement : 300 grammes de pain par

⁵⁸ « Le don de **Poincaré** n'est pas à dédaigner : c'est l'intelligence. Il pourrait faire remarquablement à côté de quelqu'un qui fournirait le caractère » **G. Clémenceau**

jour. 3 jours sans viande par semaine. Cela ne va pas remonter le moral. La fin de la guerre viendra-t-elle de la défaillance de l'arrière, ça me vexerait, car depuis longtemps les Boches subissent des restrictions terribles.

14 mai 1918, mardi :

Uzenneville. La Section part après déjeuner et rentre à 8h du soir, c'est **Doumerc** qui roule.

15 mai 1918, mercredi :

Uzenneville. Temps éblouissant ! La véritable première journée d'été qui nécessite l'enlèvement des tricots. Naturellement les Boches en profitent et pour la première fois depuis longtemps. Nous assistons à un duel aérien, sans résultat visible, mais dans la soirée le bruit court que le Boche aurait été descebdû. Le soir le lieutenant **Hygonnet** m'apprend confidentiellement que le Groupe Dervillé va être cité pour le déchargement (?) à Morisol (?) le 29 mars et qu'en conséquence la croix de guerre sera décernée au capitaine lui-même et au fanion. Il m'ajoute que si on avait fait un rapport pour le bombardement et le mitraillage dont nous avons été l'objet dans le convoi du 12 au 13 avril, nous aurions pu avoir une citation spéciale pour notre Section TM 162. Dommage ma foi ! Il me semble que le Service Automobile, plus que jamais, cherche à se faire mousser. Loin de discuter la discrimination (?) (de critiquer veux-je dire) dont notre Groupe est l'Objet, car nos conducteurs furent tout simplement épatants.

16 mai 1918, jeudi :

Uzenneville. Soleil. Départ éventuel dans la journée, donc se tenir prêt. Je déjeune et m'installe dans la petite tonnelle aménagée par **Duval, Audibert, Maine** et Cie pour faire un peu d'anglais. J'annonce aux conducteurs en train de jouer aux boules sous l'ombrage que le Groupe est cité. Surgit **Bethoux** :

- « *Le lieutenant te demande* »

Je descends tranquillement, le lieutenant vient à ma rencontre, me serre la main et me félicite. Étonnement !

-« *Vous partez à Belfort* »

-« *Ah bah ! Et quand ?* »

-« *Tout à l'heure, il faut que vous soyez à 13 heures au Groupement à Bergicourt.* »

Il est 9h1/2 passé, mon linge est au blanchissage, mes affaires sont éparées. Quel boulot pour tout mettre en ordre. Je suis obligé de faire un triage n'ayant droit qu'à une cantine et un sac. Je ne perds pas une minute, mange à la galope. (???) de même, dit au revoir aux conducteurs, et la voiture de M. Robinot à **Bergicourt** où je retrouve les 5 compagnons de voyage. **M. Poulain** me fait appeler pour me dire au revoir. Je suis le chef du détachement, on nous conduit en camionnette à Beauvais où prenons un train qui nous débarque à Paris sur le coup de 8h du soir. Les quartiers que nous traversons me semblent déserts, cependant pas de dégâts visibles. Mes camarades de voyage sont :

-**Motte**, maréchal-des-logis.

-**Haillot** et **Roger**, brigadiers.

-**Debert** et **Lalanne**, conducteurs, ce dernier lyonnais.

Haillot, Roger et **Debert** qui sont parisiens vont coucher chez eux et **Motte** nous entraîne **Lalanne** et moi à son hôtel habituel : Hôtel du Tibre, rue du Helder. Un brin de nettoyage, il est 9 heures et il n'y a plus rien à manger à l'hôtel. Nous rentrons dans un restaurant voisin. Quel coup de fusil ! 48 francs à trois pour un œuf, une sole, des asperges et une tranche d'ananas, arrosé de bière. Il est vrai qu'on nous donne du pain sans ticket.

17 mai 1918, vendredi :



Paris. Temps lourd orageux. Je n'ai pas très bien dormi, aussi étais-je debout avant 7 heures, raser, coupe de cheveux, fait réparer mon Waterman et filé avec **Lalanne** gare du Nord retirer les bagages (300 kg) et les transporter à la gare de l'Est. Les copains parisiens arrivent à 9h1/2, tout est prêt, on se redonne rendez-vous pour le lendemain matin 7 heures, puisqu'il n'y a qu'un train par jour pour **Belfort**. Je prends un bain turc au Hammam. C'est rigolo comme tout. Après-midi je vais voir mon oncle **Louis Doyen** qui a une confiance inaltérable dans la victoire, il me parle des grèves, aucun journal n'en a cependant parlé. Heureusement que le premier acte de **Clemenceau** a été de supprimer la censure !

Le soir je vais au théâtre Édouard VII avec le frère de **Motte**, un recalé de Belfort, voir jouer « La Folle Nuit ». Au 3^e acte sirènes, alerte de Gothas, représentation interrompue. Spectateurs et acteurs descendent au sous-sol qui sert de foyer et de bar. Très curieux, très pittoresque le coup d'œil du public avec les acteurs en habits de scène. L'alerte dure peu, sur les boulevards c'est maintenant la cohue, les becs de gaz sont éteints, la lune éclaire un peu. Très, très pittoresque qu'un soir d'alerte, la berloque⁵⁹ sonnée rentrons à l'hôtel, il est 11 heures.

18 mai 1918, samedi :

Paris. Réveil à 5h1/2. Je suis en bas à 6h1/4 mes camarades eux ne sont prêts qu'à 7h. Arrivée gare de l'Est tout le monde est là, nous nous installons en 2^e classe, il fait chaud, déjeuner au wagon-restaurant. Dans une gare nous entendons une musique d'américains qui nous donnent une aubade. Arrivée à **Belfort** entre 4 et 5h nous prenons le tramway qui nous conduit à Valdoie à la S.P. 46 où l'on me débarrasse enfin de la volumineuse enveloppe qui contient tous nos papiers de mutation et d'identité ! C'est dans les anciens locaux de la SPA 5 que nous sommes installés, car la caserne de **Belfort** où se faisaient auparavant les cours a été sérieusement marmitée par avions au mois de mars. C'est une ancienne usine boche de rubans paraît-il. Les pièces sont aménagées en dortoirs. C'est la vraie chambrée de casernes. Nous retournons à Belfort souper au Modern Hôtel où je couche pour pouvoir retirer les bagages demain à la première heure.

19 mai 1918, dimanche, Pentecôte :

Belfort. Soleil. J'ai la chance de trouver une voiture et à 8h nos bagages sont installés au cantonnement. Rassemblement à 9h1/2 par le lieutenant **Leloir**, directeur du Peloton. Speech. Libre jusqu'à demain 9. Le matin avion sur **Belfort** mais pas de bombe.

20 mai 1918, lundi :

Belfort. Lundi de Pentecôte. Soleil. Avions. Tirs de barrage. Sapristi les Boches sont plus courageux que dans la Somme ou plutôt ils doivent savoir que nos grands as ne sont pas là. J'ai passé la nuit dans une chambrette que j'ai loué 15 francs par mois (c'est pas cher) chez une dame Heller 43 rue de Valdoie. C'est bien le parler alsacien, d'ailleurs on sent bien d'après les types d'homme et de femme qu'on se rapproche de l'Allemagne, ainsi que les constructions, les batteries avec musique mécanique, tout fait penser à nos

RAPPEL HISTORIQUE

Le 27 mai, l'offensive allemande se déclenche près de l'Aisne, à partir du Chemin des Dames, où, l'année précédente, les Français avaient échoué dans une attaque meurtrière. La préparation d'artillerie commence par un tir d'obus à gaz, puis devient mixte, mais avec plus de cinquante pour cent d'obus toxiques. Après le 5 juin, 5 autres divisions seront encore engagées, soit au total 47 divisions, correspondant à près de 60 françaises. L'offensive s'arrête pourtant dix jours plus tard en raison de l'épuisement des assaillants, mais ceux-ci ont avancé de 45 km, pris Château-Thierry et sont à 70 km de Paris. Ils devaient absolument tâcher de rectifier leurs lignes, en conquérant du terrain entre les deux saillants importants près d'Arras et de Reims, et un autre plus petit le long de la Lys. Ils appliquèrent d'abord leur effort aux deux zones qui encadraient Compiègne, en attaquant par les deux flancs le 9 juin. Mais leur offensive était assez mal organisée et ils durent subir eux-mêmes des attaques au [gaz moutarde](#), de sorte que les troupes françaises, bien secondées par la [2^e division d'infanterie américaine](#) à [Bois-Belleau](#) et à [Vaux](#), purent résister.

⁵⁹ [Batterie](#) de [tambour](#) ou [sonnerie](#) de [clairon](#) qui [donne](#) au [soldat](#) la [permission](#) de [rompre](#) les [rangs](#), ou appel de sirène qui signale la fin d'une alerte.

ennemis.

21 mai 1918, mardi :

Belfort. Soleil. Journée d'examen. J'ai fait pas mal de gaffes dans mes compositions, mais j'ai idée qu'il y en a encore de moins bons que moi. J'espère donc être reçu ou plutôt ne pas être éliminé. Le soir averse.

mercredi 22 au vendredi 24 mai 1918 :

Valdoie(Territoire-de-Belfort). Les cours se poursuivent sans incident.

25 mai 1918, samedi :

Valdoie. Soleil. L'après midi nous faisons notre premier convoi, nous allons à **Héricourt(Haute-Saône)**, puis à **Frahier-et-Chatebier(Haute-Saône)** retour par **Cravanche (T.de B.)**.

26 mai 1918, dimanche :

Valdoie. Car le cours se fait sur la commune de **Valdoie** alors que ma chambre est sur la commune de **Belfort**. Je monte le matin au Lion de **Belfort** œuvre de **Bartholdi**. Je bûche l'après midi et le soir à 6 heures je vais dîner sur le bord d'un petit lac avec **Motte, Gloria, Sicard, Destephen** et **Lalanne**.

27 mai 1918, lundi :

Valdoie. Les cours se poursuivent normalement malgré la mauvaise tournure que prennent les événements. Les Boches ont attaqué cette semaine entre Soissons et Reims et d'après le communiqué d'hier, ils seraient à **Jaulgonne (Aisne)** sur la **Marne**, là où nous étions le jour de Pâques soit une avance de 50 kilomètres peut être. C'est incompréhensible et nous vivons dans l'anxiété. Les journaux, ce soir samedi, ne sont pas arrivés. La grande ligne (chemin de fer) **Paris, Château-Thierry, Épernay, Chalons, Bar-le-Duc, Nancy** serait soupée. Quelle catastrophe. Heureusement que les ailes **Soissons** et **Reims** semblent tenir, sans quoi ce serait la ruée sur **Paris**. Personne ne sait plus que penser, les plus pessimistes ne prévoyaient pas qu'une avance pareille puisse être réalisée. Vraiment je n'avais pas tort, déjà l'an passé, de voir le Groupement parler de paix. Un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès⁶⁰, dit le proverbe. J'imagine la débandade, la pagaille que l'avance allemande doit occasionner dans la Champagne et la Marne, que d'évacués. Je crois que je peux faire mon deuil du sac contenant mes jumelles, resté à Épernay. J'ai le cafard, car si de tout mon cœur je souhaite la paix, je n'ai jamais souhaité la défaite et en ce moment nous semblons en prendre le chemin.

2 juin 1918, dimanche :

Valdoie. Je suis fonctionnaire adjudant pour la journée. À ce titre, je m'apprête à rester toute la journée au cantonnement, lorsque mon ancien officier, le lieutenant **Reyssier** vient prendre une voiture pour m'emmener en voiture dîner avec lui à **Montbéliard**. Je visite le fort **La Chaux** où son parc est installé. Je déjeune avec lui et le capitaine **Houtard**, commandant le CAMAL de Montbéliard. Je rentre à **Belfort** par un train de marchandises. Je dîne en face la gare et je

Chantilly

La statue du maréchal **Joseph Joffre** (1853-1930) inaugurée le 21 juin 1930, en sa présence, est l'œuvre du sculpteur **Edgar Boutry** (1857-1939). La ville de **Chantilly** honorait ainsi, la présence du **Grand Quartier Général**, installé de novembre 1914 à décembre 1916 dans l'hôtel "le Grand Condé".

A côté, le Monument des Morts inauguré en 1922, en présence du maréchal **Joffre**.



⁶⁰ Un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès dans la mesure où l'arrangement entre les parties est toujours plus profitable que le conflit

rentre tranquillement à **Valdoie**. Chemin faisant, j'apprends une nouvelle sensationnelle "le peloton est dissous, départ pour Lyon le lundi matin à 3 heures". Je me hâte, vais à ma chambre, emporte mes effets jusqu'au cantonnement où je finis de boucler mes cantines à 11 heures.

3 juin 1918, lundi :

Valdoie. Réveil vers 3 heures. Nous sommes à la gare de Belfort vers 4 heures, nous faisons un gentil voyage et arrivons à **Lyon-Croix-Rousse** vers 8h1/2. Un convoi de camions nous attend pour nous mener à La-Part-Dieu d'où je ne peux repartir que vers 10 heures. J'arrive à la maison (47 rue Cuvier) et suis obligé de crier pour me faire ouvrir.

4 juin 1918, mardi :

Lyon. Rassemblement à 5 heures dans la cour de La-Part-Dieu. On nous affecte des camions Berliet neufs. Départ à 7 heures de la première rame dont je suis. Halte en bas de la montée de Champagne, juste en face de notre entrepôt. Déjeuner à **Mâcon**, cantonnement à **Châlons-sur-Saône** avec un billet de logement. La maison la maison où je m'amène, on me dit d'attendre ! Très peu, je ressors, un copain me donne un autre billet où l'on me reçoit bien. Le monsieur m'emmène à l'hôtel, me paie une chambre et à souper. Allons, il y a encore de chic type à l'arrière, c'est monsieur **Druet** rue Lamartine, 10.

5 juin 1918, mercredi :

Chalons. Rassemblement à 6 h. départ à 7 h. déjeuner à **Dijon**. Cantonnement à **Châtillon-sur-Seine** où je trouve une chambre à l'œil, épatant, chez une vieille demoiselle. Suis de garde de 8 à 10 heures du soir, mais la prend moralement.

6 juin 1918, jeudi :

Châtillon-sur-Seine (Côte d'Or). Rassemblement à 7h1/2. Départ à 8h déjeuner à **Bar-sur-Seine (Aube)**. Arrivée à **Troyes (Aube)** vers 16heures nous faisons remise des camions au Parc et nous nous dirigeons vers **Romilly-sur-Seine (Aube)**, mais à 4 kilomètres, aux **Granges (Aube)**, on nous arrête et nous y passons la nuit.

7 juin 1918, vendredi :

Les Granges. Rassemblement à 4 heures. Dieu que c'est matinal surtout pour ne partir qu'à 5h1/2. Déjeuner à **Couilly-Pont-aux-Dames (Seine et Marne)**. Arrivée à **Chantilly(Oise)** à 17 heures. Diner devant la gare dans un bureau de tabac où le personnel est affolé devant tant de clientèle. Nous sommes cantonnés dans les écuries de **Rothschild**, mais nous cherchons à coucher à l'hôtel. Par une veine insensée, nous rencontrons la directrice de l'hôtel du Grand Condé qui nous offre gratuitement des chambres dans son Hôtel. Nous voilà donc partis avec notre barda, musettes, etc. pour l'ancienne résidence du GQG (Grand Quartier Général). J'occupe l'appartement d'une comtesse Oubroska quelconque, au 2^{ème} étage avec vue sur le parc. Le lit est merveilleux, quoique sans draps. Il est défendu d'allumer de la lumière, rapport aux Gothas qui bombardent la ville toutes les nuits. J'apprends de la direction des tuyaux intéressants sur GQG. Le mari de cette dame est chef de popote du 3^e Bureau du QGQ (le Bureau des opérations) et il prétend que ce sont des cerveaux, les officiers qui y sont occupés. Pourquoi le GQG est-il parti de cet hôtel où les dégâts sont estimés un million de francs et pour lesquels l'État leur offre généreusement 100.000 francs ! Parce que, me dit la directrice, des racontars de concierge sont parvenus à l'oreille de députés qui se sont trouvés choqués du luxe, du confort dans lequel vivait notre Grand État-major. Pauvres cervelles étroites de politiciens. Quand les boches ont avancés sur l'Aisne, la semaine passée, s'est-on occupé en Allemagne du luxe du GQG boche ? Ces députés ont été choqués de ce que les officiers aient pu avoir eau chaude et eau froide à discrétion, prendre des bains à volonté. Évidemment que cela puisse rendre jaloux les pauvres officiers de troupe qui sortent des tranchées de voir dans quel cadre évoluent leurs camarades de l'État-major, mais logiquement peut-on chicaner sur d'aussi mesquines questions quand on songe à la quantité de vies humaines dont dépend la décision de ces officiers. Et je me dis « Pauvre France » car nous ne saurons jamais attacher

aux choses et aux faits leur substance réelle. Résultat pratique : après avoir fait un million de dégâts, le GQG est allé s'installer à Beauvais, à Compiègne où il en a fait autant. N'est-ce pas toujours le contribuable qui paiera. Peut-être a-t-on pensé que vivant dans le luxe les officiers d'État-major n'avaient pas hâte de voir finir la guerre. Peut-être a-t-on pensé cela. Mais si c'est cela, ce n'est pas un banal déménagement qui peut changer leur façon de penser. Si vous vouliez messieurs les parlementaires tendre tous vos efforts vers la fin de la guerre, c'est-à-dire vers la paix vous n'aviez qu'à décréter la suspension de tous les traitements civils et militaires, les vôtres y compris bien entendu, la suspension de toutes décorations et de tout avancement. Alors si chaque citoyen s'était trouvé égal devant le danger, alors chacun aurait mis du sien pour retrouver la situation d'antan. Si Poincaré et Cie avaient vu leur liste civile supprimée, il lui aurait (????) autant qu'à moi de voir finir la guerre. Mais tout cela n'est que chimère, car l'**Allemagne** n'aurait certainement pas agi de même, lorsque le GQG est parti en janvier 1917 avec -20°, le chauffage interrompu a occasionné l'éclatement des canalisations d'eau, mais ne nous frappons pas c'est le contribuable français qui paiera.

8 juin 1918, samedi :

Chantilly. Nous n'avons pas eu la visite des Gothas cette nuit, le ciel était un peu nuageux et nous avons passé une nuit idéale dans ces lits moelleux, quoique sans draps. Nous apprenons nos affectations, mes copains et moi sommes désignés pour le canton de **Jaulzy (Oise)**, le plus avancé et de beaucoup à quelques kilomètres (7 à 8) des lignes. Ça n'est pas de chance quand on pense que d'autres sont à **Luzarches, Pontoise, Crépy-en-Valois** et restent à **Cchantilly**. Voilà ce que c'est de ne pas avoir tiré la jaquette, c'est-à-dire fait des courbettes. Nous arrivons à **Jaulzy** via **Pierrefonds**. Chemin faisant nous avons rencontré Clemenceau en limousine. Arrivée à **Jaulzy** personne, si ce n'est un sergent territorial qui nous donne le tuyau suivant : le canton est à **Pierrefonds** et ne soit s'installer que le lendemain à **Jaulzy**, dès que les abris seront terminés, car le patelin est sérieusement marmité. Nous repartons donc pour **Pierrefonds** où nous trouvons enfin l'officier chef de canton M. **Barré** qui nous reçoit plutôt froidement, car à ceux qui ont des bagages il leur dit :

- « *je ne connais que les convois à pied* »

Je trouve une chambre très quelconque qu'on me fait payer d'avance 3 francs, c'est pour rien ! Et je me couche en attendant l'arrivée des Gothas.

9 juin 1918, dimanche :

Pierrefonds (Oise). Réveil à 6 h. à partir de minuit une canonnade épouvantable dans la direction du Nord-ouest. Les Gothas ne sont pas venus. La Répartition des E.O.R. entre les différents postes du canton m'attribue celui de la cote 145 entre **Pierrefonds** et **Retheuil** à un dépôt de munitions, c'est le seul poste paraît-il où il n'y a pas besoin de casque ni de masque, il n'en est pas de même pour les camarades **Maratois** et **Caliste** désignés pour le poste de la Vache noire à côté de **Vic-sur-Aisne** c'est-à-dire à 4 kilomètres des Boches. Je pars donc ainsi que mon jeune camarade **Ettori** avec bagages, mais sans arme, pour rejoindre notre poste. Au carrefour de Retheuil où nous déposons une auto, nous nous enfonçons en plein (???) et chargés, la grimpe d'un côté nous arrivons exténués à la ferme n° 60, dans une écurie de laquelle se trouve le poste composé de 5 braves territoriaux du 111^e dont un adjudant Durand chef de poste. Ils sont épatés de nous voir car ils s'attendaient à être relevés et avaient déjà plié bagages. Je prends une première faction de 6 à 9 heures du soir. Ma consigne est plutôt vague, éviter les embouteillages du dépôt. Nous ne sommes que 2 pour assurer le service de 6 heures du matin à minuit, cela fait donc 9 heures de faction à chacun. Comme le dépôt de la cote 145 est à un bon quart d'heure du cantonnement, que nous prenons la garde de 3 heures seulement, cela me fera donc neuf heures de faction et une heure et demie de marche, en tout dix heures et demie de service. C'est gai pour un E.O.R. et je regrette amèrement d'avoir quitté ma section, mais peut-être cela n'est-il que provisoire, bien qu'on nous ait prévenus d'un stage plutôt long.

10 juin 1918, lundi :

...Car les régions libérées sont aussi, avant tout, des régions dévastées, ce que semblait presque ignorer jusque-là cette parisienne (Irène) qui n'a connu la guerre que par ce qu'en disait son sénateur de beau-père, les journalistes « jusqu'au-boutistes » de l'arrière ou les chroniques hallucinantes de contre-vérité du général **Cherfils**.

Jean-François Jagielski à propos du film « La vie et rien d'autre »

Retheuil. Service de 9 à 12, 15 à 18, 21 à 24. Le matin averse. L'après-midi temps orageux. Je compte jusqu'à 10 saucisses françaises en l'air vers 15 heures sans compter celles des boches qu'on devine à l'horizon grosses comme des têtes d'épingles. Pour la première fois je vois une saucisse attaquée par un avion et l'observateur descendre en parachute. L'attaque est d'ailleurs manquée et l'avion boche s'éloigne copieusement bombardé et sans succès d'ailleurs.

Ma nouvelle vie de régulateur m'amène à causer avec des gens nouveaux. J'entends les doléances des territoriaux qui se plaignent avec juste raison d'être commandés par de vieilles

badernes, anciens adjudants pour la plupart, devenus officiers à 2, 3 et même 4 galons. Les pauvres gens sont mis à toutes les sauces, ils sont suivant les besoins : combattants de la tranchée, cantonniers, manutentionnaires, en un mot, ils sont corvéables à merci et l'on ne peut que s'apitoyer sur le sort de ces pauvres hommes de 40 à 45 ans auxquels on fait faire des métiers de forçat.

À la cote 145 où je suis de faction, est cantonnée, bivouaquée devrais-je dire, une compagnie de mitrailleuses du 72^e Territorial. Sous le prétexte plus ou moins vrai de désinfecter leurs couvertures, on leur a retiré la seule qu'ils possédaient et ils passent la nuit dans des tranchées creusées sous le dépôt recouvert d'une toile de tente. Et voilà où nous en sommes au 47^e mois de guerre. L'amélioration des cantonnements, la sollicitude du commandement, quel bluff, quel bourrage de crâne. Je cause avec l'adjudant du 2^e bataillon du 72^e Territorial et je suis heureux de voir qu'il n'est pas dupe non plus de l'ignoble optimisme des journaux. Quand on songe à l'avance boche de ces derniers jours dans l'Aisne (50 kilomètres environ) à la quantité de matériel et de personnel perdus et des gens chassés de leur domicile, comment qualifier la prose du général **Cherfils** dans « l'Écho de Paris » qui prête au général **Foch** l'initiative de la poche formée par les Boches dans notre ligne. L'adjudant Durand, mon chef de poste, me donne sur cette avance des renseignements intéressants. Il était régulateur à Compiègne le jour de l'attaque des boches menée vigoureusement avec des gaz et des effectifs bien supérieur, ce fut « la surprise » comme l'ont dit les journaux en premier lieu, quitte à le démentir par la suite. Il y avait en face des Français et des Anglais et d'après le témoin il ne faudrait pas incriminer les seuls Anglais qui, d'après lui, se battirent bien. Mais les Boches étaient tellement plus nombreux que la retraite était inévitable. Donc le fautif fut notre service de renseignements qui fut pris en défaut. Il me dit que ni le Génie français, ni le Génie anglais ne firent sauter les ponts et les passerelles sur l'Aisne et que nos canons étant au nord de l'Aisne furent ramassés par milliers. **Semba**t pouvait

parler d'une "tape", il est vraiment modeste, dans leur communiqué les Boches se sont, paraît-il, flattés d'avoir pris 3.000 camions et 2.000 conducteurs, pour une tape, elle est magistrale, car imaginons la quantité de munitions diverses de pièces de camion en rapport. Ah ! Nous pouvions jeter la pierre aux Anglais pour l'attaque du 21 mars, nous avons fait tout aussi bien, sinon mieux. Quand on songe que les Boches sont maintenant sur les bords de la Marne à **Château-Thierry**. Je voudrais bien savoir si mon oncle **Louis Doyen** est toujours aussi certain de la victoire, et **Clemenceau** espère-t-il toujours reprendre l'**Alsace** et la **Lorraine** à la pointe de l'épée ?

Je me confectionne un petit abri contre la pluie à l'aide de caisses



et de couvercles de caisses à munitions de 75. La nécessité rend ingénieux. Hier j'ai fait la lessive, comme je n'ai aucun linge de rechange, j'ai lavé ma serviette et mon mouchoir, ce n'est rien à faire, le tout est de s'y mettre. Mais pour la chemise comment faire ? Je n'ai que celle qui est sur mon dos.

Mon camarade **Ettori** a vu passer ce matin 50 laminé les champs de blé traversés. Pauvres territoriaux coupent le blé vert pour en faire des paillons (et ils sont excusables puisqu'ils n'ont pas de couverture). Je me suis de pillages fait par les Anglais dans la Somme, les Français ont fait de même ici. Posons donc soldats, quelque soit leur nationalité sont pillards soldat et n'a pas souffert de leur misère n'est pas

À l'horizon, direction **Compiègne**, dépôt de Vers 18 heures passe un Régiment de tirailleurs **Pierrefonds**, les indigènes ont des coiffures

Je reprends ma troisième garde à 21 heures splendide. Le château de Pierrefonds se silhouette

Et sa vue me console un peu des vicissitudes de l'heure présente. Le ciel est clair, le nord, l'est et le sud s'embrasent des lueurs des canons, on a la sensation d'être encerclés et on l'est, puisque seul l'ouest est libre. Que les boches fassent une nouvelle poche et nous faits prisonniers, si nous ne nous sauvons pas assez vite. Bruits de moteurs dans le ciel, est-ce nos avions ou ceux des Boches, des étoiles de 75 scintillent, donc ce sont des Gothas. Plus de doute, je vois des éclatements de bombes du côté ouest. Depuis un moment j'entends un bruit de ferraille ininterrompu qui va grossissant, bruit de poulies non graissées, serait-ce des tanks ? En effet ce sont des tanks petits modèles, munis de mitrailleuses et de canons de 37. Ils forment dans la nuit un cortège lugubre. En tête, à pied, marchent 4 tankers⁶¹ dont l'un porte le fanion. Derrière, à l'allure d'un homme au pas suivent une trentaine de tanks avec un homme entre chaque tank pour renseigner le conducteur du tank dont on aperçoit la tête par l'ouverture avant relevé. Au milieu du cortège, marche l'officier. Ils étaient, paraît-il, descendu le matin au repos et ils remontent déjà en ligne. Je ne saurais dépeindre la tristesse, le macabre de ce défilé. Les conducteurs sont de tout jeunes gens, munis de vestes de cuir et de casques en acier analogues à ceux des coureurs cyclistes. Comme ils passent, un avion bombarde à 500 mètres environ, dans la direction de la ferme où nous catonnons. Je me mets prudemment sur le bord de la tranchée qui sert de logement au chef de dépôt de munitions. J'ai sérieusement la frousse, inutile de le nier, car si une bombe tombe sur le dépôt qui regorge de munitions, nous sautons tous, sans espoir d'en réchapper. Pour comble de guigne, il y a dans ce dépôt un lot d'obus spéciaux de 75, autrement dit d'obus asphyxiant ! S'ils sautent, notre compte est bon.

Les 75 et les 105 tirent sans relâche sur l'avion invisible qui s'éloigne et le calme renaît, si on peut parler de calme quand l'horizon est aux trois-quarts illuminé et que les grosses pièces tirent sans relâche à quelques kilomètres. Je descends à 11h1/2 prévenir le suivant de garde et je m'endors comme une brute.

J'ai oublié de noter les lueurs rouges qui éclairent le front, lueurs qui vont lentement en s'éteignant et qui éclairent tout le ciel. Il s'en produit si souvent que je ne puis croire à des dépôts de munitions qui sautent. Et cependant ! Dans la direction de Compiègne je distingue nettement un véritable feu d'artifice à grande hauteur. Un artilleur me dit que c'est un dépôt pyrotechnique qui saute.



tanks à travers champs. Ils ont champs, pauvres cultivateurs, les paillons (et ils sont excusables indigné, il y a deux mois, au récit d'après ce que je vois et j'entends comme principe que tous les et, seul, celui qui n'a jamais été tenté de les excuser.

munitions qui saute sans doute. marocains allant vers bizarres, chignons, houpes.

avec Ettori, coucher de soleil au couchant, quel beau château !

Rappel Historique

Le 11 Juin, **Mangin** et sa 10ème Armée arrête une offensive en direction de **Compiègne**, le front est stabilisé, les troupes s'enterrent dans les tranchées. Les Alliés sont exsangues, vers la mi-juin **Pétain** ne dispose plus que de 71 divisions en ligne et 6 en réserve, les Anglais n'ont plus que 34 divisions, les Américains 7 divisions plus ou moins instruites, 10 à l'instruction et 6 encore en mer. La lenteur de l'arrivée des Américains s'explique par leur faible capacité de transport maritime, 30 000 hommes par mois, les Anglais vont apporter le tonnage nécessaire en Mai 1918 où l'on passera à 130 000 hommes, puis en Juin à 150 000.

⁶¹ Aujourd'hui nous disons plutôt « tankiste ».

11 juin 1918, mardi :

Retheuil. Gardes 6/9, 12/15, 18/21. Temps couvert. Froid la matinée, chaud et ensoleillé l'après-midi. Le 72^e Territorial a été alerté cette nuit, ainsi que d'autres Régiments. L'officier de la régulation qui nous apporte le ravitaillement nous dit qu'il est tombé 200 à 300 obus sur **Jaulzy** cette nuit et que des hommes ont été tués à **La Motte-Breuil**. Pauvre **Lémonon** qui est tout seul come E.O.R. à La Motte, que doit-il broyer comme noir ! Le vent s'élève sur le soir, nous n'avons pas de visite d'avions.

12 juin 1918, mercredi :

Retheuil. Gardes 9/12, 15/18, 21/24. Soleil. En effet, nous n'avons pas eu de visite d'avion cette nuit, mais, par contre quel concert ! à partir de 2 heures et demie du matin ça n'a été qu'un roulement et certaines arrivées me semblaient bien rapprochées. Le 72^e Territorial est de nouveau alerté, ainsi que tout le 1^{er} Corps. La 10^e Armée qui reçoit le choc est composée du 20^e, 11^e, 1^{er} et ? Corps d'Armée. Il semble que la canonnade est particulièrement intense du côté de **Villers-Cotterêts**. Je roupille tant bien que mal, ma première garde commence à 9 heures, des fusants éclatent direction Retheuil. Le bruit court que les carrefours de **Pierrefonds** et de **Retheuil** sont marmités. Passent des voitures sanitaires, remplies de blessés, allant sur **Pierrefonds**. Un artilleur colonial auquel je causais hier m'a dit que sur 16 pièces de 155, ils en avaient sauvé 2, les 14 autres étant restées aux mains des Boches, mais après avoir été mises hors d'action apr des grenades. 10h30 un artilleur du 101^e me dit que de 2 1/2 à 8 heures du matin, il est tombé plus de 100 obus sur Pierrefonds, que sa batterie en position à **Ressons (Oise)** a déjà plus de 50% de pertes. **Ettori** apprend que la division marocaine a repoussé 11 assauts ce matin. Dans la division se trouve la fameuse Légion Étrangère qui a la fourragère rouge et qui espère avoir la fourragère tricolore. De longues pièces de marine de 205 passent direction ouest. Battons-nous en retraite ? Toujours des sanitaires. Notre officier le lieutenant Barré nous apprend la mort de deux camarades E.O.R. dont l'un, **Delage**, tué à **Compiègne**. 2 E.O.R. en 2 journées, cela promet. Un artilleur me dit que les Boches ont légèrement avancé au cours de leur attaque matinale, mais que ça leur a couté cher.

13 juin 1918, jeudi :

Retheuil. Gardes 6/12, 12/15, 18/21. Soleil. Comme je quittais mon poste hier à 11 ½ du soir, quelques fusants commençaient de tomber en direction de Pierrefonds un peu avant, un avion boche avait lancé quelques bombes dans la direction de St Etienne. Les tanks sont repartis ce matin à l'arrière, ils n'ont joué aucun rôle hier et un tanker interrogé a répondu à **Ettori** :

- « *C'est l'infanterie marocaine qui a fait fonction de tank* »

14 juin 1918, vendredi :

Retheuil. Gardes 9/12, 15/18, 21/24. Soleil, mais temps nuageux par instant. Matinée calme. À 15 heures, un avion boche descend une de nos saucisses. À 17 heures c'est le tour d'une autre de descendre en flammes, puis une troisième se débîne, le câble s'étant rompu, enfin une quatrième est encore vue s'enflammant. On a vu de quelques unes les observateurs descendre en parachute mais pas de toutes. Le soir un poilu aérostier venu au dépôt chercher des bandes de mitrailleuses nous dit qu'une des saucisses descendues était une saucisse fantôme explosive qu'on faisait exploser de terre électriquement dès qu'un avion boche s'en approchait. Pas mal imaginé, mais l'avion s'est débîné pas loin, il est vrai, car il a été pris en chasse par une escadrille qui l'a descendu. Je l'ai distinctement vu quoiqu'à plusieurs kilomètres.

15 juin 1918, samedi :

Les abeilles

Symbole d'immortalité et de résurrection, les abeilles sont choisies afin de rattacher la nouvelle dynastie aux origines de la **France**. En effet, des abeilles d'or (en réalité des cigales) avaient été découvertes en 1653 à **Tournai** dans le tombeau de **Childéric Ier**, fondateur en 457 de la dynastie mérovingienne et père de **Clovis**. Elles sont considérées comme le plus ancien emblème des souverains de la **France**.



Retheuil. Gardes 6/9, 12/15, 18/21. Pluie après-midi.

Je vois descendre une saucisse boche en flammes. Le ciel est sillonné d'avions, de quelque côté qu'on regarde. On aperçoit des escadrilles. Attaque manquée de descendre deux saucisses en même temps, les boches sont vraiment de bons tacticiens.

16 juin 1918, dimanche :

Retheuil. Gardes 8/12, 5/6, 9/12. Soleil. Quel bombardement cette nuit, cela semblait venir de la cote 145 où je suis de fonction le jour, mais **Ettori** est rentré à minuit en me disant que ce n'était pas tombé qu'à côté. Les trous entre la cote 145 et **Retheuil** sont insignifiants et nullement en rapport avec le bruit des éclatements. Il a du tomber une dizaine de bombes. **Ettori** est relevé, il s'en va le veinard, comme secrétaire au bureau du canton qui est installé au château de Pierrefonds, le voilà tranquille et à

l'abri des marmites. Je descends l'après-midi pour le voir, mais il est téléphoniste dans un autre poste. Je visite l'intérieur du château de Pierrefonds, château-fort avec créneaux, mâchicoulis, pont-levis, tour de guet, le vrai château-fort quoi, datant de **Louis XII**, restauré sous le Second Empire par **Viollet-le-Duc**, il est majestueux mais ses peintures sont trop criardes quoique datant déjà d'un demi-siècle. Les animaux : porc-épic, écureuil, faucon sont des motifs de décoration auquel vient s'ajouter l'abeille de **Napoléon III** (créé par son oncle **Napoléon Ier**). Dans la sacristie est installé le bureau de la C.R.A. (Compagnie Régulatrice Automobile) dans un autre coin, c'est une secrétaire américaine. Dans la cour un soldat fait marcher un phonographe. Quel anachronisme dans un pareil cadre. Des fenêtres du château on aperçoit les saucisses un combat d'avions. Interdiction absolue de monter à l'étage des mâchicoulis et à la tour de guet pour ne pas donner aux boches le prétexte que nous y avons installé un observateur. Le canton quitterait **Pierrefonds** pour **Gillecourt (Oise)** (voir note fin de page 61). Nous ne restons plus que 5 E.O.R. au canton. 10 $\frac{1}{2}$ à 11 $\frac{1}{2}$ du soir, passent des escadrilles d'avions boches qui très canonnés ne jettent cependant aucune bombe, doivent aller sur Paris, mais quelle quantité d'avions. Si jamais out cela parvient sur Paris, quel désastre ! Au sud-ouest une immense lueur, sans doute un incendie allumé par des bombes.

17 juin 1918, lundi :

Retheuil. Gardes 6/9, 12/15, 18/21. Brume le matin. Il fait un peu moins froid cette nuit, que la nuit précédente où il y avait gelé blanc. De bonne heure, les avions français font leur ronde. Je vois enfin des tanks en plein jour. Il y a des gradés qui sont loin d'être des jeunes gens, sans doute des volontaires. Soleil l'après-midi, avions en quantité. À 22 heures on tire sur Pierrefonds. Visité les grottes de **Retheuil** immenses.

18 juin 1918, mardi :

Retheuil. Gardes 9/12, 15/18, 21/24. Soleil. Le ciel est sillonné d'avions. Quelle consommation d'essence doit faire cette armada d'avions. Le bruit court que les permissions reprennent à 8% disent les uns, à 1/180 disent les autres. Quoi qu'il en soit c'est intéressant, mais il ne faudrait pas en déduire que l'offensive boche est terminée, puisque nous avons reperdu **Cœuvres-et-Valsery (Aisne)** enlevé de haute lutte il y a quelques jours, cette nuit il y a un violent tir de 75.

19 juin 1918, mercredi :

Retheuil. Gardes 6/9, 12/15, 18/21. Pluie. Au réveil nous entendons une voix de femme, est-ce possible ? il n'y a cependant plus de civils. Renseignement pris c'est une jeune femme avec son oncle qui ont

couché dans la paille sous un hangar. Ils sont de **Taillefontaine(Aisne)** où ils avaient réussi à retourner hier chez eux pour essayer d'emporter différentes choses qu'une évacuation précipitée leur avait empêché de faire. Or voici ce qu'ils disent :

- « *Nous avons trouvé la maison pillée, il ne reste rien, j'avais 40 draps ils ont disparu de mon linge je n'ai retrouvé qu'un morceau de pantalon reconnu grâce à la dentelle, tout a été déchiré* »

dit la femme. Et voilà comment se conduisent les soldats du droit et de la Civilisation. Ah ! que mes premières idées sur la soldatesque étaient donc justes. Mais alors que se passerait-il, bon dieu, si nous passions le Rhin, nous qui ne respectons pas la propriété de nos compatriotes. Oui je sais l'excuse on battait en retraite et mieux valait tout détruire que de laisser aux Boches, en théorie ça se soutient mais qu'on batte ou non en retraite le pillage commence immédiatement après le départ des civils. Qu'on prenne la volaille, la boustifaille d'accord puisque périssable, mais le linge, les meubles, c'est du vandalisme.

Les officiers régulateurs nous informent de notre prochaine relève, les postes de Retheuil et de la cote 145 (les nôtres) devront être assurés par le C.C.A. (Contrôle de Circulation de l'Armée) qui est pour l'avant, ce qu'est la C.R.A. (Compagnie Régulatrice Automobile) pour l'arrière. J'ai une migraine horrible. Serai-je atteint par la grippe, épidémie qui sévit parmi les artilleurs du dépôt de munitions. Non car deux cachets d'aspirine me remettent d'aplomb.

20 juin 1918, jeudi :

Retheuil. Gardes 9/12, 15/18, 21/24. Nuageux. La pluie d'hier a abattu la poussière. Les Boches, hier soir, envoyaient de grosses marmites sur les ponts de l'Aisne du côté de **Vic-sur-Aisne**. On dit que les boches ont attaqué sans succès du côté de **Reims**, confirmé par le communiqué. Nous attendons toujours à être relevés de notre poste pour aller au Centre du Canton à **Gillecourt**⁶² (**Oise**), mais comme sœur Anne...

Pendant ma dernière garde, je bavarde avec un crapouillot⁶³ qui doit monter en ligne demain. Pendant notre offensive du 16 avril⁶⁴, il m'ouvre des horizons nouveaux en attribuant l'échec à la cause principale suivante : à savoir que **Nivelle** simple général (sic) de Corps d'Armée, promu d'un coup à la dignité de général en chef, n'a été nullement secondé dans sa tâche par les autres généraux furieux qu'il leur ait passé devant. Plus on y réfléchit, plus la chose est certaine, d'ailleurs un viendra où la lumière se fera sur les raisons de l'échec de notre offensive. Déjà mon oncle Louis à mon passage à Paris le 17 mai m'a parlé d'un article paru dans une revue américaine où l'on fait retomber toute la responsabilité de notre échec sur de malencontreux parlementaires qui installés au Q.G. d'un général (probablement jaloux de **Nivelle**) ont harcelé **Painlevé** (alors ministre de la guerre) par téléphone, jusqu'à ce qu'il ait donné l'ordre d'arrêter l'offensive⁶⁵.

21 juin 1918, vendredi :

Retheuil. Gardes 6/9, 12/15, 18/21. Nuageux puis soleil. Enfin je reçois un paquet de linge. Depuis mon départ de **Belfort** il y a près de 3 semaines je n'en ai pas changé et pour cause. Le secteur est calme.

22 juin 1918, samedi :

Retheuil. Garde 9/12. Nuageux et venteux. Le vent souffle de l'ouest, par conséquent favorable à l'envoi de nos gaz. Les coloniaux ne se font pas faute puisqu'ils sont venus chercher hier soir 1 500 obus toxiques (obus spéciaux suivant le règlement). C'est sans doute leur envoi qui a procuré le duel d'artillerie de cette nuit. Je constate qu'on arrive à roupiller très bien quelque soit la proximité des départs et des arrivées pourvu qu'on soit fatigué. J'allais remonter pour prendre la deuxième garde lorsqu'arrive le sous-lieutenant **Jaffaux** précédant le terrible adjudant **Montagne** qui vient nous relever. Tout le poste se trouve dispersé. Avec **Puypelat** je reste à **Pierrefonds**, nous couchons dans la sacristie de la Chapelle du château. Il y a une quinzaine, j'avais la chambre d'une comtesse, hier une écurie, aujourd'hui un château, une Chapelle,

⁶² Introuvable sur aucune carte. Il pourrait s'agir de **Gillocourt** dans l'**Oise**

⁶³ 1- mortier de tranchée utilisé durant la guerre de 1914-1918, 2- soldat qui utilisait ce type de mortier

⁶⁴ Marcel veut probablement parler de l'offensive du « Chemin des Dames » en 1917

⁶⁵ L'Histoire portera un jugement plus sévère sur l'action du général après cette offensive malgré une réhabilitation tardive après la guerre

une sacristie, la guerre on l'a déjà dit est faite de contraste. Et quel château que ce château de **Pierrefonds** qu'étant à cote 145 je ne me lassais pas d'admirer.

23 juin 1918, dimanche :

Pierrefonds. Gardes 10/12, 13/15, 18/22. Soleil. Les avions boches ont déposé quelques bombes hier soir aux alentours. Les du château sont si épais que je les ai à peine entendues. Je déjeune avec les Américains, car il y a une section sanitaire américaine (SSU) cantonné au château, nous en sommes, eux et nous, les seuls occupants. Rien n'est plus curieux que les amusements de ces jeunes hommes beaux et forts. Lancement de balle, phonographe on dirait de vrais gosses. Ils ont aussi des jeux plus dispendieux, les cartes par exemple et je vois circuler des billets de 50 francs, on voit que leur solde n'a rien de comparable avec l'aumône faite aux soldats français, car qu'est-ce que 5 sous, une somme qu'on n'ose même plus donner comme pourboire à un portefaix⁶⁶ qui vous porte une valise 5 minutes. Et le soldat français pour cette somme souffre et risque sa peau 24 heures par jour. Liberté, Égalité, Fraternité, quelle dérision que toutes ces belles déclarations. Liberté, tout juste celle de penser, mais en soi, in petto⁶⁷ car si vous exprimez une opinion contraire à la pensée gouvernementale du jour vous êtes bouclé. Égalité on donne 5 sous à un soldat, 8 sous à son cabot, 2 ou 7 francs à son sergent, suivant qu'il est à solde journalière ou mensuelle, et le moindre sous-lieutenant encaisse maintenant dans les 5 à 600 francs mensuellement. Et cependant tous luttent pour la même cause. Mais voilà une Armée ne vaut que ce valent ses chefs, or on achète ces chefs et pour abattre le militarisme prussien abhorré qui nous a valu la guerre, on dresse contre lui les militarismes français, anglais et américains. Car qui prouve que les **États-Unis** renonceront à leur Armée et à leur flotte après la guerre. Je suis persuadé au contraire qu'ils les conserveront et ça recommencera comme avant, chaque parti militaire de chaque nation désirant la guerre pour son profit personnel.

Mes américains viennent pour la plupart de **Californie** ; admirera-t-on jamais assez ces jeunes gens qui ont presque la moitié du tour de la terre pour venir se ranger à nos côtes. Pour apprécier leur aide imaginons qu'il nous faille aller chez eux, c'est déjà dur de se battre dans son pays⁶⁸.

24 juin 1918, lundi :

Pierrefonds. Gardes 6/10, 12/13, 15/18, 21/24. Comme si 8 heures de faction ne me suffisaient pas, l'adjudant-chef de poste vient de me coller 3 heures supplémentaires de 9 heures à minuit au bord du lac, pour soulager les copains. Dieu sait pourtant avec quel plaisir je me serais couché de bonne heure ce soir, les jambes me font mal et ce métier me crève. Que serait-ce s'il faisait froid ou seulement mauvais temps.

26 juin 1918, mercredi :

Pierrefonds. Le bruit court que les cours de Belfort recommenceront le 8 juillet, si c'était vrai ! Le ciel est clair, nous aurons probablement la visite des avions. Effectivement vers 11 heures on entend le ronronnement des moteurs, les canons tirent, mais les avions ne font que passer sans jeter de bombes. Ils vont probablement sur Paris.

28 juin 1918, mercredi :

Pierrefonds. Gardes 6/10, 12/13, 15/18, 21/24. Soleil. Pendant ma dernière garde avions allant sur Paris.

29 juin 1918, samedi :

Pierrefonds. Gardes 9/12, 13/15, 18/22. Soleil. Je viens de terminer la lecture d'Apollo. Leçons sur les Arts plastiques de Salomon Reinach et je suis enchanté d'avoir été, en si peu de temps, initié aux beautés de l'Art antique et moderne. Comme l'on comprend mieux la passion des artistes après cette lecture. Il fait

⁶⁶ An.=Homme de peine qui portait des fardeaux

⁶⁷ En le pensant sans le dire

⁶⁸ Et pourtant c'est ce que firent le marquis de **La Fayette**, le comte de **Rochambeau**, commandant le corps expéditionnaire français et l'amiral **de Grasse** vers 1780

presque encore jour à 10 heures du soir (heure d'été) cela n'empêche pas les Boches de venir avec leurs avions. Ils jettent quelques bombes dans les environs. Ils ont, paraît-il, bombardé Dury gare près de Crépy, bien plus à l'arrière.

30 juin 1918, dimanche :

Pierrefonds. Gardes 6/10, 12/13, 15/18, 21/24. Soleil, vent. Pendant ma dernière garde je suis obligé de me mettre à l'abri, les avions ronronnent au-dessus du pays tandis que les canons tirent mais en vain.

1^{er} juillet 1918, lundi :

Pierrefonds. Gardes 9/12, 13/15, 18/22. Soleil. Les avions ont encore été sur Paris. Qu'est-ce qu'ils doivent y lâcher quoique les journaux ne disent rien, on sait que les Boches lancent maintenant des bombes incendiaires. Il y a longtemps que j'en ai fait le calcul, un Gotha peut emporter 10 bombes incendiaires. La nuit où 20 avions seulement réussissent à survoler Paris ils jettent 200 bombes incendiaires. Admettons que 50% seulement réussissent à provoquer des incendies, comment feront les pompiers pour éteindre simultanément 100 incendies. Et le dilemme tant de fois posé à mes camarades « *laissera-t-on détruire Paris plutôt que de signer la paix ?* ». comme il y a bientôt un an, sinon plus, que je pose la question, en prétendant que Paris était un des buts des Boches et que personne n'admettait ma façon de voir, je suis bien obligé, ma modestie dut-elle en souffrir, de concevoir que j'étais plus clairvoyant que les autres et cela m'effraie pour établir de nouveaux pronostics car je ne suis pas de ceux qui voient la Victoire, mais la Victoire totale, écrasante, comme mon oncle Louis par exemple. Heureusement d'ailleurs que le Président **Wilson** a maintenant partie liée avec nous et qu'il disposera bientôt de l'armée la plus puissante, car il saura et il pourra limiter, en cas de Victoire, les exigences de nos pangermanistes à nous, de nos chauvins. Oui et je puis risquer cette prédiction que c'est le Président **Wilson** qui sera le plus honni à la signature de la paix, en supposant que nous soyons vainqueur de notre caste militaire, car avec sa largeur de vue, son amour de la justice et de la liberté, il saura n'exiger que la réparation des dommages causés, tandis que si on laissait faire nos pangermanistes à nous, nos panfrançais (?)⁶⁹, veux-je dire, ils feraient froidement ce qu'ils ne veulent pas que les Boches fassent. Ils annexeraient froidement les colonies et la rive gauche du Rhin. Mais je pense à une chose, les colonies allemandes, les Anglais voudraient-ils jamais les restituer ! Tiens, tiens ce serait curieux un conflit à ce sujet entre l'**Amérique** et l'**Angleterre**. Le conflit aurait été impossible il y a un an l'**Amérique** n'ayant ni armée ni flotte, mais comme toutes les forces vives de l'**Amérique** sont consacrées depuis un an à la formation d'une armée et d'une flotte de guerre et marchande, le conflit pourrait être possible dans quelque temps. L'**Amérique** armée voilà qui ne doit pas plaire au **Japon** si on le dit belliqueux, puisque les américains voient en tout Japonais, un espion, comme nous un espion dans chaque Boche. Et l'Angleterre sait-on avec quel sentiment elle doit voir l'Amérique se constituer une flotte de guerre ? J'ai vraiment de l'audace d'émettre de pareilles hypothèses en ce moment puisque la France, l'Amérique, l'Angleterre, l'entente quoi, forme un bloc uni sans la moindre fissure apparente. Il n'y a qu'une chose qui me chiffonne, c'est l'insistance que mettent nos journaux, le Parlement, tout le monde officiel, en somme, à ce que nous fêtions l'Indépendance Day le 4 juillet (qui est le 14 juillet américain). C'est évidemment très bien pour nous, ré&

Publicains français de fêter l'anniversaire de la liberté américaine, mais on semble oublier que ce sont nos loyaux alliés Anglais qui en ont fait les frais et n'est-il pas à craindre que les Anglais trouvent que nous manquons de tact à nous associer avec tant d'insistance à fêter un anniversaire de Victoire pour les Américains et de défaite pour eux. Ou alors pour des motifs qui m'échappent, notre gouvernement agit sciemment ainsi pour que les Anglais comprennent que nous voulons, après la guerre, échapper à leur tutelle, car ce n'est un secret pour personne qu'ils nous tiennent autrement que les Autrichiens, Bulgares et Turcs sont tenus par les Allemands car une rupture avec l'**Angleterre** entraînerait la cessation immédiate des importations sans lesquelles nous n'aurions plus, à bref délai, ni charbon, ni pain, ni acier. Et cependant les

⁶⁹ La **France** voulait-elle grouper dans un même État tous les peuples réputés latin ? à la manière des pangermanistes pour les peuples réputés germaniques. Rien n'est moins sûr.

journaux anglais que je lisais avant d'aller en cours semblaient heureux de la vigueur avec laquelle l'Amérique entraînait en guerre.

Les avions boches auraient, paraît-il, jeté 60 bombes la nuit dernière sur Retheuil. Comment que j'en suis parti à temps !

2 juillet 1918, mardi :

Pierrefonds. Gardes 6/10, 12/13, 15/18, 21/24. Soleil. Hier et ce matin de bonne heure les avions boches viennent nous rendre visite, mais où est-il le temps comme au camp des autos, ils voyageaient isolément, ils ne viennent, maintenant, jamais moins d'une demi-douzaine. Aussi, il faut voir, comment nos avions isolés se débinent en les apercevant. Je n'ai presque pas fermé l'œil de la nuit. Il y a dans le bois qui fait face au côté du château où je suis de sacrées batteries de 145 de marine dont le départ me réveillait à chaque coup. Vivement qu'on reparte à **Belfort**.



Camp de Mailly. — Canon de 145 de marine

Un artilleur, ce matin, me disait que les tanks avaient fait l'autre jour du on boulot en se baladant sur les tranchées, une chenille sur chaque parapet. Pas besoin de tirer la tranchée en s'écroulant enterrait les soldats ! Quelle guerre ! Hier j'ai lu « Ce qu'en pense **Potterat** » et certains passages m'ont rudement ému. Heureusement que j'étais seul, car mes yeux se sont mouillés plus d'une fois et cependant quelle simplicité, quel type (???) que ce **Potterat** imaginé par l'auteur. Vraiment il y a longtemps que je n'avais pas lu un livre qui me fit autant de bien. D'ailleurs, sous forme de roman, ce livre n'est autre qu'un livre politique pour condamner le silence de la **Suisse** officielle à l'occasion de la violation de la **Belgique**, neutre comme elle. Et comme on sent, que les Suisses de langue française sont de cœur avec nous ; non et non ce n'est pas la prose de **Barrès** et d'autres académiciens qui peut nous faire sentir cette communion d'idées et de sentiments c'est bien les réflexions vulgaires peuples, de **Potterat**. **Benjamin Vallotton**, les Suisses français doivent te savoir gré d'avoir si bien traduit leurs sentiments. Mais que doivent en penser les Kobi comme il dit et comme ce **Schmidt** me fait penser à quelqu'un que je connais bien qui, Suisse allemand, me semble bien aussi ne penser qu'au ravitaillement.

Il passe depuis ce matin des sanitaires remplis de blessés les yeux bandés, tous victimes de gaz. 12 à 15 voitures à 6 de moyenne. Et penser que ces soldats sont aveugles pour toujours, c'est épouvantable.

3 juillet 1918, mercredi :

Pierrefonds. Gardes 9/12, 13/15, 18/22. Soleil et vent et poussière. Pas d'avions cette nuit, mais hier soir une canonnade violente, nous avons attaqué avec succès, car il a déjà défilé, avant que je prenne la garde, 4 à 500 prisonniers.

4 juillet 1918, jeudi :

Pierrefonds. "Independance Day". Gardes 9/10, 12/13, 15/18, 21/24. Il passe encore des prisonniers, c'est un spectacle dont on perdait l'habitude. De l'avis général, ils n'auraient plus le cran d'antan, chez nous, au contraire, le moral n'a jamais été meilleur. On cite une division la 162^e D.I. Division de **Messimy** en ligne depuis fin mai et dans un sale coin. Tous les journaux sont consacrés aujourd'hui à "Independance Day". Le Président **Wilson** annonce officiellement qu'il y a plus d'un million d'Américains en **France**. C'est tout simplement épatant, mais à force d'avoir eu le crâne bourré depuis 4 ans on y fait presque plus attention et cependant un million d'hommes, quand on y pense, c'est fantastique. À partir de 22h30 les ronronnements commencent à se faire entendre et pendant au moins une heure. Du côté de **Crépy** j'observe une forte lueur persistante.

5 juillet 1918, vendredi :

Pierrefonds. Gardes 9/12, 13/15. Quel dommage que je n'ai pas le talent de **La Bruyère**, dont je suis en train de lire « *Les Caractères* » pour dépeindre celui du **Corse**. **Trojani** capitaine Major du cantonnement de **Pierrefonds** décoré de la Légion d'honneur bien entendu, que n'ai-je entendu sur compte de ce triste individu, le plus souvent entre deux vins. Ses sous-officiers en sont littéralement écœurés, de fait on à peine à croire tout ce qu'on raconte sur lui, où il a montré la mesure de sa valeur c'est lors de l'évacuation des civils de **Pierrefonds**. Certains d'ailleurs ne se sont pas gênés pour lui dire ce qu'ils en pensaient, mais ce ne sont que des paroles et ce qu'il faudrait vis-à-vis des gens de cet acabit, ce sont des actes. À une dame qui se plaignait d'être malade, lors de l'évacuation il répondit :

- « *Quand on est malade on meurt* »

Ce qui, d'ailleurs est idiot mais dépeint bien l'individu. « *Garce de République* » est un de ses jurons favoris et l'on voudrait contester à la République le droit de connaître les opinions de ses employés.

- « *Je voudrais que **Pierrefonds** soit détruit de fond en comble, ça me vengerait* »

dit-il aussi, venger de quoi ? Propos d'homme saoul sans doute, mais tellement cynique, écœurant, qu'il est à souhaiter qu'un « peut-on le dire » de **Gustave Hervé**, soit consacré bientôt à ce triste individu.

Un autre genre est l'adjudant-chef **Montagne** attaché au Canton de notre Régulatrice, un pleutre s'il en est un, auquel on vient de flanquer la Croix de guerre, probablement parce qu'il n'était pas sorti de la cave à **Jaulzy** tandis que les pauvres poilus qui étaient à la Vache Noire, le plus sale coin du secteur, n'ont rien eu. D'ailleurs c'est bien simple on eu la Croix de Guerre : l'officier le lieutenant **Barret**, l'adjudant **Montagne** et l'ordonnance de l'officier. Écœurant, écœurant, mais revenons à **Montagne**, on irait loin pour trouver son égal en suffisance, j'ai eu l'occasion de parler avec des officiers supérieurs ou généraux qui ne croyaient pas déchoir en parlant poliment avec de simples soldats. Il ne saurait en être de même pour le **Montagne** en question, employé à La Samaritaine dans le civil, quelqu'un quoi ! "*Espèce de con, ballot*" ce sont ses termes favoris. Il a eu raison de ne pas s'en servir avec moi, car tout en restant sur le terrain réglementaire je l'aurai eu. Enfin ses efforts ne sont pas vains, puisqu'il a réussi à se mettre tous ses collègues adjudants et tous ses subordonnés à dos. À 15 heures, je reçois l'ordre de partir pour **Élincourt-Ste-Marguerite (Oise)** avec **Haillot**. Nous y retrouvons **Bomberger**. Je suis de garde de 21 à 24 et n'en suis pas plus rassuré que cela car les bombes sont tombées à 10 mètres du poste l'autre nuit. Néanmoins à minuit aucun (...avion ?) n'est venu et je m'endors dans un lit, sans me déshabiller, car les civils, s'ils sont revenus dans le pays, vont néanmoins coucher dans les carrières.

6 juillet 1918, samedi :

Élincourt-Ste-Marguerite. Gardes 6/9, 15/18, 19/21. Je suis chef de poste. À ce titre on me communique une note me prescrivant d'arrêter coûte que coûte, une limousine ouverte marque LA 6099 pour s'emparer de 4 anglais qui la montent⁷⁰, principalement celui répondant au nom du lieutenant Patterson. Ce sont probablement des espions. On fait armer des sentinelles. Mais on ne les voit pas.

7 juillet 1918, dimanche :

Élincourt-Ste-Marguerite. Départ à 6h1/2 pour **Gillocourt (Oise)** où nous retrouvons **Valeu ?? Leymonon** et **Ettori**, trois autres E.O.R. un camion nous emmène à **Chantilly** où nous retrouvons les chevaux de luxe c'est-à-dire les embusqués, tous plus pimpants les uns que les autres avec des complets chics et des képis étincelants, nous mangeons enfin à notre faim. Avec **Haillot** nous allons pour visiter le château de **Chantilly**, mais il fait si chaud et nous sommes si fatigués que nous nous arrêtons à la grille pour admirer les monstrueuses carpes dans le bassin qui entoure le château. Elles se battent avec les canards pour attraper le pain qu'on leur jette. Je peux dire alors que, par endroits, on ne voit que des poissons, il n'y a plus d'eau.

8 juillet 1918, lundi :

⁷⁰ "l'occupent" serait plus approprié.

Chantilly. Haillot a eu de la chance, hier soir, de rencontrer le lieutenant **Leloir** qui l'a envoyé coucher chez à **Paris**. Moi j'ai couché à l'hôtel d'Epsom près de la gare, une mansarde 3 francs et un chocolat à l'eau infect sans beurre 1,25f. Pauvre soldat que tu es estampé. Ah ! père **Reyssier** que tu as donc raison quand tu rouspète de voir estamper les soldats, mais tout le monde n'a pas ce courage malheureusement.

Départ à 8 heures 47, mais pas pour **Bar-le-Duc**, comme les Héros de **Courteline**, un train épatant que nous prenons là, car le

9 juillet 1918, mardi :

À 8 heures du matin, nous ne sommes encore qu'à **Noisy-le-Sec**, nous roulons toute la journée pour arriver le

10 juillet 1918, mercredi :

À **Belfort** à 10 heures après avoir poiroté de 3 à 6 heures sur les quais de la gare de **Culmont-Chalindrey (Haute Marne)**. J'ai la joie de retrouver mes bagages. Rester sans bagages du 3 juin au 10 juillet constitue un record que je ne suis nullement tenté de recommencer quoique j'ai fait l'expérience qu'on pouvait très bien s'en passer, mais il faut tenir compte qu'il a fait beau temps. Mon ancienne chambre est louée. J'en cherche une autre et m'installe chez madame **Huck**, 6 bis rue de Valdoie à **Belfort**. Coïncidence ! son mari était au début de la guerre au 75^e Régiment d'infanterie, mon ancien Régiment d'active. Il a eu une citation. C'est un Alsacien, engagé pour la durée de la guerre, actuellement en Tunisie. Cette dame a été brulée par les produits lancés par les avions boches, en touchant des obus le lendemain du bombardement de mars à la Société alsacienne. Peut-on admettre qu'elle ne touche que demi-solde, ne devrait-elle pas toucher sa paie intégralement jusqu'à complète guérison, c'est tout de même pas cher pour une Société comme l'Alsacienne qui s'enrichit.

11 juillet 1918, jeudi à samedi 13 juillet :

Belfort. Installation des salles de cours.

14 juillet 1918, dimanche :

Belfort. Chaud. Je m'ennuie à cent sous de l'heure.

15 juillet 1918, lundi :

Belfort. Chaleur torride. Les cours recommencent aujourd'hui. Après-midi ascension du Ballon d'Alsace en camion. Au retour parvient la nouvelle que les boches auraient attaqué entre **Soissons** et **Verdun** et que les permissions seraient suspendues (*il s'agit bien de la seconde bataille de la Marne. Offensive allemande connue sous le nom de « Friedensturm » ou bataille pour la paix lancée par Ludendorff. Elle sera brisée par la contre-offensive des Alliés du 18 juillet 1918.*). J'ai le cafard à la pensée que le peloton pourrait être de nouveau dissous.

16 juillet 1918, mardi au samedi 20 :

Belfort. L'attaque boche ne semble pas avoir réussi. Nous continuons donc nos cours tranquillement. Il fait une chaleur torride qui a dépassé 30° à l'ombre.

21 juillet 1918, dimanche :

Belfort. Déjeuner chez Charles avec Motte, Destephen et Schmitt. Cinéma l'après-midi, il y a longtemps que je n'y étais pas allé.

26 juillet 1918, vendredi :



Belfort. C'est aujourd'hui jour de convoi pour le Groupe A dont je fais partie, nous allons à **Masevaux (Haut-Rhin)** premier village d'Alsace annoncé après la frontière. L'église en est très curieuse, carrée ou plutôt rectangulaire, sans nef ni colonnes, les orgues



réputées sont énormes, il est regrettable que l'organiste ne soit pas libre et n'en puisse jouer. Nous revenons par la route du Ballon toute neuve encore, chef-d'œuvre du Service des routes de la 7^e Armée, on ne saurait imaginer une route plus sinueuse, c'est vraiment très bien et bien construit, rigoles en ciment, par endroits, route entière en ciment et virages relevés.



Au premier rang assis de gauche à droite :

Bertin-Mourot, Doyen, Doumerc, adj. Avignon, cap. Dervillé, s/lr Poulain, Guy, ?, ?, debout extrême droite **Sozeau**.

Ici s'arrête mes notes, pour ne reprendre que très brièvement le 16 décembre 1918 après ma nomination de sous-lieutenant à **Meaux** et combien je le regrette car il s'est passé pas mal d'événements dans l'intervalle dont l'essentiel a été évidemment l'armistice du 11 novembre 1918 signé à **Rethondes** par le maréchal **Foch**.

Je vais donc essayer de me remémorer ce qui m'est arrivé dans l'intervalle, mais c'est loin d'être commode 52 ans après, plus d'un demi-siècle. Essayons néanmoins.

Donc j'étais à **Belfort**, ou plus exactement à **Valdoie** et je suivais un cours me permettant, si j'étais reçu, d'aller ensuite à **Meaux** où avait lieu le cours final permettant de devenir officier.

Contre toute attente, je fus reçu le premier avec une telle avance sur le second, cependant ingénieur de l'École Centrale de **Paris** que c'en était indécemment. La raison en fut bien simple. J'ai eu de la chance de connaître presque toutes questions notamment le problème dont j'avais lu le raisonnement et la solution dans un magazine dont je ne me rappelle plus le nom.

À l'oral également, comme on me demandait ce qu'était le système **CGS**, j'ai eu l'impression de coller mes examinateurs en leur disant qu'il était périmé et serait bientôt remplacé par le système **MTS**, c'est-à-dire Mètre, Tonne, Seconde au lieu de Centimètre, gramme, seconde car je l'avais lu quelques jours auparavant dans le Journal Officiel dont j'étais l'un des rares poilus abonnés.

Les examens c'est donc une question de chance et j'en ai fourni la preuve.

Un de mes camarades avait répondu au sujet de **CGS** que c'était une marque d'autobus !

Mon premier devoir fut d'informer le capitaine **Derville** de ma brillante réussite, puisque c'est lui qui m'avait forcé la main pour suivre des cours. Peut-être l'ai-je déjà dit c'est moi qui avais organisé dans ma section un petit cours préparatoire pour remettre en selle ceux de mes camarades appelés à devenir E.O.R. car pour la plupart ils étaient brouillés avec les notions élémentaires de calcul notamment les multiplications, additions, divisions et autres soustractions de fractions.

Que s'est-il passé ensuite, les reçus ont été dirigés sur **Meaux**, où les cours avaient lieu dans un amphithéâtre comme dans les facultés où l'on est obligé d'écrire sur ses genoux. Indépendamment des E.O.R., c'est-à-dire des futurs officiers, il y avait aussi des officiers venus se perfectionner sur la mécanique automobile.

Et je me rappelle de deux principalement qui se promenaient toujours ensemble, un grand et un tout petit ce qui faisait dire à un de mes camarades en les regardant "*le ciel a visité la terre*".

Comme **Belfort** n'était pas le seul centre de perfectionnement, il s'ensuit qu'à **Meaux** la compétition était bien sévère et il était infiniment probable que je n'aurais pas la même chance lors de l'examen de sortie.

Celui-ci devait avoir lieu dans le courant du mois de novembre et patatras, le 11 novembre la guerre prenait fin par l'armistice. Que fit le commandement, il nous nomma tous officiers à la date du 10 novembre 1918. Ce fut bien entendu une ruée chez le marchand de kékis et je me souviens très bien que je suis allé le jour même à **Paris** avec mon camarade **Marcel Eymard**, qui était agent d'assurances à **Lyon** Cie La France où nous avons assisté à l'enthousiasme des Parisiens, mais il n'en était pas de même à **Meaux**, où les commerçants avaient une mine déconfite, car ils voyaient s'enfuir le pactole, c'est-à-dire l'École des officiers du Service automobile. À ce cours qui était extrêmement bien installé il y avait des coupes de moteurs et des appareils ingénieux tels le débitmètre du colonel **Bornschneck** (débischock du colonel Bornmètre disait un de mes camarades). Je me souviens aussi d'un autre de mes camarades **Valery Eymard**, cousin de Marcel, fut renvoyé de l'École parce qu'il s'était déclaré notaire et qu'en réalité encore que clerc principal faisant fonction de notaire. Son cousin Marcel me disait que le cocher de son père avait épousé leur cuisinière, et ce cocher s'appelait **Filloux**, voilà l'origine de la célèbre mère **Filloux** dont seuls les vrais lyonnais se souviennent car c'est elle qui avait inventé la "*volaille demi-deuil*" c'est-à-dire truffée.

Mais revenons à **Meaux**. Chacun, bien entendu, attendit sans impatience son affectation et la mienne fut la 4^e Division d'infanterie cantonnée dans le **Palatinat** à **Landau**⁷¹.

16 décembre 1918, lundi :

Parti de **Landau** à 9 heures, je cherche la SS (Section Sanitaire) 92 dont je dois prendre le commandement à **Hersheim (Bas-Rhin ?)**, mais en vain, elle est à **Kandel**, le lieutenant **de Broglie** est en permission exceptionnelle. Je vois le C.S.A. (Chef du Service Automobile) de la 4^e D.I. monsieur **Grassin**, il est furieux de changer de poste un mois avant d'être libéré.

17 décembre 1918, mardi :

Kandel. Quelques réminiscences. Parti de **Nancy** samedi avec le premier échelon du Parc Vignes qui se rendait à **Pire**. J'ai traversé avec **Gallet**, dans une Ford, **Lunéville** puis le no man's land très intéressant, fils de fer, tranchées, boyaux. **Blâmont (Meurthe et Moselle)** très abîmé puis descente des Vosges sur **Saverne (Bas-Rhin)**. Arc de triomphe, couronnes de fleurs aux maisons, drapeaux, manifestent la joie sincère d'un pays délivré et je suis honteux d'avoir douté de la sincérité des sentiments des Alsaciens. Déjeuner à **Saverne** à "*La Carpe*" où les gens parlent un français très pur. Dans la vitrine d'un magasin le numéro de "*L'Illustration*" où est représenté le fameux lieutenant **von Forstner**⁷². Puis **Haguenau** où des gamins sautent dans notre voiture pour nous piloter dans la ville, puis **Wissenbourg**, dernière ville d'**Alsace**.

Une sentinelle nous arrête à la frontière et fait stopper le convoi. Motif : 3 dames employées du Parc et le règlement n'a pas prévu le cas. L'adjudant-chef de convoi parlemente et finalement on repart. Arrivé à **Landau** le soir à 9 heures. Trouvé à la D.S.A. (Direction du Service Automobile) le lieutenant **Damas** en train de jouer du hautbois. À l'état-major de la 8^e Armée on reçoit un billet de logement



⁷¹ Landau in der Pfalz est une ville allemande et un arrondissement, dans le sud du land de Rhénanie-Palatinat.

⁷² **Novembre 1913 : Saverne la tranquille se rebelle**

En apprenant qu'un lieutenant prussien (von Forstner) a traité les Alsaciens de « voyous », les Savernois se révoltent. L'affaire remonte jusqu'au Reichstag et tient en haleine toute la presse européenne.

pour l'hôtel "*Monopole*". Impossible de faire ouvrir, enfin à 11 heures je trouve une chambre à l'"*Hôtel Terminus*".

J'oubliais, en Alsace, les petits gosses qui ne parlent qu'allemand crient à notre passage "*Fife la France*".

Passé la journée de démarche à Landau, déjeuner à l'"*Hôtel Geist*" qui porte traces des bombardements par avion, un Boche bavard s'assoit à côté de moi. Il parle très bien le français, prétend être revenu du Brésil peu de temps avant la guerre et avoir prévu la défaite !! Je lui demande s'ils n'ont pas redouté l'arrivée des Français. Il me dit qu'au contraire, leur arrivée a mis fin au commencement d'émeutes et de pillages organisés par les paysans.

Il me fait remarquer malicieusement une conséquence de l'obligation faite aux civils de ne pas sortir après 8 heures du soir, à savoir que les femmes sont enchantées de voir leurs maris rester à la maison au lieu d'aller à la Brasserie et qu'il faudra prévoir une augmentation de la natalité.

Diné le soir au Restaurant "*Kronprinz*". Bien mangé pour 7 marks, comme le cours du mark est de 0,70 franc, ça ne me fait que 4,90 francs.

De quel œil nous voit-on ? Pour quelqu'un de non prévenu, on ne s'occupe pas plus de nous qu'on ne s'occupe des Américains dans un café français. Sauf à une table, à côté de nous, où 3 artilleurs enlèvent d'assaut 3 cœurs qui ne se défendent pas.

Et voilà le résultat de quatre ans et demi d'une guerre atroce.

Une note du 19 novembre 1917 affichée à l'hôtel décline toute responsabilité pour les souliers et vêtements, et cependant les gens paraissent bien habillés.

Aux devantures des magasins, beaucoup de vêtements et d'étoffes, des souliers avec des semelles bois articulées.

Vu sortant de l'église une majestueuse matrone avec un costume genre Marguerite de **Faust**, bien plus caricaturale que tous les dessins de **Hansi** et je comprends que des phénomènes de cet acabit ait pu exciter la verve des Alsaciens et des Lorrains.

Vu à **Landau** des machines à coudre où seules la tête et le volant sont en métal, tout le reste en bois.

Le savon manque totalement, de même que le chocolat qui vaut un prix fou.

La machine à coudre **Gritzner** modèle vibrante T qui nous coûtait à l'usine avant la guerre 52 marks soit 65 francs, vaut actuellement 138 marks soit frs 171,50 en comptant le mark à 1franc25, mais qui ne ferait que frs 96,60 en le comptant à 70 centimes.

Je suis logé Hauptstrasse 265 chez **Rödel**, le fils a été blessé devant **Arras** et très fier, il m'a montré sa photo dans le lazaret où il a été soigné.

Mon ordonnance lui a été blessé 4 fois, naturellement il n'a pas la croix de guerre tandis que ces messieurs de la SS (Section Sanitaire) l'ont.

Comme il craignait d'être balancé de sa chambre le Boche lui a offert un deuxième lit dans sa propre chambre. Cocasse vraiment.

18 décembre 1918, mercredi :

Kandel. Vu l'agent de **Pfaff** qui paie ses aiguilles 110 marks le mille, chez **Pfaff**.

Là s'arrête mes notes, mais je crois me rappeler que le maire de **Kandel** était un fabricant de registres et quand il a su que j'étais de **Lyon**, il m'a dit toute son admiration pour la maison **Arnaud** qui dans son esprit, était la meilleure du monde pour la fabrication des registres.

Démobilisé en mars 1919, après avoir été à mon tour C.S.A. c'est-à-dire Chef du Service Automobile de je sais quelle division, corps d'Armée ou Armée. Je suis rentré à **Lyon** en train en compagnie du lieutenant **Callet**, mon ancien pion de la Martinière. Le voyage fut fort long et à nous deux, nous avons mangé un gigot que **Callet** avait eu la précaution d'emporter.



EMBLÈME DE LA SECTION SANITAIRE
COMMANDÉE PAR **MARCEL DOYEN**
EN 1918-19 EN ALLEMAGNE OCCUPÉ



Saisie des carnets de route de Marcel Doyen achevé à Clucy le mardi 13 décembre 2011. Michel Brocheriou